
THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

PHYSIOLOGIE

DU LANGAGE PHONÉTIQUE.

OUVRAGES DU MEME AUTEUR.

—

Librairie Germer-Baillière.

Histoire naturelle du langage. — Physiologie du langage phonétique. 1 vol. in-18 — 2 50

Histoire naturelle du langage. — Physiologie du langage graphique. 1 vol. in-18. — 2 50

Librairie Durand et Lauriel.

Essai de grammaire générale d'après la comparaison des principales langues Indo-Européennes. — Première partie. 1 vol. in-8°. — 1 50

Essai de grammaire française d'après la grammaire générale des langues Indo-Européennes, 2me édition, 1 vol. in-18. — 1 50

Le Brésil contemporain. Paysage, races, mœurs, institutions, colonisation. 1 vol. in-8°. — 6 fr.

Les Pyrénées et leurs stations thermales, *sous presse*, 1 vol. in-8°. — 6 fr.

HISTOIRE NATURELLE DU LANGAGE.

PHYSIOLOGIE

DU LANGAGE PHONÉTIQUE

PAR

Adolphe d'ASSIER.

PARIS

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de l'École-de-Médecine, 17.

Londres — Hipp. Baillière, 219 Regent street.

New-York — Baillière brothers, 440, Broadway.

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16

1868.


LIBRARY OF CONGRESS,
1898.
CITY OF WASHINGTON.

GENÈSE DU LANGAGE.

Jusqu'à la fin du dernier siècle, on peut dire que l'étude du langage n'était pas encore sortie du domaine de la fantaisie. Les *a priori* des philosophes venant aboutir à des romans comme celui de Court de Gébelin égaraient l'esprit plus qu'ils ne le rapprochaient du but de ses recherches. La méthode de Bacon et de Descartes n'était pas encore descendue des hauteurs de la métaphysique, et il semblait d'ailleurs bien plus simple de construire une théorie complète du langage, en partant d'un principe abstrait comme celui de l'unité de l'espèce humaine, ou de la révélation divine, que de feuilleter patiemment les dictionnaires des divers idiomes, dépouiller chaque mot de ses flexions grammaticales, et

chercher dans ces rapprochements les lois qui président à la Genèse et à l'évolution des langues. Ce ne fut qu'après l'apparition du sanscrit, (*) et les savants travaux de Frédéric Schlegel, Jacob Grimm, Bopp, Guillaume de Humboldt, que les esprits sérieux reconnurent qu'il y avait là, une mine des plus fécondes pour l'historien, des plus intéressantes pour le penseur. Dès lors, nombre d'intelligences d'élite se mirent à l'œuvre. Les découvertes inespérées de Champollion jeune sur la civilisation pharaonique, d'Eugène Burnouf sur le Zend, de Rawlinson, Lassen, Oppert sur

(*) On sait que le sanscrit est la langue sacrée des Hindous et la plus importante de tout le groupe Indo-Européen par la richesse de ses formes grammaticales. Inconnu en Europe jusqu'à la fin du dernier siècle, il fut révélé par les travaux des philologues anglais de la Société asiatique de Calcutta. Les études sanscrites longtemps négligées en France faute de livres élémentaires, commencent à se répandre, grâce surtout aux ouvrages de M. Emile Burnouf, qui vient de donner un texte sanscrit en caractères européens : *la Bhagavad-gîtâ* (le chant du bienheureux), un dictionnaire sanscrit également en caractères européens et une grammaire conçue sur le plan de nos grammaires classiques.

les inscriptions cunéiformes montrent ce qu'on est en droit d'attendre de la nouvelle science. Les études entreprises à la fois en Allemagne, en France, en Angleterre et dans le Nord de l'Europe sur les divers idiomes parlés à la surface du globe, ont déjà redressé nombre d'erreurs qui couraient sur la nature des langues. Au lieu de n'y voir comme autrefois que des choses inertes immobilisées dans une grammaire ou un dictionnaire, on s'habitue à les considérer comme des êtres organiques doués d'une vie propre. Toute langue offre en effet, dans son évolution historique, trois phases nettement accusées : l'élaboration, qui lui donne naissance, une maturité dont la durée est tracée par le cours des circonstances, enfin le travail de décomposition qui tôt ou tard doit la faire disparaître devant un autre idiome sorti de ses débris. Les phénomènes qui surviennent dans cet organisme à la suite d'un mouvement politique ou social, tel que conquête ou propagande religieuse, offrent non moins de régularité et présentent des sujets d'étude tout aussi intéressants. Suivant que ces

événements surgissent au-dedans ou viennent du dehors, il se produit dans la langue épanouissement subit, floraison nouvelle, ou bien trouble, arrêt de développement, végétation anormale, quelquefois même mort inévitable. Jusqu'ici le principal effort des philologues s'est porté de préférence sur l'analyse des idiomes, sur leur dissection anatomique, si l'on peut s'exprimer ainsi, et leurs travaux sont consignés dans la grammaire comparée. C'est la méthode que réclament toutes les sciences naturelles, car on ne peut guère comprendre le jeu des organes, que lorsque le microscope nous en a dévoilé le tissu. Les découvertes qui se sont accumulées depuis un demi-siècle nous semblent aujourd'hui assez nombreuses, non peut-être pour tracer la courbe définitive de la marche des langues, mais pour mettre en relief les traits principaux de leur développement. Dans l'esquisse que nous allons entreprendre nous ne nous occuperons que d'un seul des modes du langage, le langage parlé. Le langage écrit a des lois propres qui exigent une étude à part. C'est pour n'avoir pas tenu compte de ce

qui revient au premier, de ce qui relève exclusivement du second, que les philologues s'égarent parfois dans des débats contradictoires. La parole et l'écriture sont deux fleuves découlant de la même source, se suivant côte à côte, mêlant même parfois leurs eaux, mais sans jamais les confondre.

I.

Précisons d'abord ce qu'on doit entendre par le mot langage. Pris dans son acception la plus large, c'est-à-dire comme l'écho des diverses manifestations de la nature, dans tout être capable de sentir, le langage est moins le privilége exclusif d'une race, qu'un attribut de l'organisation. On peut s'en convaincre en jetant un coup d'œil sur les principales séries animales. L'évidence devient d'autant plus forte qu'on s'élève davantage dans l'échelle zoologique. Les deux classes inférieures, zoophytes et mollusques présentent une vie trop obtuse pour qu'on puisse leur supposer autre chose que des sensations fugitives. La transmission des impressions commence à se dessiner d'une manière assez nette

chez les insectes. Bien qu'on ne soit pas encore d'accord sur le mode de communication, on ne peut douter que la fourmi, par exemple, ne corresponde d'une manière précise avec les divers membres de sa tribu, toutes les fois qu'il s'agit de transmettre une nouvelle intéressant la communauté, comme la découverte d'un gué, l'approche d'un ennemi, le besoin d'un renfort pour emporter un butin trop lourd. Tant d'observateurs ont vérifié ces divers faits, que tous les naturalistes sont aujourd'hui d'accord sur ce point. Nombre d'oiseaux font entendre des modulations très flexibles et très étendues. La plupart des mammifères arrivent au cri. Ces cris et ces chants que chacun a pu remarquer dans la saison des amours, s'étendent encore à d'autres besoins, tels que l'instinct maternel, et celui de l'association pour la défense commune. Est-il un habitant des campagnes qui n'ait entendu le soir l'agneau réclamant sa mère perdue au milieu du troupeau, et accourant vers elle, dès que celle-ci, inquiète à son tour, ou avertie par le bêlement plaintif, a répondu à l'appel. Chez les espèces

voyageuses ou pillardes, ce sont les sentinelles chargées de veiller à la garde de l'expédition qui avertissent par un cri, dès que le moindre danger menace. Les singes, du moins ceux qui sont le plus rapprochés de nous, présentent un nouveau progrès. Au cri ils joignent certaine mobilité des muscles de la face et des membres antérieurs qui leur donne parfois une expression singulière. On reconnait déjà là l'ébauche du langage. L'homme franchit le dernier pas : le mouvement fait place au geste, la physionomie remplace la grimace, tandisque le cri articulé et nuancé devient cet instrument sonore dont la merveilleuse souplesse permet de parcourir la gamme entière des harmonies de la nature.

On peut donc considérer la parole comme la résultante phonétique de toutes les impressions qui affectent l'homme dans le milieu qui l'entoure. Loin de montrer la netteté qu'elle offre de nos jours, surtout dans les langues travaillées des races de l'Occident, l'induction philosophique nous la laisse entrevoir à l'origine perdue encore dans le vague et flottant pour ainsi dire entre l'inter-

jection et la pantomime, ou plus généralement entre toute expression mimique ou musicale qui pouvait sortir d'organes jeunes et souples s'essayant pour la première fois. De toutes ces manifestations du langage, la parole devait prévaloir, guidée par cette loi mystérieuse de la nature qui cherche toujours à obtenir la plus grande somme de résultats, avec le moindre déploiement de force. Cette éclosion spontanée des facultés phonétiques marque aussi l'époque la plus féconde dans l'histoire des langues. Car tout aussitôt nous voyons chaque idiome pousser un jet d'une vigueur extraordinaire sur lequel viennent s'enter successivement toutes les branches qui appartiennent à l'immense cycle des signes. Nous allons essayer de suivre cette floraison merveilleuse dans ses principales phases, faisant d'abord abstraction de toute cause perturbatrice qui pourrait en arrêter la marche ou en masquer le déroulement.

Si l'on passe en revue les langues qui ont gardé quelque chose de leur sève primitive, telles que le Chinois du Chouwen, le Copte des ins-

criptions Pharaoniques, on ne tarde pas à remarquer en elles une physionomie singulière contrastant de la manière la plus étrange avec celle qu'offrent nos langues modernes. Au lieu de mots surchargés de syllabes comme dans la plupart de nos idiomes de l'occident, nous voyons des termes simples que la voix émet d'un seul trait, tenant en quelque sorte plus de l'interjection irréfléchie que de l'articulation étudiée. Peu ou presque pas d'expressions métaphysiques. Les images sont empruntées à la nature. Nombre de mots offrent encore, malgré le travail des siècles, une analogie frappante de son et pour ainsi dire de couleur avec les objets qu'ils représentent. On voit que l'homme des anciens jours répercutait, à son insu, tout ce qui impressionnait ses organes, et qu'il puisa son premier syllabaire dans les mystérieuses harmonies du milieu qui l'entourait. Plus tard, guidé par des analogies qui souvent nous échappent mais que la philologie retrouve, il donna des notions abstraites aux expressions qu'il possédait déjà et acheva ainsi de mettre à jour tous les matériaux

du langage. Certaine école moderne trop préoccupée peut-être de réagir contre le XVIIIe siècle qui ramenait tout à l'interjection et à l'onomatopée, prétend, il est vrai, que c'est par des notions abstraites que l'homme a débuté dans la formation de ses idiomes. Ces philologues ne veulent point admettre l'induction philosophique qui guidait leurs prédécesseurs, et ils ne s'aperçoivent pas que c'est également sur l'induction que repose leur manière de voir. Au lieu, par exemple, de faire dériver le mot *pecus* de la racine *pec* ou *bec* qui reproduit le cri de la brebis, ils préfèrent y voir une modification du sanscrit *pas*, qui signifie *paître*, et c'est ce dernier mot qu'ils considèrent comme la racine primitive. On pourrait cependant, je crois, décider la question par une preuve indirecte, tirée, non de la parole elle-même, mais de la seconde forme du langage, de l'écriture qui, dérivant des mêmes besoins et des mêmes aptitudes de l'esprit humain, a dû suivre une marche parallèle dans ses développements successifs. Les alphabets hiéroglyphiques de l'Egypte, de la Chine, du

Mexique nous montrent d'une manière évidente que l'idée de lumière dérive de celle du soleil, que la marche est indiquée par les jambes d'un homme en mouvement, que la notion de nuit se rapporte à l'image de la lune ou du ciel constellé. Partout une perception physique précède l'idée abstraite qui se rattache à la première par une analogie plus ou moins directe. Pourquoi n'en serait-il pas de même dans la formation de la parole? La méthode la plus simple de toutes, celle qui a dû se présenter la première, est l'onomatopée, c'est-à-dire l'imitation des sons. Quelque restreint que soit le rôle qu'on lui attribue, on ne peut nier que l'homme ne lui doive une partie de son vocabulaire. Les langues qui conservent encore quelque chose de leur physionomie primitive, l'attestent d'une manière irrécusable. Peut-on voir dans le mot *miao*, qui en chinois signifie *chat*, une autre origine que le miaulement du matou? Tous les voyageurs qui traversent les forêts du Nouveau-Monde ont pu remarquer que le nom donné par les indigènes aux oiseaux chanteurs qu'on leur désigne, repro-

duisent généralement la note favorite de ces animaux (*). Nous ne pensons pas non plus que l'interjection doive être rayée du nombre des procédés du langage. Envisagée, non au point de vue étroit des catégories grammaticales, mais dans son acception philosophique, l'interjection pourrait bien être cette faculté elle-même à laquelle les philologues modernes rapportent presque exclusivement la création des mots.

(*) Muller *(science du langage)* raconte qu'un anglais qui voyageait en Chine, voulant savoir si le plat qu'on lui servait était du canard, le présenta à un chinois en disant *Quack quack ?* celui-ci répondant aussitôt *ouah ouah*, notre homme comprit qu'il s'agissait d'un chien. Pourquoi ce langage si intelligible qui est venu naturellement aux lèvres des deux interlocuteurs, ne se serait-il pas également présenté à l'esprit des premiers hommes. Rappelons-nous le célèbre axiome de Leibnitz vérifié à chaque découverte de la science : *Natura non agit saltatim.* La nature ne procède jamais par sauts brusques, ses moyens d'action sont aujourd'hui les mêmes qu'à l'origine des siècles.

II.

En même temps que se formait le dictionnaire se dessinaient aussi les premiers linéaments de la grammaire. Ces deux choses sont connexes, et constituent toute la charpente d'une langue. La première fournit les matériaux de l'édifice et les dépose bruts, sans ordre, tels qu'ils sont sortis du moule phonétique. C'est la grammaire qui les polit, fait disparaître les aspérités, les taille en quelque sorte à faces planes, de telle manière qu'ils puissent s'emboîter aisément les uns dans les autres, pour produire cette mosaïque vivante qu'on appelle phrase. On peut ajouter qu'il y a plus d'unité dans les grammaires que dans les dictionnaires des divers idiomes. Cela tient a ce que les mots sont en quelque

sorte dictés par les influences extérieures, variables avec le temps et l'espace, tandis que leur agencement est l'œuvre d'une faculté de l'esprit humain toujours identique à elle-même. Pour qu'un même objet eût reçu même dénomination chez des peuples différents, supposât-on ces peuples voisins et doués des mêmes aptitudes, il eût fallu un concours de circonstances impossible à réaliser. La qualité qui fournit le nom sera la couleur chez les premiers, la grandeur chez les autres, la sonorité pour quelques-uns. Admettons que l'attention soit fixée sur le même attribut : une difficulté nouvelle se présente, il faut traduire cet attribut c'est-à-dire le faire passer à travers les engrenages de la machine phonétique. Ajoutez à cela les questions de timbre et de diapason, en d'autres termes le degré d'acuité des sens, ce qu'il y a de plus intime dans l'organisation. Supposons enfin ces obstacles vaincus, restent les dangers de l'altération qu'entraine nécessairement la transmission des vocables à travers les siècles et les générations. L'influence individuelle joue un rôle bien plus restreint dans l'élaboration

grammaticale. Ici c'est la logique seule qui dicte les lois qui régissent les formes de la pensée. A travers toutes les variétés de méthode, l'esprit se laisse toujours guider par ce fil conducteur qu'imposent les impérieuses exigences de la clarté. On peut même ajouter, en se plaçant au point de vue le plus général, qu'envisagée dans ses lignes principales, il n'existe qu'une seule grammaire, que le philologue sait reconnaitre à travers les divers modes du langage, tandis qu'il est impossible de rêver un dictionnaire pouvant s'appliquer à tous les idiomes.

On se tromperait toutefois si on ne voyait dans l'agencement des phrases et des formes du style que l'action de la clarté. Jusqu'au dernier siècle, c'était la seule que les linguistes eussent en vue. Leur champ de comparaison était encore trop restreint pour qu'ils arrivassent à l'analyse définitive de toutes les composantes du langage. Le jeu des éléments syllabiques qui concourent à la formation d'un mot composé était sans doute noté avec soin, mais on semblait plus disposé à y voir chaque fois une particularité anatomique

propre à l'idiome que l'on disséquait qu'une loi générale de nos organes. Les travaux philologiques accomplis depuis une cinquantaine d'années dans les langues Indo-Européennes (*), ont enfin démontré que si un ordre rigoureux préside à la juxtaposition des mots dans la construction de la phrase, un besoin non moins impérieux l'harmonie vient les cimenter pour faire de la parole comme une architecture musicale avec ses pro-

(*) Le nom de langues Indo-Européennes nous semble aussi insuffisant que celui d'Indo-Germaniques ou d'Indo-Celtiques qu'on a proposé autrefois, car les conquêtes et les réformes religieuses ont successivement porté ces langues dans les deux hémisphères. La meilleure dénomination paraît être celle d'Aryennes, du nom de la race des Aryas qui, sortis des hauts plateaux du Pamir, envoyèrent une branche dans l'Asie méridionale, tandis que les autres se dirigeaient vers l'Occident. Celles-ci envahirent peu à peu l'Europe, refoulant les peuplades indigènes comme leurs descendants devaient plus tard, refouler et faire disparaître les tribus indiennes du Nouveau-Monde. De ces premiers habitants de notre sol, il ne reste plus, purs de tout mélange, que les Basques au Sud et les Finnois au Nord. Les deux branches orientale et occidentale de la famille aryenne se sont rejointes de nos jours aux extrémités de l'Asie au contact du

portions, son rhythme, sa mélodie. Ces lois qui se laissent lire de la manière la plus nette dans le sanscrit sont souvent masquées par l'orthographe vicieuse des idiomes de l'occident. Le français par exemple semble n'en avoir aucun souci. Nul doute que les organes du midi ne soient plus sonores que ceux du nord, et que l'esprit humain plus soucieux de la logique que de l'harmonie,

Boudhisme et de l'activité européenne. Voici les principaux groupes de cette famille :

Indien	(dialectes de l'Inde, Sanscrit, Pali, etc.)
Iranien	(— de la Perse, Zend, Parsi, etc.)
Hellénique	(— de la Péninsule Hellénique.)
Latin	(— de la Péninsule Italique.)
Celtique	(— des tribus Gallo-Kymriques.)
Germanique	(— des tribus germaniques.)
Skandinave	(— des tribus scandinaves.)
Slave	(— des tribus slaves.)

De tous ces groupes, le plus important pour nous est le groupe latin qui comprend la subdivision des langues néo-latines. On appelle ainsi l'ensemble des dialectes parlés de nos jours dans les anciennes provinces du monde romain et qui ont été plus ou moins imprégnés du génie de la langue latine. Ces dialectes sont très-nombreux, mais on ne cite que ceux qui ont une littérature. Ce sont le Français, l'Italien, l'Espagnol (castillan), le Portugais et le Valaque.

n'altère en partie par le travail des siècles les flexions euphoniques. Mais cette différence n'est d'ordinaire qu'apparente, et provient du défaut d'unité comparative. Qu'on donne au français les cinquante lettres de l'alphabet sanscrit, qu'on applique à l'étude de ses mots, les savantes analyses des grammairiens Hindous, et l'on sera surpris de reconnaître dans notre idiome des

On pourrait y ajouter le Catalan, le Gascon, le Provençal, et d'autres encore qui ont eu aussi leur littérature aux siècles antérieurs, mais qu'il serait plus sage, comme nous le verrons plus loin, de rapporter aux idiomes celtiques.

Signalons encore une famille de langues dont le nom reviendra plusieurs fois dans le cours de cette étude, la famille Sémitique. C'est la plus importante après la famille aryenne par sa structure grammaticale et le rôle qu'elle a joué dans l'histoire des peuples. On peut la considérer comme ayant son siége principal dans la péninsule arabique d'où elle a poussé de forts rameaux en Afrique et dans l'Asie occidentale. On la divise en trois groupes :

Groupe Araméen (dialectes du Nord, Chaldéen, Syriaque, etc.)
— Hébraïque (dialectes du centre, Hébreu, Phénicien, etc.)
— Arabique (dialectes du Sud, Arabe, Ethiopien, etc.)

modifications de sons qu'on s'est habitué à considérer comme exclusivement propres à la langue des Brahmanes.

Au résumé c'est dans les exigences logiques et esthétiques de notre organisation que nous devons chercher les composantes du langage. De ces éléments découle l'économie de chaque idiome et ses qualités les plus essentielles, la clarté du style et la douceur de la prononciation. Le premier façonnant la phrase dans le moule de l'esprit humain, trace la coupe du discours, équilibre les diverses parties de la période, forme en un mot la trame du tissu grammatical ou, en d'autres termes, le dessin de la pensée. C'est le second qui dicte ces attractions de consonnes, ces combinaisons de voyelles, ces pondérations de syllabes, cette variété d'accent et d'intonation, ces inversions de style qui font du mot, de la phrase, de la période, une gamme pleine de nombre et d'harmonie.

Ainsi le langage qui n'était au début qu'un simple écho de la nature, devient bientôt un véritable clavier phonétique, dont le jeu obéit

avec une merveilleuse souplesse à toutes les nuances de la pensée. Nos organes marquent la mesure des notes, fixent le rhythme, donnent le diapason, tandis qu'une main invisible cachée dans les replis les plus intimes de notre être, dirige la composition et donne la vie à chaque groupe de symboles. De l'équilibre de ces deux éléments, ou de la prépondérance de l'un d'eux découlent les diverses manifestations de l'esprit humain, philosophie, science, poésie, musique. Etudions maintenant ces développements successifs.

III.

La prépondérance de l'élément esthétique du langage donne pour premier dédoublement la poésie, pour second la musique. Cette double transformation s'explique de la façon la plus simple, si l'on se rapelle qu'à l'origine chaque intonation tenait autant de la note musicale que du symbole. L'idée inhabile encore à se dérouler en longues périodes, s'exprimait par phrases brèves, inspirées. C'étaient autant de sentences dont l'allure rapide s'imprimait comme un trait dans la mémoire. Les peuplades sauvages dont le langage n'a jamais pu sortir des langes de l'enfance présentent encore ce genre de littérature. La sonorité des syllabes, l'accentuation des mots, la contexture de la phrase conduisaient par

une pente naturelle à la cadence poétique. Le vers naquit d'une de ces sentences dont la mesure et le rhythme revenaient le plus souvent, ou s'accordaïent le mieux avec l'organisation musicale de l'oreille. Plusieurs vers donnèrent la strophe, une suite de strophes forma l'hymne, le premier essai poétique des races humaines. Ce chant se retrouve en effet aux origines les plus lointaines de toutes les littératures. Le plus ancien monument des langues Indo-Européennes, le Véda, est un recueil d'hymnes où les aryas pénétrant dans les vallées du *Sapta-Sindhu* célèbrent la bienveillance des Dieux et leur demandent la victoire sur leurs ennemis les Dasyus, qui s'opposent à leur marche. Les chants Orphiques que les traditions grecques plaçent à l'aurore de la civilisation Hellénique,étaient aussi un recueil de prières, car Orphée était prêtre. La bible n'est qu'un hymne à Jéhovah.

Mais la poésie devait bientôt élargir le cercle de ses créations et revêtir de nouvelles formes à mesure que les destinées de la race se dessinaient d'une manière plus précise. On peut dire qu'à

chaque âge correspond une évolution dans l'élément esthétique du langage. Aux légendes théologiques succédaient les merveilles de l'âge héroïque. Dès lors l'hymne, premier besoin des sociétés naissantes, fit place à l'ode, la poésie religieuse à la poésie lyrique. Ici encore la transition fut insensible. Certains chants du Véda présentent déjà ce caractère. Au lieu d'invocation le poëte décrit la lutte des Dieux contre les éléments, et la victoire des premiers. Peu à peu les héros entrent en scène, méritent par leurs hauts faits d'être placés au rang de demi-Dieux, et se mesurent enfin avec les maîtres du Ciel. De là l'épopée, expression la plus haute et la plus sublime de l'art. A partir de ce moment on peut dire que la poésie ne suivra plus dans ses métamorphoses qu'une marche descendante. L'humanité consciente d'elle-même relègue les divinités dans l'olympe, et ne chante plus que ses guerriers. L'ode Pindarique n'est plus l'ode religieuse du Véda; à l'épopée succède le drame. Si Eschyle rappelle encore Homère par l'ampleur épique de ses personnages et l'interven-

tion des puissances secondaires, Euripide et Sophocle sont presque des tragiques modernes. Enfin, par un dernier effort, l'homme cessant de diviniser ses semblables, renonce aux légendes des temps primitifs, et se résigne à prendre pour sujet de ses chants les personnages qui l'entourent; de là Aristophane et Ménandre. La poésie descendue des hautes régions dans le domaine de la vie ordinaire, devient réaliste, comme on dirait aujourd'hui. C'est sa dernière transformation, au delà elle tombe dans la prose.

Ainsi hymne, ode, épopée, drame, comédie, telles sont les étapes que parcourt l'esprit poétique dans ses évolutions successives. Deux langues antiques, le grec et le sanscrit, ne relevant d'aucune autre, et possédant au plus haut degré l'énergie propre aux peuplades aryennes, nous montrent cette marche comme développée simultanément sur deux lignes parallèles. Des circonstances locales tenant au génie des races ou à l'action des siècles, peuvent faire disparaitre un ou plusieurs termes de la série. Ainsi les Sémites n'ont pas d'épopée. L'inflexible figure de Jéhovah ne

pouvait se prêter aux fictions qui constituent l'essence même du drame épique. (*) Chez les modernes, presque tous ces termes manquent à la fois. L'hymne religieux a disparu avec les vieilles légendes, l'ode devient de plus en plus rare, une nouvelle iliade est impossible depuis que l'homme ne fait plus de l'olympe qu'une succursale de la police. Le drame se meurt également sous la pression des idées du jour, parce-que comme l'épopée il ne vit que de fictions et qu'il suppose une aristocratie pour recruter ses héros. Le courant plébéien qui nous entraîne le rend de plus en plus difficile. La comédie elle

(*) Les grands poèmes divins où l'Inde, la Perse, la Grèce ont développé leur fantaisie n'étaient possibles que dans l'imagination d'une race laissant flotter indécises les limites de Dieu, de l'humanité et de l'univers . . . .
. . . .

Chez les Sémites, pas d'épopée. La grande épopée sort toujours d'une mythologie. Elle n'est possible qu'avec la lutte des éléments divins, et dans l'hypothèse où le monde est envisagé comme un vaste champ de bataille où les dieux et les hommes se livrent de perpétuels combats. Renan, *origine du langage*).

même, telle que la concevaient Molière et Regnard, se ferait avec peine à nos habitudes positives. En somme on peut dire que le souffle poétique qui jadis animait toutes les productions littéraires, va chaque jour s'éteignant. Mais la poésie est une nécessité trop impérieuse de notre être pour qu'elle disparaisse entièrement de la conscience humaine. Elle ne quitte le langage que pour apparaître ailleurs sous de nouvelles formes à la fois plus éthérées et plus viriles. Se dédoublant, par une dernière métamorphose, elle met à nu ses deux éléments constitutifs, le merveilleux qui séduit l'imagination, la cadence qui charme l'oreille. La science s'empare du premier pour l'épurer et l'agrandir, tandis que la musique va puiser dans le second son essence idéale et rhythmique. Libres désormais de toute entrave ces deux nouvelles manifestations de l'esprit arrivent bientôt à des proportions inespérées. Dans le domaine des sciences, on peut dire que la réalité a dépassé la fiction. Mercure, Isis, mettaient des heures pour porter un message et ne transmettaient que les ordres des Dieux. L'électricité fait

le tour du globe en moins d'une seconde, et un simple mortel la fait mouvoir à son gré. Une tige de fer désarme la foudre que ne purent atteindre les légions des Titans. Le télescope nous fait lire et pénétrer dans des mondes que ne soupçonna jamais l'intuition poétique la plus hardie.

IV.

La musique est une transformation non moins étonnante de l'élément esthétique du langage. La poésie la contenait en germe, la déclamation la fit éclore. Ici encore les traditions de l'Inde et de la Grèce nous permettent de suivre pas à pas les phases de la genèse musicale. Le vers cadencé, harmonieux des langues antiques appelait une intonation sonore, accentuée. De là le chant, qu'on pourrait presque définir l'accent tonique plus fortement rhythmé. Dans le chant se trouvent tous les éléments qui, agrandis et dégagés de toute entrave, donneront à la musique ce caractère impersonnel qui en fait un art : la mesure et le rhythme fournis par la versification, le dessin musical, la mélodie donnée par la

strophe, enfin un organe d'une merveilleuse souplesse, la voix. Longtemps ce fut le seul instrument connu. Les premiers Aèdes chantaient. Bientôt ce ne fut plus assez pour célébrer dignement les bienfaits des Dieux et les exploits des héros. Au chant on ajouta la cithare, le phorminx, la lyre, les cymbales, tout l'arsenal des symphonies primitives. Enfin, on s'aperçut que l'instrument avait une vie propre, qu'il pouvait répéter le dessin mélodique de l'hymne sans le secours de la voix. Dès ce jour, la musique, débarrassée de ses langes, avait atteint sa dernière évolution, et entrait dans son véritable domaine, la combinaison harmonieuse des sons.

Sœur de la poésie, la musique a suivi dans son développement une marche parallèle. Le chant est né de l'hymne ; l'ode rappelle, par sa dénomination de poésie lyrique, que l'art musical était déjà en possession de l'élément qui constitue sa vie propre, l'instrument. Le drame a fait naître l'orchestre. On sait que le personnage le plus important de la tragédie antique était le chœur. On ne pouvait se mettre à l'unisson de cette

grande voix qu'en appelant à son aide toutes les ressources de l'instrumentation. De là, l'harmonie, dernière forme de l'art qui a atteint, de nos jours, de si grands développements. Cette lente évolution de la musique est une conséquence de l'épuisement séculaire de la poésie. Nous avons vu que l'épopée, expression la plus haute du génie poétique ne reposait que sur la fiction et devait disparaître aux premières lueurs de la philosophie. Il en est résulté une sorte de dédoublement qui, comme nous l'avons déjà dit, a légué à la science le merveilleux contenu dans la trame du poème, et à la musique le charme de ses harmonies phonétiques. Les deux arts, musique et poésie, suivirent depuis ce jour une marche inverse, l'un montant sans cesse et agrandissant son domaine, tandis que l'autre épuisait le cercle de ses créations. C'est en effet de la tragédie, première dégénérescence de l'épopée, que date le triomphe définitif de l'élément purement musical. A partir de ce moment, l'harmonie l'emporte sur le vers, l'instrument remplace la voix, l'opéra succède au drame. Bientôt le com-

positeur ne demandera plus au poète le canevas de ses inspirations. L'art, sûr désormais de sa puissance, prendra son essor livré à ses seules forces, et, visant aux proportions épiques, s'élèvera à des hauteurs incomparables. Beethoven succèdera à Homère.

On peut donc considérer la musique comme l'expression la plus haute de l'élément esthétique de notre organisation. Mais ce n'est plus une langue dans le sens absolu que nous donnons à ce mot. En se séparant du chant, elle a perdu l'essence même de tout idiome, le véhicule de la pensée, la parole. Ce n'est qu'une suite de formes harmonieuses dessinées avec le mouvement, d'arabesques marquées par le rhythme et reliées par cette unité mélodique qui en fait un art. Ces formes musicales analogues au coloris de la peinture, agissant sur l'imagination, évoquent des rêveries riantes ou tristes, sérieuses ou enjouées, calmes ou tumultueuses, suivant la nature de la symphonie, le jeu de l'orchestre, le lieu où l'on se trouve. L'orgue, résonnant tout à coup au milieu de la demi-obscurité d'une cathédrale, et rem-

plissant la nef de ses ondes sonores, éveille, exalte le sentiment religieux. Une fanfare, une marche guerrière prédispose à l'action. Les nerfs ébranlés par ces vibrations rapides et bruyantes, appellent le mouvement. Mais lorsque des circonstances particulières ne précisent pas d'avance le dessin musical, il ne reste plus que l'indétermination. Faites jouer les plus belles symphonies de Beethoven devant des gens qui ignorent l'idée de l'illustre compositeur, et chacun interprètera l'œuvre à sa manière. Les uns verront se dérouler des paysages ou un poème cosmogonique, là où d'autres croiront entendre le fracas d'une tempête ou assister au défilé d'une armée de fantômes.

Poésie et musique, c'est-à-dire les manifestations les plus brillantes de l'esprit humain, tels sont les résultats qui apparaissent, lorsque c'est l'élément esthétique qui prédomine dans l'élaboration du langage. Supposons maintenant la prépondérance donnée à l'élément logique, et nous aurons des productions qui, fuyant l'éclat des premières, modèleront la pensée sur l'ordre

immuable des lois de l'univers pour révéler à l'homme le secret de ses destinées. Nous voulons parler de la philosophie et de la science. L'instinct philosophique débute par ces essais cosmogoniques que nous trouvons à l'origine de tous les peuples. Contemporains des premières productions littéraires, ils semblent se dégager en quelque sorte de l'hymne. La légende c'est l'hymne dépouillé de son enveloppe poétique. Impossible d'ailleurs de fixer les limites où finit l'un, où commence l'autre. L'esprit humain noyé dans les flots de poésie qui débordent des langues primitives ne pouvait s'élever d'un bond à ces formes sévères que nous admirons dans les œuvres des grands maîtres. Ici, comme dans les premières conceptions poétiques, nous trouvons le même sujet à traiter, mais d'une manière plus précise : la lutte des éléments, l'ordre succédant au chaos, les dieux et les héros-colosses. A cette époque théologique, première manifestation de l'esprit de recherche, succède l'ère philosophique proprement dite. Les divinités qui présidaient aux phénomènes visibles disparaissent successivement

absorbées par une puissance plus forte dont l'immuable *fatum* est le premier germe. Dès lors, l'homme débarrassé de ces volontés capricieuses qui masquaient l'harmonie de l'univers, s'habitue à ne plus voir que des causes naturelles, et cherche à les pénétrer soit dans leur essence soit dans leurs effets. Ces efforts, réagissant sur le langage, donnent à son style une souplesse et une netteté d'expression inconnues aux époques précédentes. On peut dire que la période philosophique marque pour chaque nation l'apogée de sa littérature. Platon et Aristote sont comme un reflet des beaux siècles de la poésie hellénique. Mais là ne se borne pas le rôle de la philosophie dans l'évolution du langage. Son principal titre de gloire est la création du syllogisme. Le syllogisme infécond entre les mains des métaphysiciens, parce qu'ils ne le faisaient mouvoir que dans le vide, est le plus puissant instrument que la parole ait révélé à l'homme. Passant plus tard aux mains des géomètres sous le nom d'équation, il marquera la fin de l'ère philosophique et l'avénement de la science.

V.

C'est à la science que viennent aboutir toutes les conceptions métaphysiques. Bien que son inauguration définitive ne date pour ainsi dire que d'hier, on l'aperçoit poindre aux époques les plus lointaines du passé. L'école de Thalès, basée sur l'expérience, est contemporaine de celle de Pythagore. S'il a fallu près de trente siècles à l'esprit humain pour s'élever de la cosmogonie d'Hésiode au système du monde de Laplace, c'est que l'école dite de l'observation empruntait trop souvent ses méthodes de raisonnement à la philosophie idéaliste. Vienne la véritable méthode avec Bacon et Descartes, et la science reconquerra en un jour son arriéré séculaire. Chacune de ses grandes acquisitions se fait aux dépens du

domaine de la métaphysique. C'est ainsi qu'elle reçoit coup sur coup l'astronomie et la physique de Newton et de Galilée, la chimie de Lavoisier les sciences naturelles de Linnée et de Jussieu. Les seuls débris que puissent encore revendiquer les philosophes, leur sont disputés par les naturalistes chaque jour plus nombreux et plus riches d'observations. Mais la transformation que ce labeur scientifique a fait subir au langage, nous éloigne de plus en plus de ces admirables formes de la littérature classique. Il semble qu'au contact des vérités éternelles qu'il contemple, l'esprit prenne quelque chose de la raideur immuable des lois de la nature. La géométrie, par exemple, n'est qu'un jargon inintelligible pour une oreille littéraire. L'algèbre, dernier mot de la science, n'est plus un idiome humain. Ses mystérieuses combinaisons de formules échappent aux ressources de la parole, et ne relèvent que des symboles de l'écriture. De même que dans la musique, le langage n'a pu subir cette dernière transformation qu'en renonçant à sa nature phonétique.

Inutile d'ajouter que les diverses branches de

la philosophie et de la science peuvent manquer partiellement ou toutes à la fois dans un idiome, même chez des nations arrivées à un certain degré de culture intellectuelle. Les chinois ne sauraient comparer leurs codes puérils de préceptes aux puissantes synthèses des penseurs de l'Occident. La philosophie arabe n'est qu'un reflet des écoles grecques (*). Le génie des Sémites répugne autant aux recherches abstraites qu'à la conception épique. Allah et le Coran, Jéhovah et la bible doivent suffire à tout. Les hautes spéculations métaphysiques qui devaient conduire à la science sont l'apanage de la famille aryenne. C'est là le secret de la prépondérance qu'elle a affichée de tout temps sur les autres races du globe. Certains peuples, ceux de l'extrême Orient par exemple, ont d'étonnantes facultés de compréhension et d'assimilation. Il ne leur a manqué pour deve-

(*) Le mot de science ou de philosophie fut presque étranger aux Sémites.... La philosophie arabe est un emprunt fait à la Grèce, n'a fleuri qu'aux extrémités de l'empire musulman et n'a jamais eu de racines dans la péninsule arabique. RENAN. *(l. c.)*.

nir nos égaux, qu'un livre qui leur a fait éternellement défaut, les éléments d'Euclide.

Nous venons de parcourir les phases diverses de l'élaboration du langage. Si on veut les résumer en quelques traits, on peut en marquer ainsi les grandes étapes : cri instinctif, simple écho de la nature aux premières heures de la conscience humaine, parole raisonnée lorsque l'homme apprend à analyser ses sensations, et que les éléments du langage se pondèrent dans un juste équilibre. L'instinct musical donnant à la phrase certaine tournure rhythmique, fit naître le vers. Le vers amena la déclamation, la déclamation le chant. Limitée dans son volume, la voix s'adjoignit un instrument pour renforcer les notes. Bientôt l'instrument, dominant les paroles, s'aperçut qu'il pouvait marcher avec ses propres forces, et révéla la musique. D'un autre côté, l'esprit d'investigation créait la légende. La légende épurée amena l'histoire et la philosophie d'où devait sortir le style sobre, mesuré, classique. De la philosophie naquit le syllogisme, du syllogisme l'équation, c'est-à-dire la science qui trouvant la parole

impuissante à la suivre dans ses recherches s'adressa au langage graphique, et aidée des symboles de l'écriture atteignit la dernière limite des conceptions humaines, l'algèbre. Musique et algèbre, tels sont les deux pôles du langage. Si l'on compare les résultats de cette magnifique floraison au point de vue des destinées humaines, on voit que c'est l'élément logique qui doit avoir le pas. Faible d'abord et comme perdu au milieu des flots de la poésie primitive, il se dégage avec le temps, et devient à la longue prépondérant. C'est lui seul qui préside aux sociétés modernes. Si la poésie, première manifestation de l'activité littéraire, a révélé les facultés brillantes de l'esprit humain, c'est à la logique que nous devons la science qui nous a appris à dompter la nature. L'une nous fait connaître les formes idéales de l'art, l'autre nous a initiés aux mystères de l'univers.

Mais en dehors de ces productions du langage, poésie, musique, philosophie, science, se trouve cette langue vulgaire, ce fonds commun, où poëtes et philosophes, littérateurs et géomètres,

viennent puiser les matériaux de leurs compositions. Cette langue, suivant les vicissitudes de la nation qui la parle, se modifie d'une manière incessante sous l'action des siècles, des conquêtes, des croyances religieuses, des institutions. Ce sont ces lois de transformation et ces influences perturbatrices que nous allons maintenant passer en revue.

MARCHE DU LANGAGE.

I.

Une des plus belles conceptions de la linguistique moderne est d'avoir entrevu aux origines les plus lointaines de l'humanité autant de langues que de peuplades distinctes. Cela résulte, en effet, de l'essence même du langage. Toute forme orale étant la résultante de deux forces inhérentes l'une à la nature, l'autre à l'individu, doit varier avec chaque contrée et chaque organisation. Les régions boréales ne sauraient éveiller à l'esprit les impressions qu'il perçoit au spectacle des tropiques, l'habitant des plaines ignore les sauvages harmonies de la montagne. D'un autre côté, est-il deux personnes dont les organes puissent rendre les sensations avec la même nuance d'intensité, de hauteur, de timbre et

de rhythme? Deux frères également doués et placés dans les mêmes circonstances, mais à l'insu l'un de l'autre, loin d'arriver à un parler identique, créeraient chacun un idiome inintelligible à l'autre. Bien que la saine philologie ait renoncé aux *à priori* philosophiques, on peut avancer qu'il y aurait autant de dialectes que d'individus à la surface du globe si les conditions même de l'existence ne s'opposaient à un isolement complet. La famille étant le dernier terme du morcellement de la tribu, il est permis d'induire qu'il y avait à l'origine autant d'idiomes que de peuplades, autant de dialectes que de bourgades, autant de variétés dialectales que de huttes. On peut encore ajourd'hui vérifier ce fait en parcourant les contrées montueuses, les déserts échappés jusqu'ici à l'action du courant humain. Chaque hameau, chaque groupe d'habitations offre ses particularités grammaticales. Toutefois, au milieu de cette variété infinie de méthodes créées pour rendre l'idée, on distingue plusieurs traits communs qu'on peut considérer comme les caractères des langues antiques.

En premier lieu on est frappé de la crudité de l'expression et de l'allure enfantine de la phrase. Presque tout les mots empruntés à la nature physique, rappellent de la manière la plus naïve les occupations ordinaires de la vie pastorale ou agricole. L'idée traduite grossièrement, sans art, fait songer aux constructions cyclopéennes des cités Pélasgiques. La copule *et* est le seul lien qui relie les divers membres de la période, ou plutôt les divers fragments de la pensée. On reconnait à chaque mot le bégaiement d'un peuple enfant inhabile encore à analyser ses perceptions, mais rendant avec une vigueur surprenante tout ce qui frappe ses sens. Ce fait, vérifié chaque jour dans les idiomes des peuplades sauvages, se trouve consigné à toutes les pages des anciens livres tels que l'*avesta* et la bible. On assiste en quelque sorte aux efforts que fait l'homme pour se dégager de la nature et affirmer sa personnalité. Dans le Véda il parle de lui à la 3e personne. Les races inférieures (nègres, indiens, etc) n'ont pu extraire des catégories de la pensée l'instrument le plus puissant du langage, le verbe

substantif. L'analyse du temps, plus abstraite que celle de l'espace, est souvent réduite à deux termes, le passé et le futur. Les Sémites eux-mêmes n'ont pu arriver d'une manière bien complète à la notion du présent. Ce moment se confond souvent dans leur esprit avec l'acte à venir. Il faut arriver aux langues modernes de l'Occident pour voir dans le discours des nuances précises s'adaptant aux diverses circonstances de la durée. On peut ajouter qu'un peuple révèle des aptitudes métaphysiques d'autant plus hautes qu'il apporte plus de précision dans cette analyse ; citons seulement le grec par rapport au sanscrit, le français par rapport au latin.

L'indétermination, c'est-à-dire la pluralité des termes affectés au même objet, est un caractère non moins saillant que le précédent. Cette indétermination découle de ce que le langage n'a été assujetti dans sa formation à aucune règle fixe. Chaque individu traduisant ses impressions suivant son organisation propre n'était arrêté dans ses combinaisons phonétiques que par les limites de la vocalise humaine. Le Véda, le plus ancien

monument littéraire des langues aryennes, nous montre de la manière la plus claire, ces tâtonnements de l'esprit humain devant la forme qu'il essaie de donner à l'idée. Tout objet pouvant être désigné par chacun de ses attributs, grandeur, sonorité, mouvement, couleur etc., a souvent un terme correspondant à ces divers points de vue. Le besoin de clarté qui se fait sentir d'autant plus dans une langue qu'elle a été plus longtemps soumise aux exigences de la civilisation devait éliminer avec le temps, ces superfluités. Les unes restèrent en se nuançant, en prenant des acceptions plus précises ; les autres tombèrent dans l'oubli. Ce travail d'épuration déjà commencé dans le sanscrit postérieur au Véda se fait remarquer d'une manière plus distincte dans le grec. Le génie Hellénique si net d'allures ne pouvait se faire à cette diffusion d'idées et de termes qui marque la première période du langage. Cependant les traces de l'indécision primitive y sont encore visibles, et trop souvent l'esprit du grammairien flotte entre des racines incertaines. Il faut arriver au latin pour voir le dernier

degré de précision que l'on puisse donner à la forme de la pensée. Là, plus de redondances de sons ou d'images, plus de mots inutiles ou à double emploi. On peut dire que la phrase latine est comme le reflet de cette unité inflexible que les conquérans du monde surent imprimer à leur organisation, à leurs lois, à leur politique.

La fluidité des termes, c'est-à-dire leur prompt dépérissement est encore un trait particulier à la plupart des langues primitives. Comme l'espèce humaine dont il est l'expression la plus parfaite, le langage est soumis à un travail de décomposition et de reconstruction intérieure qui agissent sur tout le vocabulaire. La vitesse de ce mouvement dépend du génie de la race et des circonstances amenées par le cours des siècles. Dans nos idiomes modernes, fixés par tant de monuments écrits, nous ne nous faisons guère à l'idée de la variabilité des mots. Nous serions plutôt portés à considérer comme un de leurs caractères essentiels, cette sorte d'immobilité que nous sommes habitués à voir dans le grec et le latin classiques. La transformation d'une langue écrite

est si lente, lorsqu'aucun événement imprévu n'en vient troubler la marche qu'elle ne peut guère être aperçue que de l'œil du philologue. Tout changement grammatical est en effet impossible, car ce serait briser en quelque sorte le moule dans lequel l'idiome a été coulé. D'un autre côté une expression nouvelle née d'un besoin nouveau n'a chance d'être adoptée qu'autant qu'elle dérive de mots déjà connus. Mais l'homme primitif ou pour mieux dire le sauvage de nos jours n'est entravé par aucun de ces obstacles. Ne connaissant, faute de traditions littéraires, aucune forme arrêtée de langage, son idiome n'est qu'un milieu flottant dans lequel viennent se réfléchir les scènes diverses de la nature mouvante et animée. Sa création est continuelle. Dès-lors les mots anciens délaissés peu à peu pour les nouveaux, vieillissent et finissent par disparaître. Quelques générations suffisent pour changer la physionomie du langage. Seul, le cadre invariable de la grammaire persiste et sert au linguiste à reconnaître les traces du dialecte effacé. Une foule de voyageurs qui ont visité les peuplades

sauvages d'Afrique, des deux Amériques et les insulaires du Pacifique témoignent de la marche rapide et de la transformation incessante de ces idiomes. Tel dictionnaire composé avec le plus grand soin par un missionnaire, n'est plus intelligible pour son successeur.

II.

Ainsi instabilité des termes, richesse des formes grammaticales, pauvreté des méthodes syntaxiques, crudité de l'expression, langues sonores et harmonieuses propres à la peinture des passions, se refusant aux abstractions métaphysiques, tels sont les traits principaux du langage au premier éveil de la conscience humaine. On peut ajouter, comme dernière particularité, le monosyllabisme sinon des mots, du moins de ce que les grammairiens appellent les racines primitives. Ce caractère, masqué dans la plupart des cas, par les influences séculaires qui transforment tous les idiomes, nous est révélé par la facilité avec laquelle les mots des langues antiques se laissent disséquer et réduire à des sons simples.

L'induction éclairée par les données philologiques rend aisément compte de ce fait. La parole n'étant à l'origine qu'un cri instinctif se traduisait naturellement par une seule émission de voix. Les termes les plus simples des idiomes primitifs se présentent sous cette forme ; l'analyse moderne y a ramené les autres. Leur physionomie actuelle a été amenée par l'évolution même du langage. Toute idée complexe nécessitait d'ordinaire l'emploi de deux mots. Or, deux termes juxtaposés avaient d'autant plus de tendance à former une seule expression que l'esprit peu familiarisé encore avec l'analyse de la pensée n'y voyait qu'un groupe indistinct. Cette marche des langues offre différents degrés, ou si l'on aime mieux différentes étapes marquées par le génie des peuples. Les uns comme les Chinois et les nations congénères de l'extrême Orient, se contentant de joindre les mots ensemble sans altérer leur prononciation, conservèrent à chacun sa physionomie distincte. D'autres soudant plus intimement les sons formèrent une expression nouvelle de deux racines préexistantes. Ce procédé de fusion se

répétant pour chaque nouveau composé, on arriva à des accumulations de syllabes étranges qui englobaient la pensée tout entière dans un seul mot, d'une longueur démesurée. De pareilles superpositions de vocables ne pouvaient s'effectuer sans que nombre d'entr'eux subissent des altérations phonétiques qui devaient les rendre méconnaissables. Les uns modifiaient leurs voyelles pour se mettre à l'unisson des syllabes dans lesquelles ils s'encadraient ou changeaient la nature de leurs consonnes pour débarrasser la prononciation de toute rencontre pénible ou heurtée. D'autres abandonnés par la voix qui se portait sur une syllabe privilégiée, dans le but d'accentuer le mot, s'affaiblissaient au point de ne plus être représentés que par une seule lettre, dernier vestige de leur existence. On peut assimiler une expression de ce genre à un tableau sans perspective, sans coloris, sans nuances. Tels sont encore les idiomes de la plupart des peuplades sauvages de l'Amérique et de l'Océanie. Les langues savantes elles-mêmes ont conservé de nombreuses traces de cet état. Il n'est pas rare de

rencontrer dans le grec et le latin des mots de sept et huit syllabes représentant une idée complexe avec les modifications qui correspondent aux diverses catégories du temps et de l'espace. Cependant une réaction chez les races nobles devait s'opérer contre cette tendance à l'agglomération des vocables. La vocalise humaine a des limites qu'on ne saurait franchir. Un mot trop long se refuse à l'harmonie du langage et à la précision de l'idée. Aussi les langues américaines, malgré la richesse de leurs formes grammaticales, sont-elles restées les plus pauvres sous le rapport de la littérature et de la civilisation. En effet, l'Indien est encore à la première période de l'évolution du langage, au mot (*). Au lieu de ramener l'idée à ses termes irréductibles et de la présenter dans une coordination savante comme dans nos langues de l'Occident, il la traduit en bloc, d'un seul trait. Ce n'est que la première ébauche de la pensée tracée par la main d'un

(*) Voir Duponceau : Mémoire sur le système grammatical des langues de l'Amérique du Nord.

enfant. La partie la plus essentielle des catégories grammaticales, celle qui sert à préciser nos jugements, le verbe substantif, en un mot, lui a toujours échappé. N'ayant pas su le dégager du milieu où flottaient les éléments du langage, il ne pouvait lui donner de forme. Les peuples monosyllabiques placés à l'autre extrémité de l'échelle des combinaisons phonétiques, ne sont guère allés plus loin dans leur analyse. Mais leurs idiomes plus souples, plus maniables, se prêtant mieux au développement de l'idée, ils ont pu esquisser quelques linéaments de grammaire et arriver à une certaine littérature, reflet elle-même d'une civilisation assez avancée. Une race mieux douée, les Sémites, franchit un pas de plus. Dédaignant l'agglutination des vocables, ils reconnurent de bonne heure les éléments de la proposition et le moyen de la fixer dans ses lignes principales. Mais ce n'était pas là le dernier terme que devait atteindre l'esprit humain dans la représentation orale de la pensée. Par delà la proposition, simple énonciation du jugement, se trouve l'enchaînement des idées qui

semble l'apanage exclusif des peuples aryens. Leurs premiers essais rappellent toutefois les tâtonnements des méthodes primitives. Leurs syllabes s'accumulent autour de la racine principale comme chez les Indiens. Mais dès que le mot est sur le point de dépasser les limites prescrites par l'oreille et la clarté, ils s'arrêtent et suivant bientôt une marche inverse, ils laissent tomber les désinences et les remplacent peu à peu par des particules plus précises ; puis reliant les divers membres de la phrase à l'aide de ces articulations, ils arrivent à la période, c'est-à-dire à ce cadre, où, la pensée réfléchie dans ses nuances les plus délicates, semble un tableau véritable avec ses effets d'ombre et de lumière, étagés aux divers plans.

III.

Nous avons jusqu'ici étudié les langues dans leur évolution naturelle, et dans l'hypothèse ou aucun obstacle ne serait venu entraver leur cours. Libre de toute influence étrangère chaque idiome se développait suivant le génie de la race ou les facultés phonétiques des individus qui le parlaient. On est ainsi amené à conclure qu'à une époque remontant aux âges les plus lointains de l'humanité primitive, il se trouvait à la surface du globe, autant de langues que de tribus, autant de dialectes que de familles. Cette marche paisible, ce développement parallélique des diverses formes de la parole ne pouvait être de longue durée. L'instinct du pillage, le besoin de s'étendre, les haines de race, devaient tôt ou tard

faire naître des hostilités entre des peuplades voisines et mettre en contact des idiomes étrangers l'un à l'autre. Dès lors un élément perturbateur apparait dans l'économie du langage. Cet élément qu'on peut définir l'influence de la conquête, a des conséquences diverses, selon la durée de l'invasion, le caractère des nations mises en présence, et le degré de culture littéraire des deux langues. Un des résultats les plus singuliers, c'est qne parfois l'idiome du peuple vaincu supplante celui du peuple victorieux. Ce fait s'observe surtout chez les tribus sauvages. Une troupe de guerriers attaque à l'improviste un village ennemi, s'en rend maitre, massacre les hommes et fait les femmes captives. D'après le code barbare ce sont autant d'esclaves parmi lesquelles chaque vainqueur choisit une épouse. Les enfants issus de ces unions ne se trouvant jamais en contact avec le père occupé des affaires du dehors, ne connaissent que le langage de la mère : *children always speak like their mother*, (*)

(*) Les enfants parlent toujours comme la mère.

me disait un jour un Canadien marié à une Péruvienne, et dont les bambins s'obstinaient à parler quichua. Cependant les jeunes sauvages grandissent, deviennent à leur tour chefs de peuplades et voient l'idiome de leurs pères s'éteindre avec le dernier représentant de la génération précédente. D'ordinaire, vainqueurs et vaincus se mêlent et se confondent en une seule nation. S'il se rencontre alors un dialecte pauvre à côté d'une langue littéraire, le dialecte ne tarde pas à subir l'influence de ce contact, et s'enrichit d'une foule de mots correspondants aux conditions nouvelles imposées par la conquête. La langue cultivée elle-même, emprunte des termes se rapportant aux plantes, aux animaux, aux particularités diverses du sol et de la peuplade. C'est ainsi que depuis la découverte du nouveau monde, il s'est introduit dans les dictionnaires Européens une foule d'expressions inconnues à nos ancêtres (*). Les deux idiomes, en un mot, se pénè-

(*) On peut citer les mots *tabac, maïs, vanille, cacao, bananes, patates, jaguar, caïman, ara, alpaga, quinquina, etc.*.

trent réciproquement, l'apport de chacun étant en raison directe de son degré de culture. Parfois les emprunts faits par l'un des peuples sont tellement considérables que la physionomie de son langage est complétement changée. On peut citer comme exemple les Araucaniens dont le vocabulaire ne contient plus aujourd'hui que des mots Espagnols. Seules les formes grammaticales, immuables, parce qu'elles représentent, en quelque sorte, l'architecture de la pensée humaine, rappellent que cet idiome n'a d'autre lien avec le Castillan, que le contact amené par la conquête. Le Français a subi une métamorphose non moins étrange. Les mots empruntés à la littérature des anciens conquérants des Gaules, se sont tellement multipliés, que sa physionomie paraît au premier abord toute latine, tandis que la structure de la phrase et le fond de la langue appartiennent aux dialectes Celto-Kymriques. Le plus souvent il se fait comme un compromis entre les deux peuples. Ne pouvant pas s'entendre dans leurs langues respectives, ils renoncent aux inversions, aux désinences grammaticales, aux

idiotismes, et ramènent la pensée à son expression la plus simple, la phrase à sa forme la plus élémentaire, la plus intelligible. Tous ceux qui s'occupent de littérature étrangère savent que le seul moyen de faire passer une idée d'un idiome dans un autre d'origine différente, est d'appliquer d'abord à cette idée le cadre immuable de la logique pour la dépouiller de tous les éléments inutiles, qui masquent ou embarrassent la marche de la pensée. Deux races étrangères l'une à l'autre, mises tout à coup en présence, ne sauraient procéder autrement et doivent aboutir à un nouveau langage. L'anglais est un des exemples les plus frappants qu'on puisse citer des métamorphoses que subit un idiome au contact de l'invasion et de la facilité avec laquelle deux nations ennemies parviennent à s'entendre et à se fondre en un seul peuple. Après la bataille de Hastings, qui décida du sort de l'Angleterre, deux langues opposées d'origine, l'Anglo-Saxon et le vieux français se trouvèrent en présence. Dès lors une nouvelle façon de parler dut servir de lien entre les vainqueurs et les vaincus. Euphémismes, inver-

sions, désinences, furent mises de côté, comme autant d'inutilités grammaticales. La phrase réduite à ses termes essentiels s'alignait avec une rectitude géométrique, symbole des lois inaltérables de la clarté qui domine toute combinaison de signes. En tête marchait le sujet de l'action, puis venait l'action elle-même sous la forme la plus simple, la forme infinitive, c'est-à-dire impersonnelle. De là, cet admirable mécanisme de l'anglais moderne, dont la simplicité nous étonne d'autant plus que nous ne comprenons guère une langue savante sans ces rouages compliqués qu'offrent les grammaires de l'occident. Certaines formes comme *I know you* (moi connaître vous), rappellent tant par la coupe de la phrase, que par la naïveté de l'expression le monosyllabisme chinois. Ici l'histoire avertit le philologue que cette similitude n'est qu'apparente et que loin d'indiquer une infériorité de race, elle n'est qu'un épisode de la lutte de la nationalité anglo-saxonne contre les compagnons de Guillaume le conquérant. Toutefois dans cette transformation de l'idiome britannique nous retrouvons le même

phénomène que partout ailleurs, c'est-à-dire la langue des vaincus imposant sa physionomie à celle qui va naître au contact des deux peuples. Bien que les mots d'origine française soient deux fois plus nombreux que les racines saxonnes, tous les caractères philologiques rattachent l'anglais actuel à la famille Teutonique. L'organisation de la conquête a pour ainsi dire recouvert l'ancien idiome d'une épaisse couche de mots nouveaux, mais les vainqueurs ont dû se faire aux formes grammaticales des possesseurs du sol. La structure de la phrase, les idiotismes, les racines usuelles qui forment comme le fond de toute langue sont généralement d'origine anglo-saxonne. Les mots français rappellent un idiome plus cultivé, et ont été introduits par les scribes, les clercs, les historiens, les jurisconsultes des rois normands. Souvent deux racines, l'une latine, l'autre germanique, représentant la même idée, sont comme un dernier vestige des péripéties de la lutte. La physionomie de ces termes reflète en quelque sorte le caractère des deux peuples. Toute expression sonore, riche en

syllabes, est d'alluvion latine, et rappelle la prolixité méridionale. Le mot au contraire est-il court, rapide, vous l'attribuez à l'idiome simple et sans fard des hommes du nord. Cette loi de la transformation du langage et du dépérissement des formes grammaticales se vérifie dans toutes les contrées qui se trouvent sur le grand courant des migrations humaines. L'Asie mineure, la Perse, l'Indoustan, nous offrent des exemples non moins frappants que l'anglais. On peut poser, en principe, que la grammaire d'une langue est d'autant plus simple, plus dépouillée d'artifices euphoniques ou syntaxiques que le peuple qui la parle à été plus longtemps foulé par les invasions.

IV.

Après les conquêtes viennent les propagandes religieuses qui renouvellent la face des sociétés, et dont le Boudhisme et le Christianisme peuvent être pris pour types. On voit alors dans le langage une floraison nouvelle plutôt qu'une perturbation. Toutefois les résultats sont souvent assez profonds pour en altérer la physionomie. Un peuple ne peut guère changer ses croyances sans faire subir en même temps des modifications à son idiome. Le ciel se remplit de divinités inconnues, les rites et les dogmes apportent avec eux une foule de mots empruntés à une langue du dehors. Les propagateurs de la réforme, entraînés dans les discussions philosophiques avec les défenseurs des idées anciennes, créent une

terminologie nouvelle pour exposer leurs conceptions théologiques. Des tournures étranges s'introduisent dans le langage, les mots se rapportant aux idées et aux cérémonies de l'ancien culte disparaissent, tandis que plusieurs autres prennent une acception différente. Ces changements deviennent surtout sensibles quand on compare le sens du même vocable à plusieurs siècles d'intervalle, ou mieux encore dans l'antiquité païenne et dans nos sociétés modernes. Un exemple fera mieux saisir notre pensée. Tacite voulant faire l'éloge de la mère d'Agricola, se sert de l'expression *rara castitate*. Le mot *vertu* que nous emploierions aujourd'hui eut été un contre-sens. Les rudes natures du Latium ne voyaient dans ce terme qu'une qualité virile, l'essence même du guerrier *(vir)*. Les premiers germes de l'acception métaphysique que nous lui connaissons se trouvent, il est vrai, dans les traités philosophiques des écrivains du siècle d'Auguste, mais la foule ignorait ces subtilités et ne connaissait que la tradition des ancêtres. La réaction spiritualiste inaugurée par le Chris-

tianisme donnant le pas à la nouvelle signification fit peu à peu oublier la première. Ces oblitérations de sens jointes aux formes insolites introduites par les docteurs chrétiens avaient déjà altéré le latin avant l'arrivée du Monde barbare. Comparez l'*apologétique* de Tertullien avec un discours de Cicéron, vous aurez de la peine à reconnaître la même langue. Les résultats sont encore plus saillants dans le sanscrit qui, à la suite de la réforme de Boudha, a donné naissance au pali.

Cette influence des croyances religieuses sur la littérature d'un pays n'est qu'un cas particulier d'une loi plus générale qu'on peut énoncer ainsi : toute institution doit laisser dans le langage une empreinte d'autant plus profonde, que le peuple est plus fortement régi par elle. Témoin cette admirable organisation de l'ancienne Rome qui a fait dire à un écrivain : tout historien doit être jurisconsulte, tout jurisconsulte doit être historien. Les idiomes modernes nous offrent un exemple frappant de ce que peut une institution politique sur l'économie d'une langue. On sait que dans les rap-

ports officiels, tout fonctionnaire se désigne par la dénomination collective *nous*. En appliquant à la recherche d'une telle anomalie les méthodes de la grammaire comparée, c'est-à-dire en remontant de siècle en siècle jusqu'à l'origine de cette coutume, nous la trouvons déjà en vigueur parmi les rois barbares du moyen âge. Héritiers des débris du monde romain, ils tenaient cette tradition de la chancellerie impériale. Les deux Césars et les deux Augustes avaient dû prendre cette formule pour exprimer la solidarité qui unissait les diverses parties de l'empire. Mais on peut remonter encore plus haut dans ces recherches et en trouver l'origine première dans les institutions de la république. Les deux consuls se servaient déjà de la même formule, et Cicéron, dans ses fougueuses harangues contre Catilina, se désigne maintes fois par le mot *nos*. (*) On doit rapporter à la même cause,

(*) Tametsi video, si mea voce perterritus, ire in exsilium animum induxeris, quanta tempestas invidiæ *nobis*, si minus in præsens tempus recenti memoria scelerum

l'apparition des formes verbales qui ont presque partout aboli le tutoiement. On disait *vos* aux Césars des derniers temps de l'empire; les grands vassaux du moyen âge se servaient de la même expression quand ils s'adressaient à leur suzerain. (*) Les hauts barons reçurent à leur tour cette marque de déférence des gentilshommes, les gentilshommes des bourgeois, les bourgeois du menu peuple. Aujourd'hui tous les rangs de la société portent ce titre. Les nègres eux-mêmes, dans les colonies, ont répudié le tutoiement, comme un indice de servitude. Par une réaction inévitable, le *vous* attribué indistinctement à toutes les classes, a fini par perdre sa valeur, et le *toi* reparait

tuorum, at in posteritatem impendeat. (oratio prima in Catilinam P. IX.)

Est etiam in *nobis* is animus, Quirites, ut non modo nullius audaciæ *cedamus*, sed etiam omnes improbos ultrò semper *lacessamus*. (oratio tertia in Catilinam, P. XII).

(*) Ad *vos*, domine, sicut ad meum unicum et principale recurro refugium.... humiliter *vos* deprecans et exorans quatenus meî misereri *velitis*. (Lettre de Raymond VII comte de Toulouse à Philippe Auguste.)

quelquefois à la place. C'est ce qui arrive dans la poésie et le style élevé. De là des inversions bizarres qui étonnent ceux qui les voient pour la première fois. L'Anglais, par exemple, qui n'ose pas prononcer le nom de *devil* (diable) tutoie son Dieu et réserve le *vous* pour ses domestiques.

V.

Si la conquête et la propagande religieuse sont autant d'éléments perturbateurs dans l'économie du langage, en revanche l'influence qu'un idiome exerce sur un autre par sa littérature ne saurait être que féconde. Ici, on n'a à redouter ni dépérissement de formes, ni invasions tumultueuses de mots ou de locutions étrangères. Les emprunts se faisant successivement suivant les besoins de l'époque, par la partie la plus cultivée de la nation s'encadrent sans effort dans la langue. Dès-lors celle-ci ne fait que s'accroître suivant les lois de son propre développement. Si des novateurs enthousiastes viennent à outrepasser les limites des possibilités grammaticales ou des convenances littéraires, on ne tarde pas à voir

leurs tentatives repoussées par le génie de la langue et tomber dans l'oubli. Témoin les efforts infructueux de l'école de Ronsard (*). Les écrivains de la pleïade avaient rêvé une entreprise au-dessus des forces humaines. Voulant donner

(*) On sait qu'au XVIe siècle Ronsard, du Bellay et quelques autres esprits littéraires, nourris de la lecture de l'antiquité, se proposèrent d'arracher notre langue aux fadaises énervantes de l'époque, et de la doter des beautés qu'ils admiraient dans les chefs-d'œuvres de Rome et d'Athènes. Il est peut-être à regretter que cette tentative ait échoué. On trouve chez les écrivains de la pleïade des expressions pleines de pittoresque, des tournures élégantes que personne ne désavouerait aujourd'hui. L'école de Malherbe en rejetant ces innovations dont elle ne comprenait pas la portée a voué notre idiome à la stérilité la plus déplorable. On voulait *fixer* la langue, on l'a immobilisée. Sous prétexte de la défendre du grec francisé de Ronsard on l'a condamnée à recourir éternellement au grec barbare du dictionnaire. Pour ne citer qu'un exemple, on nous a donné *pyroscaphe*, qu'un Helléniste seul peut comprendre au lieu de *feu-navire* que tout le monde eût deviné. Le résultat de cette prétendue victoire de l'école dite du bon sens, c'est que le français est la langue la plus pauvre de l'Europe au point de vue grammatical et la plus surchargée de mots étrangers.

au français la souplesse qui lui manque, et cette allure libre et dégagée que nous admirons dans le grec, ils l'inondèrent d'un coup d'une avalanche de mots et de formes tirés des langues classiques. C'était en quelque sorte supprimer les lois du temps et de l'espace dans le mécanisme du langage. Quelques contemporains admirèrent leur audace, mais leur réforme ne devait pas leur survivre. Ils prétendaient ramener au profit de notre idiome, l'influence que jadis la Grèce avait exercée sur l'Italie. Ils ne s'étaient pas aperçus que les circonstances n'étaient plus les mêmes. Quand les légions romaines mirent le pied dans l'Hellade, elles furent éblouies à la vue des merveilles d'une civilisation si haute. La littérature, reflet de ces magnificences, possédait des chefs-d'œuvre qu'on n'a pas égalés depuis. Rome, si hautaine à l'égard des nations soumises, fut subjuguée à son tour par les splendeurs du génie hellénique. Les lettres latines se modelèrent sur les lettres grecques : poètes, orateurs, historiens, n'eurent plus qu'un souci, celui de reproduire l'élégance de ceux qu'ils appelaient leurs maîtres dans l'art de bien

dire. La jeunesse patricienne alla étudier à Athènes les secrets de l'éloquence, la langue des vaincus devint bientôt la rivale de celle des vainqueurs. Les arts, les sciences, les dépouilles de toute sorte des cités achaïques, transportés au Capitole, entraînèrent avec eux une foule de termes nouveaux. Ces mots, s'adaptant sans effort à une langue sœur, enrichissaient son vocabulaire sans altérer sa physionomie. Ce fut comme une végétation soudaine aux formes régulières, épanouie au souffle du génie grec, sur le puissant tronc de la langue du Latium. Cette impulsion s'est continuée jusqu'à nos jours quoique sur une échelle bien réduite, et aujourd'hui encore c'est à l'idiome d'Homère que nous avons recours toutes les fois que les progrès des sciences ou de l'industrie demandent un mot nouveau. Du reste, un motif plus impérieux que la tradition nous force à ces emprunts. Nos idiomes modernes, usés par l'action des siècles, ont perdu, pour ainsi dire, cette faculté de création spontanée que possédaient à un si haut degré les langues antiques, et dont l'anglais et l'allemand conservent encore

des traces. Nos mots, surchargés de syllabes, sont d'ailleurs trop longs pour se souder entre eux. Nous ne pouvons exprimer une idée nouvelle qu'à l'aide d'une périphrase. Le grec se tire d'embarras grâce à ses racines monosyllabiques et à leur tendance à la fusion. N'est-il pas plus court, en effet, de dire : *télégraphie*, que de parler de l'*art qui transmet l'écriture à distance*. Toutefois, de puissantes digues s'opposent à ce que les emprunts faits à une littérature étrangère deviennent par leur fréquence une cause d'obscurité, de dépérissement du langage. Tout mot nouveau est d'abord vu avec méfiance. Il n'est accepté, et si l'on peut s'exprimer ainsi, admis à circuler, que lorsqu'il répond à un besoin littéraire réel, et que sa physionomie lui permet d'entrer dans le cadre de la langue. Dictionnaires, grammaires, académies, écrivains, bon sens populaire sont autant d'entraves qui protégent chaque idiome contre les innovations téméraires des novateurs.

Généralisant ce que nous venons de dire sur les influences réciproques des peuples, on peut

poser en principe qu'une littérature a d'autant plus d'action autour d'elle qu'elle reflète une civilisation plus haute. Dès que deux nations sont en contact, l'instinct de l'émulation les porte à s'emprunter tout ce qui, dans les arts, les sciences, l'industrie, excite leur admiration. De là, autant de modifications du langage. On peut vérifier ce fait à l'égard des pays qui avoisinent nos frontières : nos longues guerres avec les tribus germaniques ont introduit dans le français nombre de mots tudesques tirés de l'art militaire. Les merveilles de la renaissance nous ont familiarisés avec l'italien, et la terminologie musicale nous vient d'au delà des Alpes. L'Angleterre, caractérisée par le génie pratique de ses habitants, nous fournit chaque jour des termes de banque, d'industrie, de langue commerciale, tandis que son aristocratie fait passer dans nos salons ses expressions de sport et de *High-life*. L'Espagne elle même, abritée par sa position péninsulaire du grand courant européen, a eu son époque de gloire et de rayonnement littéraire. On sait qu'une génération d'écrivains et d'artistes s'éleva pour

célébrer la grandeur de l'empire fondé par Charles-Quint. Pendant plus d'un siècle la poésie française alla s'alimenter à ces sources, et c'est en étudiant Lope de Véga et Calderon que Corneille s'inspira de cette fierté castillanne dont le Cid et Cinna nous offrent de si beaux reflets.

Telles sont, abstraction faite de l'écriture (*), les principales causes qui amènent la transformation de la parole. Ces circonstances une fois établies, il devient facile de suivre les modifications qu'apporte le cours des siècles dans la marche du langage. Tout idiome, avant d'être fixé par un monument national, est un milieu mobile où les éléments phonétiques flottent et disparaissent comme les feuilles d'une végétation incessante. C'est du moins le sort de la plupart des dialectes que l'on rencontre dans les forêts du Nouveau-Monde. Rien ne venant arrêter ce

(*) L'influence de l'écriture sur l'économie du langage est de beaucoup la plus féconde en résultats. C'est à cause de son importance que nous en avons fait une étude à part : la *Physiologie du langage graphique*.

travail de rénovation continuelle qui est un des traits caractéristiques du langage, les générations ne se lèguent pour ainsi dire qu'un des engrenages de la machine phonétique, le moule invariable de la grammaire. Mais lorsqu'un peuple possède des productions littéraires, chants religieux, hymnes patriotiques, codes de lois, ces monuments, même sans l'auxiliaire de l'écriture, suffisent pour préserver la langue des altérations syllabiques, ou du moins pour les ramener à des limites si étroites, qu'elles ne dépendent plus de l'action individuelle, mais du lent travail des siècles. Si alors on compare les diverses formes d'une langue à ses différents âges, on voit se dérouler certaines lois affectant l'existence des idiomes, le dépérissement des mots, et l'évolution de la pensée.

VI.

Le premier de ces effets séculaires est de réduire de plus en plus les dialectes au profit d'un idiome littéraire. Nous avons dit qu'à l'origine chaque tribu avait ses procédés phonétiques et que la langue suit les vicissitudes de la peuplade. Dès qu'un état s'est agrandi, il ne tarde pas à s'élever une littérature. La caste sacerdotale érige ses dogmes en corps de doctrine, les guerriers chantent leurs victoires, les écrivains retracent les annales de la nation. La langue officielle, s'étendant peu à peu sur les pays conquis, chasse devant elle les idiomes des peuplades vaincues. C'est le chêne de la forêt faisant le vide autour de lui sous la double action de ses racines qui épuisent le sol, et de son feuillage qui prive

les plantes voisines de lumière et de chaleur. Les patois de nos provinces disparaissant chaque jour devant la langue d'oil, indiquent les incidents de la lutte, et la résistance désespérée des dialectes destinés à périr. Bien que certains géographes affirment sur tous les tons l'unité française, il n'en est pas moins vrai qu'au point de vue philologique cette homogénéité n'est qu'un mirage du patriotisme. Nombre de départements situés à la périphérie du territoire conservent encore le langage des temps mérovingiens. Le Provençal, le Catalan, la langue d'oc, le Basque, le Breton, le Flamand, l'Alsacien et d'autres patois secondaires sont autant de protestations vivantes contre les conclusions hâtives des historiens nationaux. Cependant plusieurs de ces dialectes ont eu leur littérature. Le Basque et le Celtique se partageaient jadis la Gaule Plus tard, les troubadours provençaux rivalisaient avec les trouvères du Nord. La langue française suivant les progrès de la monarchie, a d'abord réduit ces idiomes au rôle de patois ; puis, prenant une prépondérance définitive depuis que chaque village a son

école et que la vapeur y apporte chaque jour les chefs-d'œuvre de notre littérature, elle a forcé ces patois à reculer devant elle. La génération qui s'élève apprend le Français en même temps que le jargon de ses nourrices et les fait marcher de pair. Celles qui suivront oublieront de plus en plus l'idiome des ancêtres comme une vieillerie de mauvais goût Deux des plus anciennes langues du pays, le Basque, l'ancien Ibère et le Breton le dernier représentant du Kymrique, réduits aujourd'hui à un coin de terre qui se restreint chaque jour, sont sur le point de s'éteindre. Ce phénomène se retrouve partout. Par delà les Pyrénées, nous voyons le Castillan faire oublier les dialectes des anciens royaumes de la Péninsule ; en Allemagne, l'idiome saxon devenu la langue littéraire depuis Luther, étouffer les autres variétés de la souche germanique. L'Anglais a succédé au Gallois, au Gaélique, au Cornique, tandis que la langue toscane, comme son aïeule la langue latine, aspire à devenir la langue nationale de l'Italie.

Si maintenant nous étudions l'action du temps

sur les éléments mêmes du langage, nous trouvons une loi, qui semble n'être qu'un cas particulier des effets séculaires de la nature sur tout ce qui vit et s'agite dans l'univers. Les mots engrenés les uns dans les autres par les exigences de la phrase, s'usent dans ce frottement continuel, arrondissent en quelque sorte leurs formes comme pour rouler plus facilement les uns sur les autres et se prêter sans effort au jeu des organes de la parole. La vitesse de la prononciation syncope les syllabes, contracte les voyelles, change les longues en brèves, fait tomber les désinences. L'oreille se débarrasse à la longue de toute articulation rude ou peu euphonique, de toute aspiration pénible ou heurtée. Il suffit de rapprocher un terme latin de son dérivé français pour qu'on soit frappé de la dénudation que celui-ci a subie. Chaque génération lui enlève, si j'ose dire, un élément syllabique. Prenons comme exemple le mot *magistrum*. Si nous suivons ses transformations à travers les âges, nous trouvons échelonnées à diverses distances, comme autant de traînées successives, les formes *magistrom*,

magistre, mahistre, maistre, maître. Magistrum lui-même pouvait avoir eu une forme plus ancienne et plus complexe, tandis que *maître* s'écrira peut-être un jour *mètre*. Il n'y aurait donc aucun paradoxe à soutenir qu'il est possible de déduire l'âge relatif d'une langue du degré d'aspérité ou de douceur de ses syllabes. On peut comparer un idiome à un fleuve, qui, d'abord torrent lorsqu'il descend des montagnes où il prend sa source, ne roule que des cailloux anguleux, les arrondit par leur frottement réciproque à mesure qu'il s'avance dans la plaine, et ne charrie plus que des sables à son embouchure.

L'action des siècles n'est pas moins sensible sur le symbole que sur la forme, sur l'idée que sur le mot. L'interprétation de la nature est un problème trop vaste pour que la parole y suffise jamais, quelque longue que soit la période dévolue aux destinées humaines. Chaque âge, chaque génération en déchiffre un lambeau suivant sa puissance d'analyse appliquée au cours des événements. On pourrait considérer l'im-

mense cycle des idées comme disposé par couches d'autant plus difficiles à atteindre, qu'elles s'enfoncent davantage dans les replis de notre existence et dans les mystérieux arcanes de l'univers. Les premiers hommes n'ont vu que la surface. De là ces expressions naïves et crues que nous admirons dans les langues primitives. et que nous n'oserions transcrire dans nos idiomes modernes. Tous nos efforts tendent à découvrir les nuances échappées à nos pères, et révélées chaque jour par une analyse plus profonde ou plus attentive. Les mots, ainsi détournés de leur signification naturelle, se surchargent d'une foule d'acceptions vagues, flottant parfois dans une métaphysique insaisissable. Le terme propre fait place à la périphrase, le style prend des allures fiévreuses, l'idée est aussi torturée que l'expression (*) On peut avancer que la littérature d'un peuple est d'autant plus maniérée qu'elle a été

(*) Cette tendance qui est précisément celle de notre époque a un autre inconvénient : celui d'alourdir la phrase et de noyer la pensée dans des contours insaisissables.

plus longtemps soumise aux vicissitudes de la civilisation. On aperçoit ainsi deux courants dans la marche des langues : l'un à la surface qui use les mots par l'action des siècles, l'autre agissant à l'intérieur, et nuançant de mille manières l'idée et l'agencement de la phrase. De ces deux forces doit sortir la résultante qui règlera l'allure définitive du langage. Il nous serait cependant dif-

Prenons un exemple dans la correspondance parisienne d'un de nos grands journaux :

« Le Gouvernement n'a pas été généralement *trouvé bien venu* à contester l'exercice des droits électoraux inhérents à l'essence même du suffrage universel. »

Cette expression *trouvé bien venu*, laisse dans l'esprit un vague, je dirais presque une confusion d'idées qui répugne à notre instinct littéraire. Quelle différence avec la netteté, la précision des écrivains du grand siècle ! Chez eux, le mot était toujours en parfaite harmonie avec l'idée. C'est là tout le secret de leur style incomparable. Peut-être les exagérations de la littérature actuelle nous ramèneront-elles un jour aux formes simples et sévères des grands maîtres ; l'histoire nous offre maints exemples de cette réaction contre le mauvais goût. Contentons-nous de rappeler Malherbe et Molière.

Il est à remarquer que les efforts tentés en sens contraire,

ficile de tracer sa destinée. L'humanité est encore jeune. Les défaillances qui forment le tissu de notre histoire politique, religieuse et scientifique, rappellent bien plus les tâtonnements de peuples enfants que l'évolution normale de races viriles. Pour parler la langue des géomètres, nous n'avons pas encore assez d'éléments de la série pour achever la courbe de développement du langage et fixer le dernier terme. La seule chose qu'on puisse affirmer c'est que tout idiome se transforme avec la civilisation dont il n'est que l'expression, et devient une langue nou-

c'est-à-dire pour donner à notre langue une allure plus libre, plus dégagée, n'ont jamais abouti. Dans le drame de V. Hugo on rencontre souvent des vers dans le genre de celui-ci :

Son frère *fut-il pas* orateur de la Chambre ?
(Cromwell, acte 1er, scène VIII).

Cette manière de parler n'est pas d'aujourd'hui. On la trouve déjà dans les écrivains de la pléiade. Ronsard disait :

Allons voir si la rose
A point perdu cette vêprée
Les plis de sa robe pourprée.

Ces formes elliptiques de tout temps chères au populaire, paraissent trop hardies aux écrivains. Du reste, il s'agit ici

velle, toutes les fois que ses deux caractères essentiels, texture grammaticale et vocabulaire, offrent des lignes de démarcation suffisamment tranchées. L'idiome disparu prend alors le nom de langue morte. Mais ce n'est là qu'une figure ; un idiome ne saurait s'éteindre qu'avec le peuple qui l'a parlé. S'il s'agit d'une langue littéraire, elle laisse derrière elle des monuments qui rappellent ses formes phonétiques aux diverses époques qu'elle a traversées. C'est ainsi que le vieux français de Rabelais et de Froissart, la langue encore plus inintelligible de Joinville et de Villehardouin, l'idiome barbare de l'époque franque, et le

d'une construction grammaticale plutôt que d'une simple expression, et on sait que si le dictionnaire d'un idiome se modifie par l'action des siècles, le cadre de la grammaire est en quelque sorte immuable.

Au résumé on peut établir trois tendances bien marquées dans l'économie de notre idiome. Le peuple qui pousse à l'ellipse, la littérature officielle qui tend à la périphrase, et la langue scientifique qui ne s'attache qu'à la précision. La première influence a toujours été nulle, tandis que la seconde, jadis toute-puissante, est aujourd'hui contrebalancée et sera peut-être un jour primée par l'influence scientifique dont le développement s'accroît de plus en plus.

dialecte inculte des premiers pâtres de l'île de France, ne sont que des manifestations diverses du langage, qui, par l'évolution des siècles, devait amener le français actuel. Ces formes, aujourd'hui immobiles, sont autant de troncs sur lesquels s'entent de nouveaux dialectes qui, devenant souches à leur tour, rappellent ces polypiers gigantesques des mers du sud, dont chaque bourgeonnement est un anneau qui doit relier l'arbre à la pousse suivante.

Citons enfin comme dernier effet de l'action séculaire que subit le langage, le nivellement grammatical, c'est-à-dire la disparition graduelle des irrégularités qui masquent l'unité de chaque idiome. Il serait difficile, sinon impossible, de trouver une langue à structure irréprochable. Le verbe surtout, la partie la plus délicate et la plus travaillée du discours, présente d'ordinaire des anomalies dans sa composition. Plusieurs désinences correspondent souvent à une même idée. Ce sont quelquefois les derniers vestiges du milieu chaotique d'où sortirent les premiers essais du langage. La spontanéité individuelle qui

présidait à la genèse de chaque dialecte se prêtait difficilement à l'unité grammaticale ou syntaxique. D'autres fois des flexions étant tombées dans certains mots firent oublier la symétrie primitive. Il en résulta ce qu'on appelle, en termes de grammaire, plusieurs systèmes de conjugaisons. Cependant, à mesure qu'une littérature se développe, on voit le type, le plus en harmonie avec le génie de la langue, chercher à prédominer, tandis que les autres restent immobiles ou tendent à s'effacer. Les formes négligées deviennent bientôt anormales et finissent par disparaître, témoin l'Anglais et l'Allemand, les plus vivantes, les plus élastiques de nos langues classiques. La liste des verbes irréguliers y diminue de jour en jour. Quelque chose d'analogue a lieu dans le français toutes les fois que nous y introduisons un mot étranger. La première conjugaison étant de beaucoup la plus nombreuse, tous les verbes nouveaux se moulent sur ce type. Nous disons *télégraphier*, *photographier*, *galvaniser*, etc.; toute autre terminaison nous semblerait barbare. On peut faire la même remarque sur la langue

latine ; la plupart des verbes d'origine étrangère prennent pour paradigme celui de la première conjugaison. On sait que c'est la plus répandue.

Tels sont les faits les plus saillants que nous offre la marche du langage. Nul doute qu'une analyse plus attentive ne révélât d'autres observations également pleines d'intérêt. Mais nous ne faisons ici qu'une esquisse et non une étude complète de toutes les modifications qui peuvent se présenter dans le développement de la parole. A travers toutes ces métamorphoses on distingue comme trait commun, la tendance qu'ont les langues à se dégager de plus en plus de la nature, comme la musique du chant, et à devenir un instrument purement passif. L'impersonnalité algébrique, voilà le dernier terme de l'évolution de chaque idiome. Inutile d'ajouter que les lois de la science phonétique ne peuvent s'appliquer dans toute leur généralité qu'aux langues longtemps soumises aux vicissitudes des peuples et des sociétés. Les dialectes restés en dehors du courant humain ne les rappellent souvent qu'en partie; mais ils offrent en revanche un avantage

inappréciable, celui de conserver intactes les premières formes de la parole. Il nous reste à étudier l'action que la contrée, la race, le climat impriment à la physionomie du langage et à la destinée de chaque idiome.

DESTINÉE DU LANGAGE.

I.

D'après ce que nous avons dit sur la formation du langage, on voit qu'on peut le considérer comme un miroir où doivent se réfléter à la fois le sol, le climat, la race, en un mot les influences diverses qui agissent sur notre organisation phonétique. Ces traits, souvent effacés dans les langues modernes par le travail de décomposition séculaire, sont nettement accusés dans la plupart des idiomes primitifs. Là, tous les éléments de la parole, rhythme, intonation, agencement des syllabes, déroulement de l'idée, rappellent presque à chaque mot un instrument vibrant à l'unisson des harmonies extérieures. Mais ces éléments sont loin de s'appliquer indistinctement à toutes les modalités que répercute le clavier

humain. L'idée, c'est-à-dire le dessin de la pensée, la contexture de la phrase, émanant directement de notre nature, reflète plus spécialement le génie de la nation, les aptitudes de la race. C'est dans l'essence musicale du mot, le son, qu'on retrouve le relief du sol, la physionomie du climat et du paysage. Le mot lui-même, considéré comme expression de l'idée, participant des deux composantes du langage, la nature et l'individu, rappelle à la fois l'homme et les influences du dehors.

De ce que notre premier syllabaire a été puisé dans le milieu qui nous entoure, il résulte que plus la nature parlera aux yeux, aux oreilles, aux sens, à l'imagination, plus les notes de la gamme phonétique seront pleines, vibrantes, accentuées. De là cette variété infinie de sons dans l'échelle musicale des langues qui comprend toutes les nuances, on pourrait dire toutes les possibilités de la vocalisation humaine. Les influences climatériques d'un lieu variant avec sa position astronomique, c'est d'abord dans la latitude (*) qu'il

(*) L'absence complète de consonnes aspirées dans l'i-

faut chercher les causes qui impriment aux langues leur physionomie extérieure. Les régions boréales ingrates à l'homme, au sol, au paysage, à la nature entière, n'offrent guère pour perspective que le crépuscule des longues nuits polai-

diome de la côte de Malabar et la fréquence de ces mêmes consonnes dans le sanscrit démontrent une loi très-importante et qui n'a pas encore été posée. C'est que tout idiome qui n'a point d'aspirées doit naître et se développer dans une région voisine de l'équateur ou qui en ressente toutes les influences; tandis que tout idiome qui a beaucoup d'aspirées, doit naître et se développer dans des régions tempérées ; comme tout idiome où les gutturales dominent, doit naître et se développer dans des régions voisines des pôles, de sorte que la latitude d'un peuple étant donnée, on peut en conclure la nature de son idiome; comme un idiome étant donné, on peut aussi en conclure la latitude du peuple qui le parle ou qui l'a parlé.

On peut aussi poser cette loi, que dans les régions équatoriales les voyelles ouvertes ou sonores dominent, tandis que dans les régions polaires ce sont les voyelles fermées ou sourdes, et dans les régions tempérées, les voyelles intermédiaires; dans les premières elles sont fréquentes, dans les secondes elles sont rares. De sorte que l'échelle vocale peut servir à déterminer la région à laquelle appartient une langue donnée. PAUTHIER.

res. pour harmonies que les plaintes sinistres des bêtes fauves répondant aux sifflements aigus de la tempête. Un tel climat est peu propre à façonner des organes mélodieux. Aussi, tout idiome caractérisé par des sons rauques, des aspirations heurtées, des cliquetis de consonnes, désigne-t-il une langue du Nord.

Transportons-nous maintenant dans les contrées tropicales, nous serons frappés du contraste. Ici, plus de ces frimas âpres, de ces brumes froides et monotones. de ces nuits sans réveil. Un ciel d'une sérénité proverbiale, des paysages splendides, une température énervante, tout conspire pour adoucir le jeu des organes. Dès lors les intonations paresseuses remplacent les chuintements disgracieux, aux aspirations gutturales succèdent des sons pleins de mollesse et de douceur. La charpente elle-même du mot, la consonne, semble disparaître perdue, pour ainsi dire, dans une mer de voyelles. Comme tout ce qui vit sous les tropiques, la parole se produit sans effort. Entre ces deux points extrêmes, région polaire et zone équatoriale, s'échelonnent

par degrés insensibles toutes les nuances intermédiaires. S'avance-t-on vers le Sud, les mots se dépouillent peu à peu de leurs éléments sifflants et gutturaux, tandis que les voyelles sourdes deviennent pleines et sonores ; remonte-t-on au contraire vers le Nord, on voit les idiomes perdre leur mollesse et prendre une accentuation de plus en plus virile. Les voyelles qui sous l'équateur constituent presque toute la trame du mot, ne sont plus ici que les liaisons nécessaires des articulations syllabiques. Telles sont la plupart des langues de l'Europe occidentale.

Il ne faudrait pas cependant, par une conclusion hâtive, croire à une loi absolue dans la marche décroissante des aspérités du langage à mesure qu'on s'éloigne des pôles. Il est permis de conjecturer que ce principe serait rigoureusement vrai si le globe présentait partout une surface uniforme au lieu d'être sillonné en tout sens par des chaînes de montagnes. On sait que chaque massif montueux est découpé par des gorges transversales terminées elles-mêmes par des vallées. Chacun de ces systèmes reproduit

sur une petite échelle les divers paysages et les influences climatériques qu'on rencontre entre le pôle et les tropiques. Les pics élevés attirent la foudre, par suite l'ouragan et la tempête ; les neiges qui les recouvrent au sommet y font naître les phénomènes propres aux régions boréales. Les mêmes causes agissant sur le mécanisme phonétique, les mêmes effets doivent s'ensuivre, et les organes reproduisent ces stridulations étranges qui semblent le propre des idiomes du Nord. Il faut donc, si l'on veut connaître la résultante mathématique de l'action du sol et du climat sur les langues, corriger, comme dans tant d'autres phénomènes physiques, les effets de la latitude par ceux de l'altitude. Ajoutons que l'influence de l'altitude est souvent assez forte pour neutraliser celle qui résulterait du parallèle. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer les variétés d'une même langue répandue à diverses hauteurs, telle que le Grec ou l'Allemand. Les dialectes des montagnards de la péninsule Hellénique contrastent d'une manière frappante par leur rudesse avec la douceur de

l'idiome parlé à Corinthe, à Athènes, ou sur les côtes d'Ionie. Un étranger qui entendrait converser un pâtre des alpes suisses et un habitant des plaines de la Baltique, une Dame de Berlin par exemple, ne pourrait croire que les deux interlocuteurs parlent la même langue. On sait cependant que Berlin est de près de sept degrés plus au Nord que les contreforts du mont Blanc. Du reste, cette différence d'accentuation entre l'idiome des grandes villes de la plaine, et celui des bourgades des montagnes tient encore à d'autres causes non moins puissantes que les actions climatériques. Prenons pour exemple l'habitant des hautes montagnes dont les occupations sont presque toutes pastorales. Cet homme ne vit qu'avec la nature. Son langage est moins un dialogue avec ses semblables, qu'une suite non interrompue de cris, de menaces, d'articulations intraduisibles adressées aux bêtes rétives ou vagabondes de son troupeau. Ces cris, lancés de toute la force de ses poumons pour franchir les distances, entrainent l'habitude des sons rauques, durs, saccadés. C'est là la seule éducation

littéraire que reçoive le pâtre dans le cours de son existence. Supposons maintenant que des événements l'amènent dans une ville de la plaine. Quelque effort qu'il fasse pour se mettre à l'unisson de ses interlocuteurs, il ne pourra jamais modifier son timbre façonné aux exigences de la vie des monts, ni adoucir le jeu de sa vocalisation. On ne devra donc pas s'étonner si ses paroles deviennent quelquefois inintelligibles pour le citadin. Celui-ci, au contraire, parlant presque à mi-voix dans les causeries journalières du cabinet, du comptoir, du salon, se dépouille à son insu de toutes les aspérités de son idiome. Rien de rude, de disgracieux dans sa bouche ; sa conversation n'est pour le montagnard qu'un jargon efféminé dont il a souvent peine à percevoir le sens et les notes.

II.

L'étude des mots considérés, non plus dans leurs éléments phonétiques, mais si l'on peut s'exprimer ainsi, dans leur physionomie intérieure, offre des rapprochements non moins dignes d'intérêt que les précédents. Ici la nature n'est plus seule à imprimer à la parole ses influences fatales. L'homme commence à dessiner sa personnalité, les traits caractéristiques de sa race se révèlent par la manière dont il interprète les tableaux qu'il a sous les yeux. Chaque expression verbale d'idée abstraite reflète autant la spontanéité de l'artiste que la passivité de l'instrument. Ce fait avait principalement frappé l'Impératrice Catherine, lorqu'elle s'occupait de son dictionnaire universel : « j'ai remarqué, dit-elle, que ce

qui veut dire *ciel* dans une langue, signifie *nuage*, *brouillard*, *voûte*, dans d'autres; que le mot *Dieu*, dans certains dialectes, signifie le *Très-Haut* ou le *bon*, dans d'autres le *soleil* ou le *feu*. » Il n'est pas difficile de voir qu'une langue qui désigne l'idée de Dieu par le mot *soleil*, rappelle un pays situé entre les tropiques, ou une de ces contrées privilégiées des zones tempérées, comme l'Espagne ou l'Italie, dans lesquelles le ciel est éternellement pur. Mais ce même mot révèle un grossier matérialisme de la part de la peuplade, ou tout au moins certaine paresse d'esprit qui mettant le symbole à la place de l'idée empêche celle-ci de s'épurer pour s'élever à des notions plus hautes. C'est ainsi que certaines tribus Indiennes appelant leur Dieu *tupan* (tonnerre) sont regardées comme les races les plus dégradées du Nouveau Monde (*). L'idée de *bon* au contraire appliquée à

(*) L'idiome des *Botocudos* (tribu indigène du Brésil) permet de faire des rapprochements curieux. Montrez-vous à ces sauvages un bâton, ils vous répondent *tchoon* (arbre); pour eux, un bâton n'est qu'un arbre débarrassé de ses branches; leur demandez-vous ensuite le nom d'une

la même dénomination accuse des aptitudes métaphysiques très prononcées et appartient indubitablement à un rameau des plus nobles de la souche aryenne confiné, suivant toute probabilité, dans une région montueuse et froide. Parfois le même objet prend une signification diamétra-

poutre, ils vous répondent encore *tchoon* ; d'une branche, d'un morceau de bois, d'un pieu, etc, toujours *tchoon*. Le mot *po* doit à lui seul représenter suivant l'occasion la main, le pied , les doigts, les phalanges, les ongles, les talons et les orteils. La bestialité qui semble leur unique code, ressort surtout des mots composés. Veulent-ils parler d'un homme sobre, ils l'appelleront *couang-é-mah* (ventre-vide) ; de la nuit ils diront *tarou-té-tou* (temps de la faim) parce que aussi gloutons qu'imprévoyants, ils ne savent garder aucune provision, et sont obligés, la nuit, d'attendre avec impatience le retour de la lumière pour donner satisfaction aux exigences d'un estomac toujours inassouvi. Chez la plupart des peuples, du moins chez les nations de l'Occident, la notion du juste a précédé celle de l'injuste, comme l'indique la composition de ce dernier mot dans les diverses langues *in-juste*, *un-gerecht*, *in-iquus* (pour *in-æquus*), *a-dikos*, etc. Chez les Botocudos c'est tout le contraire : l'état normal c'est le voleur *nyinkeck* ; un honnête homme sera par conséquent un non-voleur *nyinkeck-amnoup*. De même le mensonge *iapaouin* étant l'habitude, la règle, la vérité deviendra *iapaouin-amnoup* (un non mensonge).

lement opposée en changeant de pays. L'*assa fœtida*, par exemple, considérée comme parfum par les Indiens, s'appelle dans leur langue *nourriture des Dieux*, tandis que les allemands la désignent sous la dénomination plus juste, selon nous, de *stercus diaboli*.

Veut-on maintenant reconnaître dans le langage l'élément purement humain, qu'on interroge l'agencement des parties du discours, c'est-à-dire la phrase, la période, le style. Là les influences de la nature deviennent presque insaisissables, tandis que l'homme, la nation, la race, s'y reflètent tout entiers. On sait, en effet, que la contexture de la phrase n'est autre chose que l'architecture musicale de la pensée, le déroulement, l'analyse de l'idée. Or l'idée est un tableau qu'il s'agit de décomposer et de représenter ensuite à l'aide de la parole, en groupant les éléments c'est-à-dire les mots, suivant les règles de cette perspective idéale qu'on appelle logique. Les races inférieures incapables d'analyse ne voient d'ordinaire dans l'idée qu'un bloc qu'elles rendent par un mot, quelquefois par un simple

monosyllabe. Les langues des tribus indiennes sont riches en exemples de cette sorte. Pour ces peuples *être blanc, il est blanc, cela est blanc,* n'éveille à l'esprit qu'une seule image irréductible, qu'ils traduisent par le même mot. Ce défaut d'analyse n'accuse que trop les tendances et les destinées de cette race, car on sait que rebelle à tout progrès, elle préfère aller s'éteindre dans le désert plutôt que de répondre à l'appel de la civilisation.

Les peuples issus de la même origine, mais séparés par le cours des siècles, offrent également dans leur langage des différences assez tranchées, pour que généralisant la belle expression de Buffon, « le style c'est l'homme, » on puisse dire avec non moins de certitude : le style c'est la nation. Prenons pour exemple deux peuples voisins et de souche aryenne, la France et l'Angleterre. Avons-nous essuyé un orage, nous nous disons trempés *jusqu'aux os.* Accoutumés dès l'enfance à cette manière de parler, nous ne nous sommes jamais demandé si la métaphore était juste. Les étrangers reconnaissent là

ce qu'ils appellent, non sans raison, l'exagération française. L'anglais plus calme, plus positif, plus exact dans sa manière d'analyser ses sensations, dira avec plus de justesse : *I am wet till the skin.* (Je suis mouillé jusqu'à la peau). Le caractère des deux nations se peint dans cette seule phrase.

C'est surtout dans le parallèle des races que sont sensibles les modifications du langage. Ici tout change à la fois, racines, syntaxe, coupe du discours, analyse de l'idée, perspective de la pensée. Considérons les deux groupes aryen et sémite qui depuis les premiers âges de l'histoire se disputent la prééminence de l'occident. Je ne connais rien de plus saisissant pour mettre en relief les tendances divergentes des deux races que le rapprochement de deux poèmes presque contemporains, le livre de Job et le Prométhée d'Eschyle. (*) Le sujet est, à vrai dire, le même dans les deux poèmes. Chez le tragique grec, nous voyons un vaillant fils de la terre se raidissant

(*) Et Job se leva, et il déchira son manteau, et il rasa sa tête, et il se prosterna à terre, et il adora, et il dit : Nu je suis sorti du sein de ma mère, et nu j'y rentrerai. Jéhovah

devant une volonté inflexible, lançant des imprécations contre le ciel, et menaçant de sa vengeance l'autenr de ses maux, le tout puissant Jupiter. En vain Mercure vient-il le prévenir que ses blasphèmes sont arrivés jusqu'aux oreilles du maitre des Dieux, et qu'il va être enseveli sous les débris de la montagne s'il ne mesure ses plaintes. Le Titan redouble ses cris de fureur jusqu'à ce qu'il disparaisse foudroyé dans les entrailles du Caucase. L'intérêt monte et grandit à chaque ligne. Le dénouement, digne de la grandeur du sujet, atteint au sublime. On sent comme

m'a tout donné, Jéhovah m'a tout enlevé, que le nom de Jéhovah soit béni !

—

Ce que Mercure vient de m'annoncer je le savais ! un ennemi est frappé par son ennemi rien de plus simple. Et maintenant tombez sur moi, foudre aux sillons tortueux, à la pointe meurtrière ; tonnerres, vents furieux déchainez votre rage dans les airs ; faites bondir sur ses fondements la terre avec ses racines; confondez dans l'effroyable tourbillon et les flots de la mer et les feux des astres ; que Jupiter précipite dans le noir Tartare mon corps entraîné par une violence impitoyable, irrésistible ; n'importe : il ne m'ôtera pas la vie.

un souffle épique qui anime tous ces personnages : Vulcain l'exécuteur des arrêts de Jupiter, assisté de ses deux aides formidables, la Force et la Puissance, le chœur des Océanides et le vieil Océan leur père, enfin l'indomptable fils de la terre, le Titan Prométhée. Quel contraste si nous passons au poète Hébreu ! Ici trois individus à physîonomie douteuse, remplacent le chœur si gracieux, si frais des Océanides. Un pauvre diable affolé par la douleur et la misère représente le Titan. Ces quatre personnages mis en présence anonnent des heures entières sans pouvoir sortir du même thème. La lassitude seule fait intervenir le dénouement. Un moment d'impatience étant échappé à Job, une voix terrible lui demande compte de ses imprudentes paroles, et aussitôt l'infortuné de se prosterner dans la poussière et d'affirmer son néant. La destinée des deux races aryenne et sémite semble ressortir de ces deux œuvres. Dans la prostration de Job, dans cette abnégation de tout son être devant les décrets du Ciel, on peut lire les terreurs, les superstitions qui pèsent sur les siècles les plus

sombres de notre histoire, lorsque après la dissolution de la société romaine, le monde effaré chercha un refuge sous l'égide de Jéhovah, seul survivant alors du Panthéon ancien. Et ce Titan indompté, n'est-il pas la personnification vivante du génie Hellénique escaladant l'Olympe, ravissant le feu sacré, luttant contre les Dieux, succombant avec eux sous la double invasion Germanique et Sémitique, secouant, par intervalle son linceul avec des convulsions terribles, reparaissant enfin victorieux, rajeuni et transformé et donnant coup sur coup la renaissance avec Michel-Ange, la réforme avec Luther, la science avec Descartes !

III.

De ce que nous venons de dire sur les influences que l'homme et le sol exercent dans l'économie du langage, on peut tirer une conséquence immédiate dans la classification des langues. C'est que les grands embranchements doivent correspondre aux diverses races humaines. Si l'on compare, en effet, les groupes d'idiomes établis par la philologie moderne, on voit du premier coup d'œil, qu'ils concordent de la manière la plus frappante avec les familles de l'espèce humaine données par les naturalistes. Les trois grandes divisions du langage généralement admises comme formant autant de groupes irréductibles, c'est-à-dire les langues monosyllabiques, les langues à flexions et les langues agglutinantes

correspondent à trois races distinctes, la race Mongolique, la race Caucasique, et la race cuivrée. Le groupe des langues à flexions le mieux connu jusqu'ici, se subdivise à son tour en deux familles également irréductibles, la famille aryenne et la famille Sémitique. La première comprend la plupart des peuples Indo-Européens, la seconde, toutes les nations comprises sous la dénomination de Sémites ; or, on sait que ces deux races ne diffèrent pas moins par leur conformation extérieure, leurs mœurs, leurs aptitudes intellectuelles, que par le langage. Nul doute que cette loi d'analogie ne se généralise à mesure qu'on entrera plus profondément dans le domaine des langues, et des caractères physiologiques des peuples (*).

(*) Nous ne donnons aucun détail sur la division des embranchements en familles, parce qu'une division méthodique repose sur la comparaison des éléments alphabétiques, et que cette étude appartient au langage graphique. En outre une classification générale suppose la connaissance approfondie de tous les idiomes ou dialectes qui se parlent à la surface du globe, et nous ne connaissons encore d'une

Chose digne de remarque ! Si l'on compare les langues au double point de vue de leur physionomie extérieure et de leur rouage intime, on est conduit à les grouper en deux séries qui se pondèrent et s'équilibrent en quelque sorte, comme si l'élément musical ne pouvait se développer qu'au détriment de l'élément logique. Des formes sonores, colorées, harmonieuses se prêtent difficilement aux sévères méthodes de l'analyse, tandis qu'un peuple habile à pratiquer les abstractions mathématiques, manie d'ordinaire un idiome peu soucieux des délicatesses de l'oreille. Science et poésie, musique et algèbre semblent s'exclure dans le domaine du langage. Qu'on lise une strophe de Dante à côté de quelques lignes du *Paradis perdu* : tout homme de goût verra dans les expressions cadencées, solennelles de l'italien, l'image vivante d'un peuple artiste, tandis que les sons brefs, gutturaux de l'anglais, lui rappelleront une nation de mar-

manière satisfaisante que le groupe aryen et le groupe sémitique dont nous avons indiqué les principales subdivisions aux premières pages.

chands dédaigneux de toute harmonie et n'ayant d'autre souci que celui de donner à leur idiome la précision d'une formule algébrique.

D'après ce que nous avons dit au sujet de l'influence du sol sur l'économie du langage, on peut pressentir à quelle région appartient chacun de ces deux groupes d'idiomes. Laissant de côté les tropiques aussi énervants pour les facultés cérébrales que pour les organes de la parole, et le voisinage du pôle, où les rigueurs du climat atrophient l'intelligence bien plus qu'elles ne la stimulent, il reste, pour champ de nos études l'immense zone des régions tempérées, c'est-à-dire les pays où ont fleuri, aux diverses époques de l'histoire, les grandes civilisations et les grands empires. Si nous bornons nos recherches aux peuples de l'Occident, les plus connus, les plus riches en développements littéraires, nous trouvons une ligne de démarcation nettement tranchée entre les idiomes algébriques et les idiomes musicaux. Tandis que les premiers obéissent aux influences des climats du Nord, les seconds sont cantonnés dans trois régions que tout le monde

s'accorde à reconnaître comme les plus belles de l'Europe : nous voulons parler des trois péninsules méridionales, la Grèce, l'Espagne et l'Italie. Une ceinture de montagnes les abrite contre le souffle des vents polaires, un lac, la Méditerranée, les rafraîchit sans cesse de ses brises vivifiantes. C'est de ces sites privilégiés que devaient sortir les langues les plus harmonieuses qui aient jamais résonné à l'oreille humaine. La Grèce éleva la poésie à des hauteurs qu'aucun peuple n'a égalées. L'Italie est depuis des siècles la terre classique de la musique. L'Espagne a mieux encore : sa langue est l'idiome même des Dieux, *la lengua de los Dioses*.

Cependant, bien que ces trois pays paraissent également favorisés dans tout ce qui peut aider au développement des facultés esthétiques d'un peuple, on est surpris de voir que les productions littéraires, y sont inégalement réparties. La poésie héroïque, par exemple, que l'on voit apparaitre à la naissance de toutes les grandes civilisations, a jeté en Grèce un éclat incomparable, tandis que l'Espagne et l'Italie attendent encore leur iliade.

Cette anomalie s'explique si l'on réfléchit aux conditions qu'exige l'éclosion d'une telle œuvre. Il n'est pas donné à toutes les races de s'élever aux hauteurs épiques, et il faut en outre un concours favorable de circonstances dans le milieu où la nation puise ses inspirations. L'Inde avec ses épopées gigantesques semble refléter l'inépuisable fécondité de la nature asiatique. L'œuvre étouffée sous les ornements dont elle est surchargée, rappelle ces arbres des forêts des tropiques qui disparaissent sous les faiscaux de lianes, de fleurs et de plantes qu'ils supportent. Des proportions règulières ne pouvaient se dégager des formes colossales que l'Hindou donne à ses conceptions panthéistiques. En thèse générale, toute théocratie fortement organisée ne peut qu'arrêter l'essor des civilisations naissantes. La philosophie Brahmanique comprenant la vie comme une extase perpétuelle ne donnait à la pensée humaine d'autre horizon que l'infini. L'art ne saurait s'accommoder d'un tel cadre ni fleurir dans un tel milieu. A l'inverse de cette exubérance orientale, nous ne trouvons à l'extrémité de l'occident, dans la péninsule

Ibérique, que de simples ébauches; le genre épique y semble frappé de stérilité. L'étude des peuples qui peuplent cette région rend compte de ce fait. L'épopée ne peut se développer que dans la famille Aryenne, la seule qui ose se mesurer avec les Dieux. Or, on sait aujourd'hui que l'Ibère n'appartient pas au groupe Indo-Européen, et son génie comme celui des Sémites répugne aux hardiesses de la muse héroique. Aussi ce peuple s'est-il arrêté à la ballade. Le romancero n'est qu'une suite d'Iliades ébauchées, attendant en vain qu'une main puissante mît en œuvre ces blocs cyclopéens de granit épique pour élever un monument digne de la grandeur Castillanne. Un homme de génie, Camoens, a voulu tenter l'entreprise. Jamais sujet plus grandiose que les exploits de la marine Portugaise qui donnèrent leur nom à un siècle, le siècle des découvertes ! Cependant les Lusiades seraient probablement restées dans l'oubli sans le magnifique épisode d'Adamastor. L'époque n'était plus aux chants lyriques. Au dessus de l'élément aryen importé par les invasions Celtique, Latine, et Germanique, était venue se déposer

une nouvelle couche d'alluvion Sémitique par l'introduction du christianisme. La rigidité du dogme judaïque qui en fait le fond ne saurait se prêter aux fictions qui sont l'essence même de l'épopée.

On peut en dire autant de l'Italie. Ici le peuple était merveilleusement doué comme le prouve cette suite continue de chefs-d'œuvre qui sont sortis de la Péninsule. Mais la conquête du monde et l'organisation politique de Rome avaient placé les muses latines sous un niveau aussi inflexible que celui des théocraties hindoue ou sémitique. Plus tard, quand les poètes parurent dans l'Italie régénérée, le souffle épique était éteint ; le peuple avait oublié ses vieilles légendes et la religion nouvelle voyait d'un mauvais œil tout retour, même fictif, à des divinités qu'il avait dépossédées et proscrites. Il ne pouvait donc se produire, comme en Espagne, comme en Portugal, que des imitations, des calques décolorés des chefs-d'œuvre de la péninsule hellénique. Seule, la Grèce conversant sans entraves avec l'Olympe, put donner libre essor à l'inspi-

ration de sa muse. Se gardant également de la stérilité des peuples de l'Occident, et de l'exubérance des productions indiennes, elle eut comme une sublime intuition de l'art et donna au monde le divin Homère.

Les grandes étapes parcourues par la civilisation aryenne dans sa marche vers l'Europe, marquent les diverses phases qu'a dû subir la poésie héroïque depuis l'épopée des Brahmanes jusqu'aux ballades du Romancero. Débordant de sève à sa naissance, elle s'épure et se dépouille de ses formes colossales, en traversant l'Inde, la Perse, l'Asie mineure, apparait un moment sur les côtes d'Ionie dans ses proportions véritables, puis, se rapetissant toujours, arrive à l'extrémité de sa carrière dans les péninsules de l'ouest appauvrie, décolorée, sans vigueur. Seuls, les Hellènes, placés au milieu de sa course entre l'Europe et l'Asie, purent la contempler dans sa fraîcheur virginale et sa nudité divine. De là les lignes à la fois pures et sévères, harmonieuses et viriles que le génie grec devait refléter dans ses chefs-d'œuvre.

Ce que nous avons dit sur les productions poétiques des trois péninsules du Sud de l'Europe, peut s'appliquer à leurs essais philosophiques. A côté des clartés de la pensée grecque qui ont illuminé le monde, nous ne trouvons que de timides calques en Italie, et seulement des traités de théologie en Espagne. Les hautes recherches de l'analyse sont au même titre que les facultés esthétiques, le propre de la race aryenne, et nous venons de voir que ni les origines ni les institutions de la famille ibérique, ne se prêtaient à l'éclosion d'œuvres de cette nature La terre privilégiée du St-Office ne pouvait prétendre à devenir la patrie des libres-penseurs. Cependant, comme il est impossible de comprimer entièrement l'esprit humain, et qu'il ne lui restait d'autre issue que la gaieté bouffonne, la nation s'y jeta tout entière et condensa son gros rire dans une œuvre immortelle, *Don Quichotte*. Cette boutade aristophanesque est le seul livre que le génie espagnol ait donné à l'Europe; les autres sont tellement imprégnés de l'esprit local, qu'ils n'ont pu en quelque sorte se détacher du sol de la Péninsule.

IV.

Les langues du nord que nous appelons algébriques par opposition aux langues musicales du midi, ont apparu sur la scène du monde à mesure que celles-ci entraient dans leur déclin. On peut dire que ces dernières ont guidé les premiers pas de l'humanité, et bercé son enfance de leurs mélodies, tandis que les premières sont l'apanage des nations viriles. Presque toutes les grandes découvertes qui se sont succédé depuis trois siècles et qui règlent la marche des sociétés modernes ont eu pour véhicule un idiome du Nord. Leur trait commun qui forme comme le signe caractéristique du groupe, c'est leur peu d'éclat. Toute leur force semble concentrée à l'intérieur et donnée à l'élément logique du lan-

gage. De là cette allure régulière dont le français semble le type, qui semble suivre pas à pas le développement de la pensée et la dessiner dans sa marche la plus naturelle et la plus simple. L'allemand lui-même, qui conserve tant de points de contact avec les langues anciennes, tend de plus en plus à se calquer sur l'allure rapide de l'anglais et du français. Ces trois idiomes sont, à vrai dire, les seuls représentants de la grande tribu du Nord. Les autres dialectes, comme le danois et le hollandais, n'ont pu suffisamment rayonner au dehors par suite de leur position périphérique et du peu de volume de leurs peuplades. Quant aux langues slaves qui occupent une si grande surface, nul doute que l'avenir ne réserve à quelques-unes d'entr'elles de brillantes destinées, mais elles ne font encore que naître à la vie littéraire et scientifique.

Si maintenant nous passons successivement en revue les trois langues savantes français, anglais, allemand, pour reconnaître leur physionomie particulière, nous voyons reflétées, dans chacune d'elles, les aptitudes de la nation. L'allemand

profond jusqu'à l'obscurité et d'une plasticité merveilleuse pour se plier aux exigences de la métaphysique la plus audacieuse. Le français courant au but, de son style clair et rapide, mais quelquefois superficiel. L'anglais, mélange des deux races et des deux langues, ayant pris l'allure simple et limpide de notre phrase, tout en conservant la vigueur de la sève germanique. De ces qualités diverses, découle pour chaque idiome le role qu'il a à jouer dans l'œuvre de la civilisation. A l'allemand, l'élaboration scientifique, les profondes analyses, les puissantes synthèses. Au français et à l'anglais ces formules simples et précises qui, donnant une forme optique à la pensée, la font entrer d'un seul trait dans l'esprit et la gravent dans la mémoire. Ici nous remarquons une différence qui tient au génie même des deux nations rivales. Tandis que le français se plaçant au point de vue le plus élevé, fait de la propagande une question d'art ou de philosophie, l'anglais se préoccupe plus volontiers du côté pratique des choses et dans tous ses livres, sciences, romans, littérature, fait ressortir l'uti-

lité réelle et immédiate. Se complétant ainsi l'une l'autre, on peut avancer que ces langues sont l'expression même du mouvement moderne qui a complétement échappé aux péninsules du Sud. Doit-on en conclure que les idiomes colorés du Midi ne sauraient se plier aux rigueurs des abstractions logiques ? loin de là, l'instrument était bon, c'est l'ouvrier qui a fait défaut (*). Le grec, par exemple, a été manié par des hommes d'une rare sagacité. Pythagore, Platon, Proclus étaient de puissants analystes. Les écoles d'Athènes, d'Alexandrie, de Pergame ont brillé d'un éclat incomparable. Cependant, dans le domaine scientifique, les Grecs ne sont guère allés au delà des éléments d'Euclide. Le traité des courbes du second ordre qu'ils nous ont laissé, n'est qu'un appendice de la géométrie ordinaire. Partout la science est restée à son berceau. L'algèbre qu'ils avaient vaguement entrevue, les a arrêtés dès les premiers pas. Des écoles de rhéteurs et

(*) Il faut faire une exception pour l'Italie moderne qui a donné des œuvres scientifiques du plus rare mérite.

de sophistes ne pouvaient conduire aux sévères méthodes de l'investigation moderne. L'intempérance de langage semble un trait caractéristique de cette race. A toutes les époques de l'histoire, elle se signale par une loquacité intarissable. Les disputes des sectes philosophiques rappellent les controverses théologiques des moines du bas-empire, et l'on sait que les héros de l'iliade n'en venaient jamais aux mains sans faire précéder leurs combats d'un dialogue.

Les caractères qui différencient chaque groupe de langues peuvent donc se résumer ainsi : aux idiomes du Midi, l'harmonie des formes, les cadences sonores, la couleur ; aux idiomes du Nord, le dédain des mélodies phonétiques, le dessin sobre mais vigoureux de la pensée. Tous les modes du langage depuis la poésie la plus haute jusqu'à la science la plus profonde, confirment cette loi. L'art musical lui-même en est une manifestation frappante. Chaque climat lui imprime une physionomie spéciale. Personne n'ignore la différence qui existe entre les compositions rêveuses, sentimentales des Allemands

et la musique ardente, passionnée, des Italiens. Ces variations s'accentuent d'une manière plus sensible quand on passe aux races étrangères à l'Europe. Le Chinois, par exemple, ne voit dans nos symphonies qu'un bruit assourdissant. Ses organes plus subtils ou plus obtus que les nôtres, n'éprouvent des sensations agréables que dans des combinaisons de sons qui seraient discordantes pour les peuples de l'Occident. Les Sémites montrent également des goûts fort différents des nôtres. Lors de l'expédition d'Egypte, Monge avait organisé un corps de musiciens d'élite qui devaient jouer sur les places du Caire des morceaux choisis des grands maîtres. On s'aperçut bientôt que malgré l'habileté des exécutants, les Arabes restaient dans l'indifférence la plus complète. « Donnez-leur donc » Malbrouk » s'écria Monge dans un moment d'impatience. Dès les premières notes, des trépignements de satisfaction agitèrent cette multitude. Les Arabes avaient reconnu un chant national, et faisaient leurs délices de cette mélodie naïve que nous laissons aux bonnes d'enfants et aux orgues de Barbarie.

V.

Nous avons dit que le nombre des langues actuellement parlées à la surface du globe allait diminuant tous les jours, chaque langue savante absorbant peu à peu les dialectes voisins. On pourrait par conséquent se demander si parmi les idiomes de la famille aryenne la seule race conquérante et expansive, il s'en trouvait quelqu'un qui parût destiné à exercer avec le temps une prépondérance définitive. Nous ne le pensons pas. Il suffit d'esquisser la courbe de développement de chacun d'eux, pour montrer combien est restreinte la sphère d'action littéraire des nations même les plus douées. Le sanscrit, la plus parfaite des langues Indo-Européennes au point de vue grammatical, la plus anciennement fixée

par des monuments littéraires, la plus riche peut-être en productions de toute sorte, est resté inconnu à l'Europe jusqu'à la fin du dernier siècle. On sait que ce sont les philologues anglais qui l'ont révélé les premiers. Le grec a fait pénétrer ses chefs-d'œuvre dans tout le monde ancien. Porté par les colonies sur les bords de la Méditerranée, il est arrivé avec Alexandre jusqu'au fond de l'Asie. Jamais littérature plus brillante, jamais peuple mieux fait pour la propagande par les merveilles qu'il répandait sur tous ses pas. Cependant la langue des anciens Hellènes a reculé devant les barbares et n'est plus cultivée aujourd'hui que par des érudits de jour en jour plus rares. Le latin qui lui a succédé dans l'ordre historique, a pu se croire un moment le véritable idiome de l'Occident. Le Christianisme continuant l'œuvre de la conquête l'avait introduit chez les nations du Nord où les armes romaines n'avaient jamais pénétré. Au lieu d'une langue de poètes et de philosophes, on avait ici la plus puissante organisation politique et religieuse qui fût jamais sortie des mains d'un législateur. On sait que des

causes plus puissantes encore ont amené la décadence et que le latin n'est plus, depuis des siècles, qu'une langue morte. Comme dans le grec, les désinences étaient autant d'obstacles pour des oreilles barbares qui ne l'acceptaient qu'en le mettant au diapason de leurs organes et de leurs idées, c'est-à-dire en le défigurant et le rendant méconnaissable dans nos idiomes modernes. Les peuples de la péninsule Ibérique ont eu, un moment, des destinées aussi merveilleuses que celles de Rome et de la Grèce. On se rappelle qu'au XV[e] et XVI[e] siècles, les côtes d'Afrique, d'Asie, et des deux Amériques étaient soumises par les armes des *Conquistadores*. L'empire de Charles-Quint faisait le tour du globe, et la fierté castillane répétait avec un légitime orgueil que le soleil ne se couchait jamais sur les domaines du puissant monarque. La cour de Madrid était le centre d'un mouvement intellectuel unique alors dans l'occident, tandis que la littérature Espagnole fournissait des modèles au reste de l'Europe. Mais ces idiomes riches, colorés, d'une vigueur extraordinaire pour peindre les passions ou pour chanter les

exploits des héros, se sont trouvés muets, lorsque les peuples leur ont demandé les lois qui régissent les sociétés modernes, la science et le travail. Ils devaient disparaitre comme des fleurs délicates du midi, au premier souffle venu du Nord. Le hollandais et l'anglais les chassèrent peu à peu des côtes d'Afrique et d'Asie, tandis que le français les supplantait sur le continent. A partir du déclin de la grandeur Espagnole, notre langue est devenue l'idiome officiel des cours de l'Europe, des chancelleries et des salons. Déjà au dernier siècle, l'académie de Berlin, frappée de sa marche envahissante, proposait un prix à l'écrivain qui en révèlerait les causes. On sait les pages éloquentes qu'un tel sujet inspira à Rivarol. Depuis cette époque, l'universalité du français est presque devenu un article de foi. Ne serait-il pas plus sage de ne voir dans ce mot qu'une exagération de l'amour propre national ? Analysé froidement, notre idiome ne présente aucune des qualités requises pour justifier la prépondérance qu'on lui attribue. Sa physionomie extérieure est loin d'être attrayante pour les étrangers. Ses voyelles sourdes,

son accentuation monotone, ses nasales disgracieuses, les chuintements qu'il doit aux influences germaniques, en éloigneront toujours les peuples accoutumés aux cadences sonores du Midi. Son seul mérite est la clarté; encore devons-nous faire ici une restriction importante: c'est que cet avantage ne s'applique qu'à la langue écrite. La langue parlée est souvent obscure à cause du grand nombre d'homophones qu'on y rencontre (*). Nul idiome peut-être ne prête plus facilement au calembour, et le jeu de mots ne saurait être un indice de précision. Du reste la clarté de la langue écrite se retrouve dans la plupart des idiomes modernes façonnés comme le nôtre par les invasions et la Scolastique. L'anglais même est, à certains égards, plus net, plus libre d'allures, car la conquête normande qui lui a donné son relief définitif, était une gymnastique grammaticale autrement puissante que la dialectique du parvis Notre-Dame. Nos

(*) Pour ne citer qu'un exemple, nous rappellerons que le vocable *o* correspond à neuf acceptions différentes :
O, *oh*, *au*, *aux*, *eau*, *eaux*, *os* (pluriel), *haut*, *hauts*.

voisins ont en outre un avantage que nous avons laissé échapper : tout en se dépouillant de leurs terminaisons stériles, ils ont gardé cette vigueur de sève qui permet aux vocables de s'agglutiner pour fondre en une idée simple et précise deux notions distinctes, tandis que nous sommes obligés de recourir à la périphrase, ce qui allanguit le discours, ou d'introduire dans notre vocabulaire un mot étranger, par conséquent barbare. Il faut donc chercher d'autres causes que la clarté pour expliquer l'influence que notre langue exerce au dehors, et ces causes nous ne pouvons les trouver que dans notre position géographique, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans l'impersonnalité de notre littérature. Placée au centre des nations qui occupent la scène du monde depuis la chute de l'empire romain, la France était le foyer commun où venait s'alimenter la pensée des peuples. D'autre part, nos poètes et nos penseurs ont su s'affranchir de bonne heure de ces entraves locales, qui trop souvent s'imposent aux écrivains. Au lieu de s'adresser aux habitants d'un pays, ils parlaient à l'humanité tout entière. Dédaignant la

pression des événements contemporains, ils ne voyaient dans chaque question que cet idéal philosophique qui est de toutes les époques et de toutes les nations. Calderon et Schiller, Dante et Shakespeare écrivaient pour leur secte, leur patrie, leur roi ou leur république. Molière et Corneille, Voltaire et Diderot s'adressaient à l'homme sans acception de nationalité ou de dogme. C'est ainsi que le français est devenu le véhicule privilégié de la pensée philosophique. Le grand mouvement des temps modernes commencé par Luther n'a pu continuer sa marche qu'en passant par la plume des encyclopédistes. A notre langue seule appartient le secret de ces formules magiques qui réveillent les peuples et changent la face du monde.

Comme conséquence rigoureuse de ce que nous venons de dire, nous devons conclure que l'action du français doit s'arrêter avec l'essor philosophique qui lui a donné naissance. Il est à craindre que ce moment n'ait déjà commencé, et que notre rayonnement littéraire maintenu encore par la vitesse acquise ne soit déjà entré dans sa

période de ralentissement. Soit épuisement amené par un aussi long labeur, soit effroi de la grandeur de son œuvre, la France a laissé tomber de ses mains ce drapeau d'avant-garde, qui la faisait appeler la grande nation. Au lieu d'envoyer à l'Europe ces traités de philosophie où se trouvaient développées les hautes vérités de la science et de l'esprit humain, elle ne lui donne plus que des romans et des pièces de théâtre. Ainsi faisaient les Grecs de la décadence quand ils eurent perdu le souvenir des Anaxagore et des Aristote. C'est du dehors que nous vient aujourd'hui l'étincelle qui nous réchauffe. Prenant notre silence pour une abdication, les peuples ont appris à penser eux-mêmes et nous renvoient maintenant les lumières qu'ils venaient jadis chercher chez nous. C'est à l'étranger que nous avons recours toutes les fois que nous voulons entendre des vérités sortant du cadre de la science officielle. Resserrée dans son territoire par des nations puissantes, la France n'avait qu'un seul moyen de propagande, la domination intellectuelle. Celle-ci lui échappant, la langue sera obligée tôt ou tard de rentrer dans ses limites.

VI.

Quel est l'idiome destiné à hériter de la prépondérance du français? il nous parait prématuré de répondre à cette question. Cependant nous devons mentionner deux peuples qui, depuis un demi-siècle, s'avancent d'une façon menaçante sur toute la surface du globe, marchant pour ainsi dire sur deux lignes parallèles, l'un à la domination du continent, le russe, l'autre à l'empire des mers, l'anglais. Le russe, jadis simple dialecte ignoré parmi les langues slaves du nord de l'Europe, embrasse aujourd'hui presque tout un hémisphère. Touchant à l'Allemagne depuis qu'un récent ukase l'a imposé à la Pologne comme idiome officiel, il s'avance silencieusement vers le cœur de l'Asie qu'il étreint de tous côtés, et va

atteindre l'anglais dans les possessions Britanniques du nouveau monde. Les destinées de la nation russe marchant d'un pas chaque jour plus ferme à la réalisation du testament de Pierre le Grand semblent promettre à cette langue une extension sans précédent. L'anglais voit devant lui une perspective non moins brillante, car il a pour moteur et pour véhicule de sa propagande la nation tout entière qui, trop à l'étroit sur sa langue de terre, déborde chaque jour au dehors. La marine Britannique viendrait à disparaître, anéantie par un cataclysme impossible à prévoir, que cela n'arrêterait en rien la marche envahissante de son idiome. Trois autres puissants centres du rayonnement existent aujourd'hui par delà les mers : l'Amérique du nord qui, après avoir chassé le français du Canada et de la Louisiane, l'espagnol de la Floride, du Texas, de la Californie, s'avance à pas comptés vers la péninsule du Sud. Les races indo-latines reculant toujours devant l'énergie de la race Anglo-Saxonne, nul doute que l'anglais ne devienne un jour la langue la plus répandue depuis le Labrador jusqu'au cap Horn.

L'Australie, tôt ou tard détachée de la Métropole, exerce une action non moins étendue sur les archipels des mers du Sud. Vient enfin l'Inde qui relie l'Asie à l'Europe et qui formera bientôt un empire aussi vaste, aussi puissant que la Chine. Un tel réseau de comptoirs, de villes, et de peuples ne pourrait disparaître qu'avec la race Anglo-Saxonne elle même, et l'œil le plus avisé ne saurait lui assigner un terme à la domination des mers. Toutefois ni l'anglais ni le russe ne sauraient prétendre à l'universalité dans le sens absolu du mot. Le russe n'a pas été assez travaillé par les invasions pour qu'il pût se dépouiller de ces entraves grammaticales qui alourdissent la marche des langues anciennes et les rendent fastidieuses aux peuples modernes. Quant à l'anglais nous avons déjà dit que c'est un dialecte de marchands plutôt qu'un idiome littéraire. Bien que ses écrivains l'aient enrichi d'ouvrages de toute sorte, il ne pourrait devenir la langue des salons qu'à condition de se défaire de la physionomie ingrate que lui impose sa constitution phonétique. S'il est vrai de dire qu'on le rencon-

tre dans tous les ports du monde, il n'est pas moins exact d'ajouter qu'il n'a souvent que deux domiciles, la taverne des matelots et le comptoir du changeur.

Nous sommes déjà sur le terrain des hypothèses, et la prudence nous fait un devoir de nous arrêter. Cependant si l'on voulait pousser nos déductions jusqu'à leur extrême limite, et se faire une idée de ce qui adviendrait le jour où l'anglais et le russe se rencontreraient seuls en présence, il n'y aurait qu'à appliquer les lois du développement historique et de la transformation du langage que nous avons exposées plus haut. Un nouvel idiome issu de ces deux langues apparaitrait à la surface du globe, et cet idiome épuré par les siècles, les conquêtes, les nations et les écrivains se rapprocherait beaucoup plus de la simplicité anglo-saxonne que de la richesse stérile des formes slaves.

VII.

Avant de terminer, nous allons essayer d'appliquer les principes que nous venons d'exposer à la solution d'un problème qui divise encore les érudits, l'origine de la langue française.

Tous ceux qui s'occupent de cette question, philologues, historiens, littérateurs, ne voient dans notre idiome qu'une transformation du latin. La langue des conquérants, disent-ils, fut transplantée dans la Gaule après la conquête romaine et répandue bientôt sur tout le territoire. Plus tard, elle s'altéra sous la pression du monde barbare, en donnant naissance à une foule de dialectes dont les patois actuels sont les derniers vestiges. Un seul, celui de l'Ile-de-France, suivant les progrès de la monarchie, obtint à la

longue la prépondérance et forma la langue française. Cette conclusion devenue un article de foi depuis que Raynouard imagina la *langue romane*, est aujourd'hui acceptée sans conteste. Cependant un petit groupe d'hommes versés dans la connaissance des idiomes celtiques, ont, de tout temps, protesté contre cette manière de voir, affirmant que le français n'est qu'un dialecte de la langue gauloise.

Il semble difficile au premier abord de faire accorder des gens partant de points de vue si diamétralement opposés. Cependant cela n'est pas impossible si nous recourons au principe fondamental que nous avons posé au début de cette étude, la séparation de la langue parlée et de la langue écrite.

D'abord, est-il avéré que le latin devint l'idiome de la Gaule, après la conquête romaine? Evidemment non. Bien plus, nous n'hésitons pas à affirmer qu'aucun philologue digne de ce nom n'osera avancer une telle énormité. Admettre cette hypothèse, c'est nier toutes les lois de l'histoire et de la linguistique. La Gaule domptée, mais

toujours frémissante, n'oublia jamais son indépendance. Un pays vaincu ne saurait jamais accepter le langage des vainqueurs. Lorsque toutes ses libertés sont détruites, que de nouvelles croyances ont succédé aux anciennes, l'idiome persiste encore, car c'est le signe de ralliement contre l'étranger, le souvenir de la nationalité perdue, l'espoir de la délivrance qui vit toujours au fond des cœurs. La langue c'est le peuple et ne peut périr qu'avec lui. Voyez la Grèce et les îles de l'Archipel défendre depuis vingt siècles les dialectes helléniques, contre le Romain, l'Arabe, le Vénitien et le Turc. Voyez la Pologne, voyez l'Irlande, voyez les patois de nos provinces se refusant à mourir sous les coups que leur portent sans relâche la presse, la chaire, la tribune, la justice, l'instruction primaire, la littérature, la centralisation, c'est-à-dire la machine la plus puissante qui ait jamais régi les destinées d'un peuple. L'invasion franco-normande, sans exemple peut-être dans les annales de l'histoire, n'a pu substituer notre vieil idiome à l'idiome anglo-saxon. Tous les mots

d'alluvion française se reconnaissent à leur physionomie étrangère comme pour rappeler qu'ils ont été introduits de force, car le fond et l'aspect de la langue indiquent toujours une origine germanique. Ce ne sont ni les soldats, ni les procureurs, ni les agents du fisc qui font la langue, ce sont les femmes, ce sont les mères. Pour imposer le latin aux Gaulois, il eût fallu une immigration générale des familles du Latium, et Rome n'envoya que ses légions, ses publicains et son prétoire. Des écoles établies dans quelques villes ne suffisaient pas pour faire pénétrer la langue du Capitole dans la population des bourgades et des campagnes. Le latin ne sortit pas du domaine des classes lettrées ; le peuple continua à parler l'idiome des ancêtres. Ceux-ci, partagés en peuplades indépendantes, souvent ennemies, avaient nécessairement autant de dialectes que de divisions politiques. C'est là l'origine de ces patois que Raynouard attribuait au morcellement d'une prétendue langue romane, née de la corruption du latin.

Examinons maintenant la question au point de

vue purement philologique, c'est-à-dire grammatical et pour plus de précision prenons un dialecte de la langue d'oc dont les affinités avec le latin sont plus saisissables que celles de la langue d'oïl (*). Si nous voulons arriver à des conclusions rigoureuses, il importe que le dialecte choisi comme terme de comparaison soit resté à l'abri des influences étrangères. Le patois des

(*) On sait que les dialectes de la France se divisent en deux groupes, celui du Midi, ou *langue d'oc*, et celui du Nord ou *langue d'oïl*. Le Basque, le Breton, l'Alsacien et le Flamand sont en dehors. Les limites occupées jadis par ces deux langues paraissent difficiles à préciser. Peut-être pourrait-on y arriver par une étude attentive des dénominations géographiques. Les noms de localité sont les plus persistants d'un idiome. Nous n'en citerons qu'un exemple qui a une certaine importance historique. La ville d'Uxellodunum, le dernier boulevard de l'indépendance de la Gaule a été placée par les commentateurs en différents endroits, Cahors, Capdenac, etc. Un philologue versé dans la connaissance des idiomes celtiques leur eût dit que cet *oppidum* gaulois correspondait, comme on l'a vérifié récemment, au village de *Pouts d'Issolut*, car ce nom est la traduction littérale d'*uxello-dunum*. Les mots *pouts* et *dunum* signifient tous deux une hauteur, tandis qu'*uxello* n'est qu'une variante orthographique d'*issolut*.

montagnards (*) du Couserans semble offrir ce caractère. Le flot des invasions n'a jamais atteint ces tribus de pâtres ignorés dans les gorges inaccessibles des contreforts pyrénéens. Beaucoup de mots qui conservent encore leur forme primitive, c'est-à-dire entière, attestent à la fois, la pureté et l'antiquité de ce dialecte. Les racines de souche aryenne, sauf quelques emprunts faits au Basque, peuvent se ramener à deux groupes : l'un qui se rapprocherait des radicaux celto-germaniques, l'autre, à physionomie grœco-latine. La grammaire comparée nous démontre que ces rapports de similitude sont antérieurs à la conquête romaine. Lorsqu'un mot passe d'une langue dans une autre, il est rare qu'il ne subisse pas quelques mutilations sur les syllabes non accentuées. D'ordinaire ce sont les finales qui s'oblitèrent et parfois même disparaissent complétement. En d'autres termes, le dérivé est généralement

(*) Le Couserans formait autrefois l'extrême limite orientale de l'Aquitaine, et correspond aujourd'hui à l'arrondissement de St-Girons (Ariége).

plus court que le mot qui lui a donné naissance. Par conséquent dans l'hypothèse de l'origine romaine de notre dialecte, chaque expression patoise ne serait qu'une expression latine amoindrie dans ses éléments phonétiques. Or c'est souvent le contraire, beaucoup de mots pyrénéens étant plus riches en voyelles, en consonnes et en aspirations finales que le mot latin correspondant. (*) La comparaison des constructions syntaxiques conduit à des conclusions encore plus rigoureuses ; car la phrase, c'est le dessin de la pensée, et c'est dans la parole que se reflète le génie des peuples. Si, suivant une expression célèbre, le style c'est l'homme, on peut dire avec non moins de raison la grammaire c'est la race. Un idiome peut renouveler son dictionnaire à l'aide d'emprunts étrangers : l'araucanien nous en a fourni un frappant exemple. Mais la structure grammaticale est immuable, parce qu'elle représente l'architec-

(*) Le mot *coutetch* (couteau) par exemple, ne saurait dériver de *cultrum*, bien que les premières racines soient identiques.

ture de l'esprit humain, le moule dans lequel chaque race a coulé ses idées. C'est donc dans la construction de la phrase et non dans des rapprochements superficiels de mots, qu'il faut chercher la parenté ou la différence d'origine des langues. Or, à ce point de vue on peut affirmer que tous les dialectes de la France sont l'antithèse du latin. Nous remplaçons les déclinaisons par l'article, les conjugaisons par les pronoms et les auxiliaires, le passif par l'actif, en un mot la construction synthétique par la construction analytique. Qu'on ne dise pas, comme le veut l'école de Raynouard, que ce sont là des changements postérieurs à la conquête. Les idiomes celtiques, purs de tout mélange avec l'élément latin, c'est-à-dire le breton, le gallois, l'erse, l'irlandais, offrent les mêmes caractères. Ainsi grammaire, dictionnaire et histoire s'accordent pour répudier une filiation impossible.

Nous sommes donc amenés à conclure que le dialecte du Couserans est un dialecte gaulois. Ceci explique pourquoi un Languedocien ne comprend pas l'italien, tandis qu'il entend, sans trop

de peine, le patois de la Lombardie. C'est que l'italien est le fils ou plutôt le frère de la langue latine, tandis que le lombard est le dialecte que l'émigration gauloise du VI[e] siècle avant l'ére chrétienne apporta dans les plaines du Pô (*).

Reste à expliquer pourquoi la langue d'oc semble se rapprocher, à certains égards, du latin plutôt que du breton, de l'irlandais et des autres idiomes purement celtiques.

Nous avons dit que les mots des patois du midi de la France peuvent se ramener à trois types : le basque, les radicaux à physionomie celto-germanique, les radicaux à physionomie latine. Les mots basques sont les derniers représentants de l'ancien Ibère qui occupait la Gaule

(*) On sait que d'autres colonies gauloises se sont établies en Illyrie, dans le bassin du Danube et jusque dans l'Asie Mineure. Les mots de ces tribus conservés par les écrivains grecs ou latins appartiennent à la langue d'oc. St-Jérôme dit que l'idiome des Galates était le même que celui de Toulouse. Quant au dialecte lombard, on peut le vérifier en consultant l'histoire universelle de Cantu qui en donne un assez long extrait.

avant l'arrivée des peuples aryens. Les mots celtes ou germains s'expliquent par les invasions des Gaels, des Kymris et des nations Germaniques, qui depuis les temps les plus reculés jusqu'au Ve siècle de notre ère ont, à plusieurs reprises, inondé la Gaule. Enfin l'histoire sainement interprétée nous rend compte de la présence des mots dont les radicaux se retrouvent dans le latin ou le grec. Jusqu'ici on ne voyait dans les anciens peuples de la Gaule que des Ibères, ou des tribus celtiques venues du Nord. Toutes les analogies conduisent, au contraire, à admettre que les peuplades qui ont été les premières en contact avec l'Ibère, étaient un rameau de la branche aryenne qui a peuplé la Grèce et l'Italie. Le mouvement qui a poussé ces tribus vers l'Occident, s'est continué par delà les Alpes, le long de la Méditerranée. Comme les Aryas du Nord, les Aryas du Sud se sont avancés jusqu'aux colonnes d'Hercule. Le mot *hombre*, qui est encore aujourd'hui l'exclamation favorite des Espagnols, rappelle ce cri d'*ambra* que les Gaulois se renvoyaient jadis des deux côtés des Alpes. L'Océan

seul a pu arrêter ces fougueux coureurs d'aventures, et lorsque la boussole leur a frayé le chemin des mers, ils ont repris leur course vers l'ouest jusqu'à ce qu'ils aient fait le tour du globe.

Ce que nous venons de dire de la langue d'oc, s'appliquait au français avant que l'histoire en fît une langue savante. C'était un dialecte gaulois ayant une couleur latine encore plus effacée que les dialectes du Midi. Grandissant peu à peu avec la royauté, il se crut un jour assez fort pour supplanter le latin, jusqu'alors la langue des clercs, des jurisconsultes et des lettrés. Or, ce furent précisément ces lettrés, ces clercs, ces jurisconsultes à qui incomba la tâche de doter le nouvel idiome des termes de droit, de médecine, de théologie, de philosophie, de littérature qui lui manquaient. Ces emprunts ne pouvaient être faits qu'à la langue latine, la seule qu'on connût alors. Mais les Scribes ne s'en tinrent pas là. N'ayant aucun autre terme de comparaison, ils donnèrent la tournure latine, l'orthographe latine aux mots purement celtiques qui faisaient le

fonds de l'idiome. C'est ainsi que le vieux français perdit insensiblement sa physionomie première sous l'invasion des termes et des formes orthographiques tirées de la langue des anciens conquérants des Gaules. Mais qu'on analyse froidement sa contexture grammaticale, qu'on le débarrasse de tous les termes d'alluvion romaine introduits par l'écriture, et on ne tardera pas à reconnaître un idiome gaulois présentant la plus grande analogie de structure avec les autres dialectes qui n'ont pas été défigurés par les Scribes du moyen-âge.

VIII.

Les doutes que nous venons d'émettre sur les origines de la langue d'oc et de la langue d'oïl se présentent également quand on considère la formation du Catalan, du Castillan, du Portugais, du Romanche, de l'Italien, du Valaque, en un mot de tous les idiomes qu'on désigne depuis Raynouard sous le nom de langues néo-latines. De même que pour le français, les peuples du Sud de l'Europe centrale et occidentale ne voient dans leurs dialectes qu'une transformation du latin, comme s'ils voulaient répudier leur origine celtique pour se donner une ascendance plus illustre. Les savants de Lisbonne ont même poussé si loin l'illusion à cet égard, qu'ils citent des phrases dans lesquelles on peut voir, à

volonté, du Portugais ancien ou du latin de la décadence. De tels arguments, décisifs aux yeux de beaucoup de gens, nous ont toujours produit l'effet d'un tour de force de grammairiens, dupes de leur bonne foi. Ces analogies tout extérieures s'expliquent, comme dans notre langue, par les racines Indo-Européennes importées par les migrations aryennes du sud et par les emprunts faits plus tard à la littérature latine. On peut même ajouter que l'influence de Rome se fit moins sentir dans les dialectes de la Péninsule ibérique, que dans ceux du midi de la Gaule. La résistance fut plus opiniâtre, plus longue que dans la Provence et l'Aquitaine, et la plupart des habitants ne purent connaître l'élément latin que par les marchands Italiens établis sur le littoral, ou dans quelques villes de l'intérieur. On sait que c'est le trafiquant qui prend l'idiome du client, et non le client l'idiome du trafiquant. Comment admettre que le pâtre des montagnes des Asturies ou de la Galice oublia sa langue nationale pour adopter celle d'un ennemi qu'il ne voyait jamais. La comparaison des for-

mations grammaticales est tout aussi concluante. Beaucoup de mots, il est vrai, ont une grande analogie avec le latin, mais la langue latine est impuissante à expliquer certaines formes qu'on retrouve au contraire dans les autres idiomes du groupe aryen (*).

Poursuivant nos inductions, nous ne serions pas éloigné d'affirmer que le Valaque rangé éga-

(*) Prenons comme exemple le castillan *commigo* (avec moi). Il nous paraît difficile d'identifier ce mot avec le latin *mecum*. *Commigo* à première vue semble rappeler *cum ego ;* mais on aurait dans ce cas une construction inverse de la précédente et complétement opposée au génie de la langue latine. On pourrait, il est vrai, voir dans ce mot les trois syllabes *cum me go*, mais il resterait à expliquer l'inversion des deux premières et l'origine de la dernière, qu'on retrouve dans *contigo* (tecum), *consigo* (secum). On pourrait encore citer la formation adverbiale, la formation du futur ordinaire, l'existence des futurs subjonctifs inconnus des latins, et une foule d'autres particularités grammaticales. Il ressort de tous ces faits que les dialectes de la Péninsule, du moins ceux du Nord, les seuls que nous ayons eu l'occasion d'observer, doivent, comme la langue d'oc, se rapporter au groupe des langues aryennes du Sud. Ajoutons toutefois qu'ils semblent plus fortement imprégnés de l'élément ibère, ce que nous avait déjà révélé l'étude de la poésie épique chez ces mêmes peuples.

lement dans les langues néo-latines n'a peut-être rien emprunté au latin. Les documents nous manquent pour préciser le groupe auquel il appartient, mais nous croyons pouvoir dire que sa dérivation du latin n'est qu'une hypothèse sans fondement. L'histoire, il est vrai, semble, au premier abord, donner raison à l'école de Raynouard, car les Roumains se disent descendants des colons que Trajan établit sur les bords du Danube. En admettant que ces colons aient été assez nombreux pour imposer leur langue à la contrée, il resterait à prouver que cet idiome était le latin. On sait que le latin était, à proprement parler, l'idiome des Patriciens de Rome, la langue officielle comme on dirait aujourd'hui, et il n'est guère probable que les paysans et les soldats illettrés, que Trajan transporta au delà du Danube, parlassent la langue du Capitole. Peut-être même étaient-ils pour la plupart étrangers à l'Italie.

Disons enfin que l'italien lui-même, qui par sa position géographique et sa filiation historique semble dériver immédiatement du latin, n'est cependant, suivant toute probabilité, que la trans-

formation séculaire d'un des anciens patois de la péninsule italique. Ces dialectes ignorés, tant que Rome commanda au monde, se sont perpétués de génération en génération, et l'un d'eux, l'idiome Toscan, plus favorisé par les circonstances locales, est devenu la langue savante de l'Italie à mesure que le latin est descendu au rang de langue morte.

Ainsi se confirme ce que nous avons dit au sujet de la classification des langues : l'étude du langage est encore à son début ; cette science, à peine sortie de la période des tâtonnements et des hypothèses, y retombe à chaque pas. La famille aryenne, la plus importante, la plus riche en documents, la plus accessible pour nous, n'est encore connue que dans son ensemble. Ses subdivisions ne reposent souvent que sur des *à peu près*. Le groupe celtique, le plus intéressant pour les peuples de l'Occident, n'a été étudié jusqu'ici que sous une de ses faces et on a rapporté au latin une foule de langues qui, suivant toute probabilité, ne sont que la branche méridionale de la grande tribu gauloise. La véritable méthode phi-

lologique n'est pas suffisamment entrée dans les habitudes des linguistes. Trop souvent encore l'empirisme et l'*a priori* sont à notre insu nos principaux guides (*).

(*) Nous pourrions citer une foule d'exemples pour montrer combien de préjugés dominent encore l'étude du langage ; nous nous contenterons du suivant. Un philologue dont plus que personne nous admirons le vaste savoir, annonce sérieusement dans un de ses derniers ouvrages, que pour lui, il fait remonter la science du langage à la Pentecôte, « à partir de ce jour où les langues de feu se séparèrent et descendirent sur les apôtres. » Les deux grands illuminés du siècle, de Maistre et de Bonald n'eussent pas mieux dit ! On sait qu'autrefois c'était la confusion babélique qui marquait le point de départ de la linguistique.

IX.

Résumons en quelques mots les traits principaux de cette étude.

Simple écho de la nature à l'origine, le langage se développe sous l'action commune de deux forces qui concourent à son élaboration : l'une intime, la logique, devant fournir le dessin de l'idée, l'autre extérieure, l'harmonie, obéissant principalement aux influences du dehors. Ces deux éléments se retrouvent dans toutes les modifications de la parole et donnent comme limites extrêmes, l'un la combinaison des sons qui constitue la musique, l'autre les formules précises de la science qui, aidées des symboles de l'écriture, feront naître l'algèbre.

La destinée de chaque idiome est intimément

liée à celle de la peuplade. Chez les races inférieures, les langues sont restées à l'état d'ébauche comme le chinois, ou comme chez les Indiens de l'Amérique du Nord se sont immobilisées dans une rigidité grammaticale plus stérile encore que le monosyllabisme des Mongols. Le langage n'arrive à son évolution complète que chez la race aryenne. Là, il s'annonce, dès le début, par une exubérance merveilleuse. Mais bientôt, s'épurant par le travail des générations, il se débarrasse peu à peu de tout élément inutile, prend des allures de plus en plus nettes, revient de la synthèse à l'analyse, et arrive enfin dans le français à dessiner la pensée sous sa forme la plus élégante et la plus claire. On peut comparer les langues à une multitude de ruisseaux dérivant d'autant de sources, et réflétant les rives et le paysage qu'ils traversent dans leur cours. Quelques uns grossissant à la suite des orages amenés par la conquête, sortent de leur lit, se mêlent avec les eaux voisines, deviennent des fleuves. L'onde, d'abord tumultueuse, dépose peu à peu les sédiments qui troublaient sa transparence, et redevient d'une lim-

pidité parfaite. C'est le moment où surgissent les grandes littératures. Mais la littérature ne marque qu'une phase dans l'évolution d'un idiome. Comme tous les êtres doués de vie, les langues obéissent à des influences diverses qui agissent sans cesse sur leur organisation phonétique. Leur physionomie s'altère insensiblement sous cette action séculaire, et à plusieurs générations d'intervalle, elles ont pris un nouvel aspect. Chez les peuplades sauvages le vocabulaire se renouvelle d'une manière incessante comme la végétation de leurs forêts. Si la langue possède des monuments écrits, elle échelonne derrière elle comme des traînées successives les diverses formes qu'elle a revêtues aux diverses époques de son existence. Ces formes sont autant de langues mortes.

Les langues varient avec la latitude dans leur essence musicale, et avec le génie de la nation dans leur puissance analytique. Rarement les deux éléments du langage, logique et harmonie, sont en équilibre chez un même peuple. L'un ne prédomine qu'aux dépens de l'autre. Aussi, peut-

on diviser les langues en deux groupes : au midi, langues harmonieuses, au nord, langues philosophiques. Deux de ces dernières, appartenant aux races les plus jeunes et les plus énergiques de la souche aryenne, forment deux courants qui semblent vouloir envahir le globe. Peut-être un jour un idiome unique, né au contact de ces deux langues, reliera-t-il les membres épars de la famille humaine. C'est là une hypothèse qui ne relève encore que du domaine des conjectures.

TABLE DES MATIÈRES.

GENÈSE DU LANGAGE.

MARCHE DU LANGAGE.

DESTINÉE DU LANGAGE.

Toulouse, Imprimerie Ph. Montaubin, p. r. Saint-Rome 1.

PHYSIOLOGIE

DU LANGAGE GRAPHIQUE.

HISTOIRE NATURELLE DU LANGAGE.

PHYSIOLOGIE

DU LANGAGE GRAPHIQUE

PAR

Adolphe d'ASSIER.

PARIS

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de l'École-de-Médecine, 17.

Londres — Hipp. Baillière, 219 Regent street.

New-York — Baillière brothers, 440, Broadway.

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16

1868.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

—

Librairie Germer-Baillière.

Histoire naturelle du langage. — Physiologie du langage phonétique. 1 vol. in-18 2 50

Histoire naturelle du langage. — Physiologie du langage graphique. 1 vol. in-18. 2 50

Librairie Durand et Lauriel.

Essai de grammaire générale d'après la comparaison des principales langues Indo-Européennes. — Première partie. 1 vol. in-8°. 1 50

Essai de grammaire française d'après la grammaire générale des langues Indo-Européennes, 2me édition, 1 vol. in-18. 1 50

Le Brésil contemporain. Paysage, races, mœurs, institutions, colonisation. 1 vol. in-8°. 6 fr.

Les Pyrénées et leurs stations thermales, *sous presse*, 1 vol. in-8°. 6 fr.

GENÈSE DU LANGAGE.

On a tenté bien des fois de présenter le langage comme la ligne de démarcation la plus tranchée qui existe entre l'homme et les autres représentants de l'échelle zoologique. Nul doute que la parole articulée et raisonnée s'élevant du mot à la proposition, de la proposition à la phrase, de la phrase à la période, ne soit notre propriété exclusive. Mais nous avons démontré (*) que le langage, envisagé à un point de vue plus élevé, était un attribut de l'animalité supérieure. Chez beaucoup de mammifères, le cri est un signe aussi clair, aussi distinct que certains mots de notre vocabulaire. Les formes orales que nous donnons à la pensée, ayant, en dernière analyse, l'in-

(*) Physiologie du langage phonétique.

terjection pour point de départ, se rencontrent à cette limite avec le cri des animaux. Il faut donc chercher d'autres caractères en dehors du domaine phonétique, si l'on veut nous différencier, à l'aide du langage des êtres qui nous approchent, et l'on trouve une délimitation radicale et inattaquable, cette fois, dans les formes visibles que l'homme donne à ses idées pour leur permettre de franchir l'espace et les mettre à l'abri des altérations du temps. On voit que nous voulons parler du langage graphique.

Le langage graphique est le complément nécessaire du langage phonétique. La parole donne des contours aux images indécises de la pensée, mais ce ne sont là que des ébauches flottant dans un milieu insaisissable, jusqu'à ce qu'elles aient été immobilisées par les procédés de l'écriture. La physionomie des diverses langues se dessine alors d'une manière nette, et chacune d'elles puise dans les nouveaux symboles une vigueur et une souplesse qui lui permettent d'agrandir, dans des proportions inattendues, le cercle de ses destinées. On sait que les grandes

littératures et les grandes civilisations ne se produisent que lorsque les peuples ont été assouplis au maniement de l'alphabet. D'un autre côté, l'expérience journalière nous apprend qu'on ne parvient à posséder un idiome que quand on l'a étudié sous ses deux faces, la forme parlée et la forme écrite. Chacune de ces formes a pour ainsi dire son vocabulaire et sa grammaire. Se contenter de la première, c'est se condamner à ignorer les plus belles productions de la langue. Ne l'apprendre que dans les livres, c'est en quelque sorte renoncer à en faire usage. L'oreille n'étant pas familiarisée avec les sons ne les perçoit que d'une façon obtuse et parvient difficilement à en dégager le sens. Aussi n'est-il pas rare, lorsqu'un dialogue s'engage dans de telles conditions, de voir les interlocuteurs forcés de s'interrompre pour continuer leur colloque à l'aide de l'écriture.

Cependant, malgré son importance, l'étude des signes n'a jamais été détachée de l'étude des sons. Habitués dès notre enfance à identifier l'idée avec sa forme orale, nous avons également

identifié cette dernière avec sa forme optique. De là, de sérieux inconvénients dans les recherches de la linguistique. Le mot masqué par le symbole empêche l'esprit de saisir la véritable physionomie du langage; des conclusions contradictoires égarent parfois la science. Les caractères alphabétiques étant généralement insuffisants pour traduire toutes les nuances de la prononciation, la plupart des idiomes ne sont représentés que par des à peu près. Dès lors, quoi de plus naturel que de voir des hommes, d'un mérite réel, s'arrêter devant des analogies fausses ou incomplètes, tandis que les véritables rapports passent souvent inaperçus.

Désireux de faire disparaître un malentendu si préjudiciable aux progrès de la philologie, nous avons essayé, dans les pages suivantes, d'esquisser les principaux traits qui se rattachent à la genèse du langage graphique. Les branches secondaires qui naissent du tronc sont aussi nombreuses, aussi variées, que celles que nous avons vu sortir du langage phonétique. Les modifications que le cours des siècles apporte dans

sa marche offrent des sujets d'étude non moins intéressants. Les deux sciences, science des signes et science des sons prenant leur point de départ dans la spontanéité humaine, se développent sur deux lignes parallèles pour aller se rejoindre aux extrémités de leur carrière. Après avoir passé en revue les phases diverses de son évolution, nous ferons ressortir les influences, quelquefois perturbatrices, mais plus souvent fécondes que l'écriture a exercées sur les destinées de la parole.

I.

Nous avons dit que le langage graphique offrait dans ses développements les plus grandes analogies avec le langage phonétique. Ces ressemblances, on pourrait dire ces points de contact, qui apparaissent dès l'origine, se retrouvent dans toutes les métamorphoses qui affectent les signes ou les sons. Grâce aux travaux de la linguistique moderne, personne n'ignore aujourd'hui que c'est dans l'hiéroglyphe qu'il faut chercher le premier germe de l'alphabet. Or l'hiéroglyphe c'est le symbole optique du langage sous la forme la plus naturelle, la plus simple, le dessin. L'homme des anciens âges a cherché à reproduire l'image des choses qu'il avait sous les yeux de la même manière qu'il s'est essayé à

leur donner une forme orale pour les rappeler à son oreille. Les documents abondent pour nous mettre sur la trace de la marche qu'il a suivie, des influences qui l'ont guidé. Trois centres de civilisation primitive, la Chine, l'Egypte, le Mexique nous permettent d'assister en quelque sorte à l'éclosion de ce germe d'où devaient sortir les créations les plus belles de l'esprit humain, la peinture et l'architecture, ses conceptions les plus profondes, l'écriture et l'algèbre.

La Chine a consigné dans ses annales l'histoire complète de son alphabet. Tout objet extérieur fut d'abord représenté sous l'aspect qui le caractérisait le mieux. Un cercle figura le soleil, un croissant la lune; l'étoile fut désignée par une image plus petite que celle du soleil. Tel fut l'hiéroglyphe primitif. Le signe actuel n'est que cet hiéroglyphe transformé par le temps et par les exigences de la calligraphie. Les monuments qui s'élèvent encore sur la terre des Pharaons, nous offrent un second exemple de formation de l'écriture d'autant plus important pour nous que tous les peuples de l'occident ont emprunté leur

alphabet à l'alphabet Egyptien (*). Le symbole pur s'y montre encore sous sa forme première à côté des dérivations successives qui ont conduit à l'écriture usuelle, et l'on sait que la signification de ces signes, perdue depuis l'édit de Théodose, a été retrouvée au début des études philologiques par les travaux de Young et de Champollion. Le point de départ étant le même chez les deux peuples, puisqu'il s'agissait de la représentation graphique des mêmes objets, les premiers hiéroglyphiques chinois sont semblables aux hiéroglyphiques égyptiens ou n'en diffèrent que par des nuances insignifiantes. La divergence ne commence à se montrer que lorsqu'arrivé à l'interprétation des idées métaphysiques, le scribe est livré à ses seules inspirations.

Un troisième centre d'éclosion alphabétique nous a été révélé par la découverte du Nouveau-

(*) On attribue généralement cet alphabet aux Phéniciens, parce que c'est ce peuple qui l'apporta sur les côtes de la Méditerranée. Mais un passage de Tacite (Annales XI, Par. XIV) établit clairement la priorité en faveur des Egyptiens.

Monde. De nombreux manuscrits, échappés aux dévastations de la conquête, montrent que les Aztèques connaissaient l'art de retracer leurs annales à l'aide de procédés hiéroglyphiques. On peut en dire autant de la plupart des peuplades américaines qui présentaient quelque ébauche de civilisation. C'est ainsi que sur les côtes de la Virginie on représentait l'arrivée des Espagnols par la figure d'un cygne nageant vers le rivage et vomissant des flammes. L'apparition des étrangers avait été ramenée à trois faits principaux qui avaient plus particulièrement fixé l'attention des sauvages : le navire qui s'avançait, le teint des nouveaux venus, et les décharges de l'artillerie qui rappelaient les effets de la foudre. La blancheur du cygne, sa marche à travers les flots, le feu qu'il lançait, retraçaient tout cela dans une synthèse aussi simple que grandiose.

Ces inscriptions naïves que l'on retrouve chez la plupart des tribus du Nouveau-Monde, semblent, au premier abord, offrir moins d'intérêt que les caractères chinois et égyptiens, parce qu'au lieu d'arriver comme ces derniers à l'écriture

alphabétique par une suite d'évolutions naturelles, elles ne sont pas sorties de la phase des productions primitives. Mais elles puisent dans cette simplicité même une importance capitale, car l'hiéroglyphe étant encore dans sa période créatrice, nous permet d'assister à la genèse du langage graphique. Le sauvage de nos jours retrace sur l'écorce des arbres du désert tous les faits saillants de son existence : ses ruses de guerre, ses chasses, ses combats, ses victoires. Il improvise ses récits comme l'Aède improvisait ses chants. Sa langue écrite est un milieu aussi mobile que son idiome, tout en restant dans sa forme inculte éternellement identique à elle-même. Ces faits vérifiés depuis trois siècles par les voyageurs qui parcourent les solitudes américaines confirment, de la manière la plus évidente, ce que nous révèlent les annales des anciens peuples et feraient pressentir l'origine première de l'alphabet, si les hypogées de la vallée du Nil et les livres sacrés de la Chine étaient restés dans l'oubli.

Si l'on compare au double point de vue du symbole et de la forme les peintures des ma-

nuscrits mexicains avec les plus anciens caractères du Chouwen, ou avec les hiéroglyphes qui décorent les murs des palais de Karnac, on ne tarde pas à reconnaître des différences radicales autant dans l'art du dessin que dans l'agencement des idées. On aperçoit, au premier abord, dans chacun de ces modes du langage, ce reflet du climat et de la race que nous avons déjà signalé dans les idiomes des divers peuples. L'aztèque ne nous offre que de grossières ébauches ; toutes ses figures sont monstrueuses. Une grosse tête, comme en charbonne un écolier de six ans, terminée par un petit corps difforme, représente un homme. Ajoutez-y une longue chevelure, un sein démesuré, et vous aurez une femme. L'interprétation des tableaux accuse une pauvreté d'esprit non moins étrange. De même que le sauvage de nos jours, le Mexicain ne voyait dans un événement qu'un groupe indistinct qu'il rendait confusément par l'esquisse d'une ou de deux figures. S'agit-il par exemple de raconter qu'une épouse infidèle a été condamnée à être lapidée par le peuple, il se contente de placer une pierre

derrière la tête d'une femme. Impossible de discerner dans ces essais informes les tendances qui, épurées et agrandies, devaient, chez des races mieux douées, conduire la science des signes à de si hautes et de si brillantes destinées.

C'est dans les caractères Chinois que ces tendances commencent à se montrer, quoique d'une manière encore vague. Chaque figure est tracée d'une main ferme et correcte. On voit, en même temps, l'idée se dérouler d'une façon assez nette, et se débarrasser de bonne heure de l'hiéroglyphe pour le remplacer par un signe plus précis, l'élément syllabique. Cependant, par une sorte d'impuissance fatalement inhérente à la race, ce peuple s'est arrêté à moitié chemin et n'a su arriver ni à l'alphabet, où conduisait l'analyse des sons, ni à l'art véritable qu'on apercevait par delà le symbole. Les diverses manifestations du langage graphique n'apparaissent distinctement, du moins dans leur germe, que dans les monuments de la vallée du Nil. Ces Dieux immobiles et muets, image de la théocratie qui pesait sur l'Egypte, ces personnages à allures magistrales

qui racontent les faits épiques des Pharaons, sont plus que des figures hiéroglyphiques. C'est déjà du dessin qui, au souffle du génie grec, se dépouillera de sa raideur géométrique pour révéler la puissance de la peinture. S'agit-il, au contraire, de retracer les événements de la vie ordinaire, le scribe renonçant au symbole s'efforcera de calquer ses procédés graphiques sur le mécanisme de la parole et arrivera à ces abréviations, d'où les Phéniciens tireront les 16 cadméennes. Nous retrouvons donc ici les deux éléments logique et esthétique, qui ont présidé à la formation des langues : l'un exclusivement préoccupé de la forme s'élevant jusqu'aux sublimes conceptions de l'art ; l'autre plus humble, suivant pas à pas la pensée pour la rendre dans ses nuances les plus délicates, et aboutissant à l'instrument par excellence de l'activité humaine, l'alphabet. Nous allons passer en revue les modifications successives qu'a dû subir la science des signes avant d'atteindre ses limites extrêmes, les arts plastiques et l'écriture.

II.

La transformation de l'hiéroglyphe sous la main de plusieurs générations guidées par l'instinct du beau, c'est l'histoire de la peinture. Ces tâtonnements n'appartiennent pas à un cadre aussi restreint que celui-ci, mais ils se lient trop intimement à notre sujet pour que nous ne cherchions pas à en esquisser les traits principaux. Les phases diverses de cette évolution semblent suivre la marche des créations poétiques. Nous avons vu que la poésie avait eu pour étapes successives, l'hymne religieuse, l'hymne héroïque, l'épopée, le drame, la comédie, et que la comédie c'était l'humanité elle-même, rendue avec toute la rigueur dont paraissent susceptibles les procédés littéraires. Les peuples ont chanté leurs Dieux

avant de célébrer leurs propres exploits. La transition a été ménagée par les héros légendaires, dont on fit des colosses qui se mesuraient avec les maîtres du Ciel. Ceux-ci apparaissent seuls dans l'hymne, se rencontrent avec les guerriers dans l'ode dont l'épopée est l'expression la plus haute, et ne disparaissent que dans le drame. C'est dans le drame que l'homme commence à dessiner sa personnalité, c'est-à-dire à laisser entrevoir ses proportions véritables à travers les formes solennelles, dont il se revêt. La comédie achève de le montrer à nu en faisant tomber ses voiles et en racontant ses faiblesses.

Telle est aussi la marche de la peinture. Ses premiers essais sont informes et consacrés aux conceptions mythologiques. Témoin, ces idoles monstrueuses que l'on rencontre à l'origine de toutes les civilisations. Ce n'est encore que le produit d'une imagination livrée à ses terreurs, n'ayant pour point de comparaison que les fantômes qui l'obsèdent. Des Dieux-tigres, des Dieux-singes, des Dieux-poissons, des esprits malfaisants, dont les seuls attributs sont d'affreuses

grimaces, le laid, l'horrible sous ses aspects les plus hideux, voilà l'esthétique de cette époque. Il faut que l'homme monte sur la scène pour que l'art puisse dégager sa formule du chaos de ces visions fiévreuses, de ces cauchemars panthéistiques. Désormais, en possession d'un modèle, il découvrira les lois qui président à l'équilibre des proportions, à la géométrie des ombres, aux effets de lumière et de coloris, aux ressources de la perspective, se rendra en un mot successivement maître de tous les éléments de la peinture. La figure humaine, devenue le symbole de la Divinité, s'épure à son tour à ce contact, prend des proportions plus nobles, acquiert enfin cette beauté olympienne qui semble attribuer aux mortels une céleste origine.

Cependant aux légendes théologiques succèdent les hauts faits de l'âge héroique. L'élément divin se pénètre de plus en plus de l'élément terrestre, se mêle, se confond avec lui. Comme dans la poésie, c'est de la lutte de ces deux principes que doit sortir l'apogée de l'art. Les colosses qui descendent des voûtes de la Sixtine à l'appel des

trompettes fatales, rappellent par leurs proportions les héros Ossianiques. Chaque scène est à la fois un chant de l'Iliade et un chapitre de la Genèse. On dirait la sombre majesté des prophètes hébreux illuminée au contact du génie grec et retracée par la main d'un Titan. Mais ce chef-d'œuvre, point culminant de l'art, en marque en quelque sorte le dernier terme. Désormais, plus de ces créations puissantes, mais des imitations, des réminiscences qui ne seront plus que le reflet d'un autre temps. L'époque n'est plus aux inspirations lyriques. Après l'épopée le drame, après la conception épique, la composition historique. Les fictions s'évanouissent au souffle de la Réforme, les Dieux remontent dans l'Olympe, laissant l'homme seul maître de la scène. Encore un pas et la peinture aura accompli le cycle de ses évolutions : le héros fait place au gentilhomme, le gentilhomme au simple bourgeois, nous touchons au réalisme.

Arrêtons-nous quelques instants sur les ressources qu'offre l'art dans la représentation de la pensée, et cherchons, dans ces rapprochements,

quelle place il convient d'assigner à la peinture dans l'échelle du langage. Un coup d'œil suffit pour voir combien sont restreints nos moyens d'action quand nous n'avons à notre disposition que l'instrument phonétique. Impuissant à rendre les harmonies de la nature, il ne peut nous faire connaître que les rapports des choses et souvent de la façon la plus grossière. Comme ce géant qui n'avait de force qu'autant qu'il touchait du pied la terre, il tire toute sa vertu de la personnalité humaine. Que ce point d'appui vienne à lui manquer, et le voilà se débattant dans le vide. Voulons-nous mettre en scène les animaux, les plantes, les astres, les phénomènes cosmiques, nous leurs prêtons nos discours, nos idées, nos passions. Nous disons que la tempête gronde, que la flamme dévore, que le soleil se lève. Nous ne savons traduire nos impressions que par des métaphores empruntées à notre manière d'être. Le roman moderne, l'expression la plus large de la littérature, puisqu'il embrasse tout dans le cercle de ses investigations, n'a jamais pu se débarrasser de cette entrave. Quelle que soit l'ac-

tion elle gravite autour d'un personnage choisi parmi nous ; on ne saurait la concevoir autrement. C'est la peinture qui a ramené l'homme à ses proportions véritables, c'est-à-dire à un accident du paysage, à un atome qui disparait de lui-même devant la majesté de l'univers. On peut donc affirmer que de toutes les manifestations du langage, le dessin est la première, comme la plus complète, la plus harmonieuse, la seule synthétique, la seule vraie. Musique et poésie, parole et écriture, architecture et algèbre, ne sont que des signes conventionnels esquissant chacun d'une façon différente un coin du tableau immense qui se déroule devant nous. La peinture est le calque de la nature ayant pour cadre le reflet magique de l'art.

Cependant, malgré ces avantages, la peinture ne s'est développée que d'une manière très inégale dans les divers centres de civilisation. L'Indien s'est arrêté à ses idoles monstrueuses, la Chine à ses figures sans perspective, l'Egypte à cette raideur sans caractère, qu'offrent les personnages qui ornent les murs des hypogées Pha-

raoniques. D'autres peuples, moins doués encore, n'ont pas même connu la période hiéroglyphique. Les Sémites que la philologie et l'histoire s'accordent à reconnaître comme le groupe qui se rapproche le plus de la famille aryenne, y sont restés complétement étrangers. Leur horreur du symbole explique cette impuissance ou cet oubli. Comme la poésie, l'art est l'apanage des races nobles. Son point de départ, on pourrait dire sa formule, se trouvant dans la science des proportions, il ne pouvait apparaître et se développer que chez les nations familiarisées avec les procédés géométriques. C'est ce qui explique les efforts impuissants des Egyptiens et des Chinois pour se débarrasser des langes hiéroglyphiques. Mais les facultés esthétiques de la race aryenne ne pourraient se suffire, si un concours convenable de circonstances ne venait favoriser leur éclosion. Partout où il s'est rencontré une organisation oppressive comme l'idée religieuse dans l'Inde, ou l'idée de conquête à Rome, l'art est resté dans l'enfance. Il ne saurait fleurir que dans le libre développement de toutes les forces actives

de notre nature. C'est dans la liberté sans limites de leurs petites républiques, que la Grèce antique puisa le secret de ses inspirations, que l'Italie moderne apprit à produire ces chefs-d'œuvre qui servent encore de modèles au reste de l'Europe.

III.

Mais la peinture n'est ni le dernier terme de l'art, ni le premier en date. Tout dessin est une abstraction ; l'homme ne procède pas ainsi. L'enfant façonne ses figures en terre ou en bois, il ne conçoit que la forme saisissable et tangible. L'indien de l'Amazone et de l'Orénoque, le nègre de Guinée, ne soupçonnent pas davantage la représentation purement linéaire des objets. Toute leur esthétique se borne à pétrir l'argile que déposent les alluvions de leurs fleuves, pour en faire des tigres, des caïmans, des fétiches. L'homme primitif a dû suivre la même marche. Ses premiers essais ne sont ni l'ours des cavernes gravé sur un caillou des Pyrénées ariégeoises, ni l'éléphant retracé sur le bois de renne des

grottes de la Dordogne, ni la crinière de mammouth dessinée sur la défense fossile du Périgord. Ces ébauches appartiennent toutes à la période hiéroglyphique ; mais plus haut, dans l'échelle des âges, se trouvent ces figures humaines taillées sur le silex que Boucher de Perthes, avec l'intuition de l'archéologue, a reconnues dans les alluvions de la vallée de la Somme, probablement même d'autres figures encore plus antiques façonnées avec l'argile comme chez les sauvages de nos jours et perdues sans doute à jamais pour nous. Ces tâtonnements, quelque grossiers qu'on les suppose, ont cependant une importance capitale ; ils représentent le point de départ d'un art dont les productions ne le céderont en rien aux magnificences de la poésie, aux fantaisies de la musique, aux chefs-d'œuvre de la peinture. On voit que nous voulons parler de la sculpture, ou plutôt de toutes les créations qu'embrasse l'architecture dans son immense synthèse.

Est-il besoin de dire que l'architecture reproduit aux phases diverses de son développement

la marche que nous avons déjà signalée dans l'évolution des autres modes du langage. Ses origines se trouvent dans l'impuissance de la parole à rendre certains états de notre être, et dans la nature fluide, insaisissable des mots. Comme dans l'hiéroglyphe, le signe est venu au secours de la science phonétique pour donner une forme visible et durable à la pensée, une expression symbolique au sentiment religieux. Les premiers essais ne sont que d'informes ébauches comme tout ce qui sort des mains de l'humanité naissante. Une peuplade voulait-elle retracer le souvenir d'un fait mémorable, la perte d'un guerrier illustre, on recourait à la pierre. Un bloc de granit, grossièrement équarri et dressé sur le sol, racontait, par sa masse et son aspect sauvage, la vaillance du héros, l'impression profonde qu'il laissait dans la mémoire des générations. C'était à la fois l'oraison funèbre et la statue équestre du chef vénéré. Tel est le menhir celte qu'on rencontre encore dans nos départements de l'ouest ainsi que sur les côtes de la Grande Bretagne, et qui semble rappeler

au voyageur la célèbre formule : *Siste viator, hèroem calcas*. Ce monument, image de la rudesse de ces temps, tantôt enfoncé dans le sol par sa pointe, tantôt dressé sur sa base laissait déjà pressentir ses destinées futures. Allongé, il donnera l'obélisque ; sous le ciseau plus souple du statuaire grec, il deviendra mausolée. Quand les gros quartiers de roche faisaient défaut, on entassait de la terre, des cailloux, du gazon, on obtenait un tumulus. C'est encore la méthode des Arabes et des tribus sauvages du Nouveau-Monde. Qu'on remplace la terre par des pierres de taille, et on aura la pyramide. Le tombeau de Chéops, le monument le plus vaste qui ait jamais été consacré à l'orgueil d'un homme, a pour modèle le tumulus des races primitives.

Souvent plusieurs menhirs se groupent, s'alignent, ou rangent en cercles leurs gigantesques colonnes : c'est le cromlech c'est-à-dire un cycle entier de traditions Druidiques. Qu'on recouvre ces portiques d'une pierre et on voit apparaître l'ébauche du temple le dolmen. On sait que le temple et la légende sont les premières mani-

festations de la vie des peuples. Plusieurs de ces monuments arrivent à des proportions épiques. Rien de plus saisissant et de plus sauvage que les doubles rangées circulaires de colosses monolithes qui forment le Stone-Henge (*) dans la plaine de Salisbury. Les hypogées de l'Inde et de l'Egypte n'offrent pas d'aspect plus imposant. Mais dolmens et cromlechs, obélisques et pyramides, temples et pagodes souterraines pâlissent devant les gigantesques alignements de Carnac ; « de loin on dirait une armée de géants soudainement pétrifiée, comme si elle marchait à quelque titanique entreprise. » Les rêves, les visions, qui se dégagent de cet entassement de ruines ne sauraient se décrire. On sent que chaque pierre est un symbole, chaque groupe une légende, la plage entière une page sombre et héroïque comme un épisode du Mahâbhârata, ou un

(*) Le *Stone-Henge* (levée de pierres) dans le Comté de Wilts se compose de 4 rangées circulaires de pierres dressées comme des colonnes gigantesques. C'est le spécimen le plus curieux des restes Druidiques que l'on rencontre en Angleterre.

chant des Nibelungen. C'est la grande épopée des migrations Celtiques, le livre ou plusieurs générations ont condensé leurs souvenirs de la conquête. Ces syllabes de granit que nous ne savons plus épeler aujourd'hui redisent, dans leur symbolisme muet et terrible, les hauts faits de nos aieux. (*).

Nous venons de voir que l'obélisque était en germe dans le menhir, la pyramide dans le tumulus, le temple dans le dolmen. De même que dans la poésie, la musique et la peinture, c'est au contact de l'élément divin amené par nos aspirations vers l'infini, que l'art sortira de ces grossières ébauches, que l'architecture prendra son essor. Ses proportions colossales, la pureté

(*) Ce monument, situé sur une hauteur qui domine l'Océan, est le plus remarquable que nous ait légué l'antiquité Celtique. Il contenait primitivement de 4 à 5000 pierres énormes de granit grossièrement ébauchées en obélisques, fixées au sol par la pointe, et placées sur 11 lignes parallèles perpendiculairement à la côte. Nous ne serions pas éloigné de voir dans ces alignements un lointain écho de l'arrivée des Celtes, le choc du monde Ibère et du monde Aryen.

de ses contours, ses audaces, ses hardiesses, sa puissance symbolique, la vigueur de ses lignes qui s'élancent en flèches aigues vers le ciel, le mystère de ses ombres, en ont fait, de tout temps, le langage par excellence du sentiment religieux. Aussi suit-elle dans ses évolutions la marche du mouvement théocratique; chaque transformation du dogme amène une ère nouvelle dans laquelle l'art reflète l'idée dominante de l'époque. L'âge héroïque avait ses colosses informes de granit, l'Egypte ses monuments gigantesques; le sphinx, qui défend les approches de la grande pyramide est une colline sculptée sur place. Ce ne sera pas assez pour l'Inde : les visions qui l'obsèdent appellent des constructions encore plus surhumaines. Elle éventrera ses montagnes pour tailler, dans les entrailles même de la terre, ses rêves panthéistiques. Ces substructions massives emprisonnées dans les ténèbres étaient peu propres à révéler les proportions, le rhythme, l'harmonie qu'offrent les lignes de l'architecture. L'art proprement dit s'épanouit au souffle du génie grec, qui en fixa la formule dans un monument

sublime, le Parthénon. Interrompu par l'ébranlement qui suivit la chute du monde romain, il refleurit au moyen âge avec le catholicisme, et retraça avec une vigueur incomparable les aspirations de cette époque. Ce fut son apogée ; chaque peuple, chaque cité, voulut avoir son Iliade de pierres. C'est alors qu'on vit s'élever ces merveilleuses cathédrales, dont les flèches, les dentelures, les voûtes, les arcades semblent autant d'hymnes taillés dans le marbre ou le granit par des générations de Titans. L'harmonie qui résulte de ces entrecroisements de lignes rappelle les combinaisons de sons qui constituent la mélodie musicale. Aussi a-t-on appelé l'architecture la musique de l'étendue, tandis que les ondes éthérées de la musique forment comme une architecture des sons. C'est ce qui a fait dire aux Allemands que l'architecture n'est qu'une symphonie cristallisée et la musique une architecture fluide.

Cependant l'art arrivé à son apogée ne peut tarder à décroître. Dès que le souffle religieux qui l'alimente vient à se ralentir, il s'alanguit,

perd toute originalité et ne fait plus que se copier lui-même. Depuis trois siècles, nous ne voyons en Europe que des imitations de Saint-Pierre de Rome, des cathédrales gothiques et du Parthénon. La renaissance précédée de l'imprimerie et suivie de la Réforme, vient tarir chez les peuples la foi qui leur faisait accomplir ces merveilles, c'est à dire la source première de l'architecture, et leur met aux mains deux instruments qui lui portent le dernier coup, la philosophie qui épure les croyances, le livre qui les consigne dans un monument, à la fois plus durable et plus aisé à construire que ces gigantesques entassements de pierres. Mais nous l'avons déjà dit, l'art, quelle que soit la forme que l'on ait en vue, ne saurait s'éteindre qu'avec l'humanité elle-même ; il se transforme en se dédoublant. La sculpture hérite de sa poésie, la peinture s'empare de ses légendes, la musique reproduit les aspirations qui s'échappent de ses symboles. Ainsi dépouillé de ses attributs mystiques, il redevient humain, et, comme la littérature, n'a plus d'autre langage que celui des sociétés modernes, le réalisme.

IV.

Nous venons de voir que la science des signes développée sous l'influence des tendances esthétiques de notre être a donné deux des plus belles manifestations du langage, la peinture et l'architecture. Ces deux arts, nés pour suppléer à l'insuffisance de la poésie et de la musique qui sont leurs analogues dans la science des sons, ont suivi les mêmes phases de grandeur et de transformation, mais laissent voir déjà combien l'élément graphique l'emporte en vigueur sur l'élément phonétique. Reprenons maintenant l'hiéroglyphique au point où nous l'avons laissé, et examinons ce qu'il devient quand il a pour moteur le principe logique qui sommeille au fond de la conscience humaine.

Si l'on compare attentivement un tableau hiéroglyphique quelconque, par exemple, une peinture mexicaine de la collection de Lord Kingsborough, avec l'explication détaillée qui l'accompagne, on est aussitôt frappé du contraste qu'offre la précision de la parole écrite, avec le vague du langage symbolique. Chaque signe est moins un mot, qu'un groupe d'idées que le lecteur doit analyser et classer dans sa mémoire, s'il veut rattacher les faits entr'eux et ne pas perdre le fil qui les unit. Ce sont des points de repère, une espèce de notation algébrique ou musicale à l'aide de laquelle il faut reconstruire la trame du récit par un effort d'esprit qui n'est pas sans quelque analogie avec la méthode que suivent les faiseurs de rébus. L'indécision des contours de la pensée, la fluidité des images, la juxtaposition monotone d'une série de figures, sans liaison apparente, tels sont les caractères qu'offrent les premiers essais du langage graphique. Cette indétermination touche presque à l'obscurité, lorsqu'on arrive à l'interprétation des idées métaphysiques, ou plus généralement à la représenta-

tion des choses qui ne sont plus du ressort de la vision. L'hiéroglyphe n'étant que la forme optique des objets, répugne à la transcription de tout ce qui est en dehors de son domaine. S'il est aisé, par exemple, de figurer un arbre, une maison, un quadrupède, il le sera beaucoup moins de représenter la nuit ; disons le mot, c'est impossible. Il faudra donc recourir à un signe de convention. Les uns demanderont ce signe au hibou, comme les Mexicains, d'autres, comme les Chinois, dessineront un croissant obscurci, tandis que les Egyptiens formeront un groupe qui rappellera à l'esprit l'idée d'une étoile et de la voûte du ciel.

Une difficulté encore plus grande s'élève quand il s'agit de représenter les noms d'hommes, de villes, de pays. Pour me servir d'une expression empruntée aux sciences naturelles, l'hiéroglyphe indique l'espèce et s'arrête à l'individu. Une figure d'homme réduite à un trait grossièrement ébauché ne suffit pas pour désigner quelqu'un, car l'hiéroglyphe n'est pas la peinture. On peut, il est vrai, tourner la difficulté chez les peuplades

qui donnent d'ordinaire à leurs guerriers des noms tirés des bêtes des forêts, comme le serpent, le grand ours, ou d'un défaut physique, comme la tête plate, l'oreille percée. Il suffit alors de placer une marque particulière à côté du symbole pour indiquer qu'il s'agit d'un individu portant ce nom, et non d'un animal ou d'une partie du corps humain. Cette méthode, toute primitive, a suffi aux besoins des tribus mexicaines et s'est conservée chez les Indiens que l'on rencontre encore aujourd'hui dans les déserts du Nouveau-Monde. Mais elle devint bientôt impuissante devant les exigences des civilisations plus hautes de la Chine et de l'Egypte. Les noms de Dieux, d'hommes, de villes se multipliant tous les jours, il fallut trouver des formules plus précises que la dénomination symbolique. Le seul moyen de se tirer d'embarras était de donner au signe graphique une valeur phonétique fixée d'après la nature du vocable qu'il représentait. Supposons, en nous servant d'un exemple pris pour plus de clarté dans notre langue, que nous eussions à déterminer

graphiquement la syllabe *mai*. Cette syllabe se trouvant dans le mot *maison*, nous prendrions pour la représenter l'hiéroglyphe qui figure une habitation. En appliquant ce principe à toutes les syllabes d'une langue on obtient l'alphabet syllabique que l'on rencontre encore chez les nations de l'extrême Orient. C'est la première phase de l'éclosion alphabétique, le premier essai qui ait été tenté pour calquer le langage graphique sur le mécanisme de la parole.

L'Egypte franchit un pas de plus en décomposant les syllabes, et en les ramenant à leurs éléments irréductibles, c'est-à-dire pour continuer l'exemple précédent en affectant un signe différent à chacune des articulations *m* et *ai* qui entrent dans le vocable *mai*. Cette notation, comme nous l'avons dit, ne s'appliqua d'abord qu'aux noms propres. Un cartouche empêchait qu'on les confondît avec le signe purement symbolique. Plus tard, on s'aperçut qu'il y avait avantage à étendre à tous les mots l'analyse des noms propres, et on arriva à l'écriture proprement dite. L'alphabet actuel, qui n'est qu'une

transformation de celui que les marchands de la Phénicie portèrent sur les côtes de la Méditerranée, a, suivant toute probabilité, son origine dans les hiéroglyphes qui décorent les hypogées des premières dynasties égyptiennes. Les chiffres y sont encore tous reconnaissables.

On voit, par le court résumé qui précède, que les résultats ont été très différents aux divers centres d'éclosion alphabétique. Comme les autres productions du langage, soit phonétique, soit graphique, l'écriture n'est arrivée à son entier développement que chez les occidentaux. Chacune de ses étapes semble indiquer qu'elle vient de passer aux mains d'une race plus perfectible. Les peuplades sauvages se sont contentées de l'hiéroglyphe; beaucoup d'entr'elles n'ont pu même soupçonner ce mode de transmission de la pensée. Les Mongols ont entrevu le mécanisme alphabétique, mais ils se sont arrêtés dès les premiers pas. Ils ont représenté les sons sans les analyser, sans les ramener à leurs éléments simples, voyelles, consonnes et aspirations. De là, la multiplicité des signes qui forme un des

caractères des langues de l'Orient. Le chinois a un symbole pour chaque mot, le japonais une lettre pour chaque syllabe. Ce sont les Sémites qui ont créé le véritable alphabet, ce sont d'autres Sémites qui l'ont épuré et nous l'ont transmis. Nul doute cependant que le génie aryen livré à ses propres ressources, ne fût parvenu à dresser l'échelle graphique des sons, s'il ne l'eût reçue toute faite. Chaque système d'écriture porte en quelque sorte le reflet de la race qui l'a conçu. Le symbolisme des tribus Indiennes accuse des peuplades impuissantes à briser les langes de l'état primitif. L'alphabet Cadméen révèle la puissance d'analyse des Occidentaux, tandis que les méthodes mixtes, où se sont arrêtées les nations de l'extrême Orient, rappellent l'immobilité des races Asiatiques. Il ne faudrait pas conclure cependant à une infériorité absolue de ces méthodes. Ces peuples les trouvent excellentes, et professent pour la nôtre le dédain que nous montrons à l'égard des leurs. Peut-être sont-ils dans le vrai, puisque leur système d'écriture remplit aussi bien que le nôtre le

but assigné à toute combinaison graphique, c'est à dire l'art de remplacer chaque forme orale par une forme optique. Mais on ne saurait comparer la lourdeur du bagage qui embarrasse leurs langues avec la simplicité et le merveilleux mécanisme de notre alphabet.

Nous reviendrons bientôt plus au long sur les influences que l'écriture exerce sur la marche et l'économie du langage. Nous dirons seulement ici, que le signe n'étant que la transcription graphique de la parole, suit celle-ci dans toutes ses évolutions, et confond, en quelque sorte, ses destinées avec les siennes. Ses horizons sont par conséquent les mêmes, c'est à dire la philosophie et la science. Ajoutons, toutefois, que l'écriture a considérablement élargi le domaine des investigations du langage, en donnant à ce dernier une vigueur et une puissance d'analyse que les symboles phonétiques n'eussent jamais atteint. Une langue peut produire une littérature brillante sans le secours des signes graphiques, faire naître des poètes, des orateurs, des philosophes, mais elle ne saurait suffire

longtemps aux exigences de la science. Les formes fluides de la parole ne constituent pas un instrument de précision assez rigoureux pour se plier aux sévères méthodes des recherches analytiques. Les Védas, les chants Orphiques, l'Iliade, ont pu être composés par des Aèdes ignorant encore l'usage des lettres. La cadence du rhythme, la sainteté du sujet ou l'intérêt du récit, suffisaient pour graver ces strophes dans la mémoire. Une hymne, un poéme ne sont qu'une suite de tableaux sans ordre bien déterminé; un d'eux peut être transposé ou disparaître, sans que l'œuvre soit détruite. Il n'en saurait être de même des vérités scientifiques. Ici on a affaire, non plus à une juxtaposition quelconque de formules, mais à un enchaînement de syllogismes rattachés l'un à l'autre par les liens les plus inflexibles; sans le secours de l'écriture, il serait arrivé un moment où la mémoire humaine aurait plié sous le fardeau. Qu'un de ces liens vienne à manquer, qu'un engrenage se rompe, et l'édifice s'écroule tout entier. La science est donc le corollaire immédiat de l'écriture. Vérifions-le sur quelques exemples.

V.

Prenons d'abord l'astronomie, la plus ancienne des sciences d'observation. Chacune de ses étapes correspond à une application nouvelle de l'élément graphique. Sa première grande découverte, la prédiction des éclipses n'aurait pu avoir lieu sans la liste des observations de ces phénomènes dressée par les Chaldéens, c'est-à-dire sans le secours de l'écriture. Puis vinrent les cartes célestes, les catalogues d'étoiles, les figures géométriques, la trigonométrie qui devaient faire d'Hipparque le précurseur de Copernic, de Copernic le précurseur de Képler. L'astronomie moderne repose sur les logarithmes sans lesquels nombre de calculs seraient presque impossibles, et sur l'analyse mathématique. Tous ces sym-

boles, toutes ces formules appartiennent au langage oculaire à la science des signes. La physique, qui n'avait pu sortir du domaine des fantaisies empiriqnes, tant qu'elle resta aux mains des philosophes, n'a été constituée en corps de doctrine que de nos jours, grâce aux secours que les équations algébriques ont fourni aux expérimentateurs. Les calculs de Fresnel ont plus appris sur la nature et les propriétés de la lumière, que trente siècles de discussions métaphysiques. Ces résultats sont encore plus évidents dans les mathématiques. Il est impossible de concevoir la géométrie et la mécanique sans dessin et sans formules ; l'arithmétique ne saurait exister sans chiffres. On peut avancer que l'histoire de la science est l'histoire même des symboles graphiques venant en aide au syllogisme et se substituant insensiblement à lui.

C'est de cette transformation du syllogisme en équation que date l'ère des recherches positives, on pourrait dire l'ère des temps modernes. Jusque-là les diverses branches de nos connaissances marchaient isolément au hasard des

conceptions individuelles, n'ayant d'autre lien commun que l'empirisme des méthodes. L'apparition de l'algèbre fut une révolution soudaine. La science, c'est le dialogue de l'homme avec la nature : or celle-ci mesure ses réponses sur le diapason de la demande. Les langues humaines avec leurs images flottantes, leurs nuances indécises, ne sont pour elle que des bégaiements d'enfants. Aussi pendant trente siècles n'a-t-elle répondu que par des bégaiements. Pour interroger ce sphinx, pour le forcer à nous dévoiler ses secrets, il fallait un idiome titanique, c'est à dire un dictionnaire dont les symboles fussent précis et immuables comme les lois de l'univers, une grammaire dont l'engrenage fut coulé dans le moule d'une logique inflexible ; l'algèbre fut cet idiome, (*) le sphinx était vaincu !

(*) Les lecteurs qui ne sont pas familiarisés avec les procédés algébriques, verront peut-être quelque exagération dans le mot de langue, appliqué à l'algèbre. Un exemple dissipera ces doutes.

Prenons un problème d'arithmétique : supposons qu'il s'agisse de déterminer deux nombres dont on connait la somme et la différence.

On ne doit pas s'étonner si de toutes les formes du langage, l'algèbre est la dernière, et ferme le cycle des productions de l'esprit humain. Dans la langue des signes comme dans la langue des sons, les premières créations ont été purement esthétiques ; leur développement exclusif comprimait l'essor des facultés logiques. Poésie et peinture, architecture et musique, répondent à des manifestations insaisissables de notre être. Ces modes du langage n'ont en quelque sorte qu'un point de contact avec l'humanité, ils s'épa-

C'est une question élémentaire à la portée de tout le monde. On sait qu'en échafaudant deux ou trois syllogismes des plus simples, on arrive à cette conclusion que le premier nombre s'obtient en ajoutant la demi-somme à la demi-différence, et le deuxième en retranchant de la demi-somme la demi-différence.

Pour traiter ce problème par l'algèbre, il faut d'abord donner aux prémisses l'allure du langage algébrique, c'est-à-dire les débarrasser de tout attirail littéraire, tel que pléonasmes, ellipses, inversions, etc. On obtient ainsi les deux propositions suivantes :

1re inconnue plus 2e inconnue égalent 1re donnée.
1re inconnue moins 2e inconnue égalent 2e donnée.

Traduisons maintenant en langue algébrique, à l'aide

nouissent dans les aspirations d'un monde intangible. Aussi avons-nous vu leur apogée coincider avec les époques d'ardentes croyances. Chacun de leurs chefs-d'œuvre est l'effort surhumain de l'homme s'élevant à la divinité. Homère et Michel-Ange, les personnifications les plus grandes de

du vocabulaire usuel, en d'autres termes remplaçons :

1re inconnue par	x
2e inconnue	y
Plus	$+$
Moins	$-$
Egalent	$=$
1re donnée	a
2e donnée	b

La traduction littérale de nos deux propositions donnera :

$$x + y = a$$
$$x - y = b$$

Nous voilà en pleine langue algébrique. Il ne reste plus qu'à mettre en jeu la machine ; la conclusion jaillira d'elle-même sans qu'il soit besoin d'aucun effort syllogistique. En ajoutant ces deux équations entr'elles, nous trouvons, réduction faite :

$$x = \frac{a + b}{2}$$

en les retranchant, il vient :

$$y = \frac{a - b}{2}$$

l'art ne sont que le reflet de l'olympe grec et chrétien. Un tel milieu se prêtait difficilement à la genèse algébrique. Fille de la philosophie, expression la plus haute de la science, l'algèbre ne pouvait se développer que lorsque la raison humaine aurait assez grandi pour débarrasser le

Ces deux formules, traduites en langage ordinaire, reproduisent la solution donnée plus haut.

Ce petit exemple suffira pour donner une idée de la puissance du mécanisme algébrique. Calqué sur la marche de la raison pure, il transforme les syllogismes en équations, les épure et en dégage la formule, c'est-à-dire un anneau de la chaîne scientifique. Tout se réduit pour obtenir une solution exacte à introduire dans l'instrument les divers coefficients de la question.

On peut résumer ainsi la supériorité de l'algèbre sur la métaphysique :

1° Simplicité merveilleuse de la méthode. L'engrenage fonctionne de lui-même dès qu'il a reçu l'impulsion motrice, et l'ajustement de ses pièces est tel, qu'aucune erreur ne peut s'y glisser.

2° Certitude du résultat. Toute conclusion métaphysique est une combinaison de notre esprit, ne répondant le plus souvent à aucune réalité objective. Chaque formule algébrique énonce une loi de l'univers.

monde des entités métaphysiques qui, sous prétexte d'en assurer l'ordre, en troublaient l'harmonie et en masquaient la majestueuse unité. Voilà pourquoi son apparition proprement dite correspond à la fin de la période théocratique, bien que ses premiers essais remontent à près de vingt siècles. L'école d'Alexandrie avait entrevu le nouvel idiome, mais elle s'était contentée d'en balbutier l'alphabet. Ce germe transmis à travers le moyen-âge par le monde arabe, n'a pu arriver à son évolution définitive que chez les fortes races du nord au souffle des temps modernes. C'est un moderne, presque un contemporain, Viète qui le premier révéla la puissance des symboles graphiques, en les appliquant à la solution des problèmes de la géométrie. Presque en même temps Descartes, généralisant l'idée de Viète, créait de nouvelles méthodes et fondait la science des lignes. Leibnitz et Newton faisant un pas de plus imaginaient le calcul infinitésimal, l'œuvre la plus délicate de cette langue incomparable.

Jusqu'alors elle n'était pas encore sortie du domaine des sciences mathématiques. Newton

pressentant la puissance de l'instrument qu'il venait de découvrir lui demanda l'explication des phénomènes de l'univers. Laissant là le télescope de Galilée et de Képler, il osa, à l'aide du nouvel idiome, interroger la nature sur le secret des cieux et la força à lui révéler l'harmonie des mondes. Un cri d'admiration retentit dans toute l'Europe. Une pleïade d'hommes illustres, Euler, Clairaut, d'Alembert, marchant sur les traces du maître, tracèrent les lois définitives de l'astronomie moderne. Laplace reprenant et complétant l'œuvre de ses prédécesseurs, fonda un monument impérissable, chef-d'œuvre peut-être de l'esprit humain, la *mécanique céleste*. Ce ciel que les Titans n'avaient pu escalader, l'algèbre le sondait dans ses profondeurs les plus reculées avec ses mystérieuses formules. Presque à la même époque, Lagrange créait la mécanique, Fourier, la théorie de la chaleur, Fresnel, celle de l'optique. Poisson et Cauchy, les héritiers du grand siècle, jetaient à pleines mains les découvertes sur tous les points obscurs des branches mathématiques et physiques. On sait aujourd'hui

qu'une science n'est définitivement constituée que lorsque elle a été soumise aux symboles de l'analyse. Témoin, la géométrie depuis Descartes, l'astronomie depuis Newton et Laplace, la mécanique depuis Lagrange, l'optique depuis Fresnel. Aussi, nul ne peut dire encore ce que donnera l'agent par excellence de notre époque, l'électricité, lorsqu'il se sera trouvé un bras assez robuste pour l'introduire dans l'engrenage algébrique.

Nous avons dit que le dernier terme de la langue oculaire dans son évolution esthétique était l'architecture. On voit que l'algèbre forme l'autre limite de la science des signes, lorsque c'est l'élément logique qui a le pas. Algèbre et architecture, voilà donc les deux pôles du langage graphique. D'un autre côté nous avons trouvé l'algèbre et la musique comme pôles du langage phonétique. L'accord mélodique des sons, c'est-à-dire la musique n'étant qu'une branche de cette grande synthèse harmonique qui, appliquée aux lignes, constitue l'architecture, on peut dire que les divers modes des deux langages sont

autant d'anneaux d'une même chaîne dont les extrémités vont aboutir à un seul terme, l'algèbre. Ce dernier anneau, le plus tard venu, le plus pauvre d'aspect, est, en revanche, le plus précis, comme instrument d'analyse, le plus riche en résultats acquis, le plus fécond pour l'avenir. Tandis que les autres productions de l'esprit humain nous éblouissent par la richesse et l'harmonie de leurs formes, l'idiome algébrique ne met en ligne que ses obscurs symboles, c'est-à-dire un grimoire indéchiffrable pour tout autre que pour un initié. Mais c'est dans ces mystérieuses formules que nous lisons le livre de la nature et le secret de nos destinées. Aussi par dessus les Titans de l'art, Homère et Phidias, Michel-Ange et Beethoven, le genre humain placera-t-il toujours le Créateur de l'analyse mathématique, le grand Newton. Est-il étonnant qu'un tel idiome paraisse le privilége de quelques hommes et que la plupart des peuples soient restés étrangers à son développement. Nous avons vu une poésie très haute chez les Sémites, une architecture grandiose chez les Pharaons, des

essais de peinture chez les Mongols, des rudiments de musique chez les Indiens. L'algèbre est l'apanage de la famille aryenne, et il a fallu que les rameaux les plus vigoureux de cette forte race eussent atteint leur virilité pour qu'ils pussent épeler ce sublime alphabet.

VI.

Les diverses manifestations du langage graphique que nous venons de passer en revue, ne sont pas les seules méthodes imaginées pour rendre la pensée. La science des signes est infinie ; chaque peuple a eu ses procédés particuliers. Parmi ces tâtonnements, les uns, tirant leur origine de la nature des choses ont grandi pour former les branches diverses du langage proprement dit, les autres, nés, si j'ose dire, d'une dérivation des premiers, sont restés dans leur germe ou tombés dans l'oubli. Quelques-uns, cependant, méritent que nous nous y arrêtions un instant.

Citons d'abord l'usage des cordelettes nouées, imaginées par les anciens peuples pour leur

chronologie ou pour les calculs de la vie ordinaire. Dans son expédition contre les Scythes, au moment de franchir l'Ister, Darius fit soixante nœuds à une courroie, et dit aux Ioniens qu'il laissait à la garde du pont : « Prenez cette courroie et ayez soin d'exécuter mes ordres. Quand vous me verrez parti pour la Scythie, commencez dès lors à défaire chaque jour un de ces nœuds. Si je ne suis pas de retour ici, après que vous les aurez tous dénoués, vous retournerez dans votre patrie. » (*) Cette méthode parait s'être longtemps conservée dans les cours asiatiques. Avant Pierre-le-Grand, on se servait encore d'un procédé analogue dans les bureaux de la chancellerie russe pour les finances de l'Empire. Les *quipos*, que les Espagnols rencontrèrent chez les Péruviens, en sont une autre variante perfectionnée au moyen de cordelettes de diverses couleurs et de nœuds de différentes formes. On se rappelle que c'était avec cette sorte d'écriture que les Incas retraçaient leurs annales historiques.

(*) Hérodote, livre IV. § 98. Edition Larcher.

On trouve dans beaucoup de localités une combinaison plus simple que celle des cordelettes nouées et plus répandue. Ce sont des entailles faites au couteau sur des morceaux de bois équarris et allongés. Ce procédé, ultra-primitif, est encore aujourd'hui très-usité dans nos campagnes, et sert aux ménagères à marquer le compte de leurs dépenses avec le boulanger, la laitière, le marchand de vin, etc. Chacune des deux parties, le débitant et le client, ont un bois de même longueur ; on les ajuste toutes les fois qu'il s'agit de donner une entaille, afin de prévenir des deux côtés toute erreur ou toute supercherie. Jadis, les montagnards des petites républiques pyrénéennes, trop peu familiarisés avec l'écriture pour avoir des teneurs de livres, réglaient de la même manière la *taille* de leurs impositions. Chaque village avait son bâton *ad hoc*. Au dernier siècle, un intendant du roi, voulant un jour vérifier les anciens comptes de ces communes, donna ordre qu'on lui apportât les registres. Il fut fort étonné de voir qu'on les lui amenait par charretées. Son

étonnement tourna en stupeur quand il s'aperçut que les registres étaient des bâtons.

La mimique, la pantomime, la danse rentrent aussi dans le langage graphique et forment, en quelque sorte, la transition entre la parole et l'écriture. On ne peut nier l'éloquence du geste, du regard. Les Romains avaient porté cet art si haut, que Roscius ne craignait pas de défier Cicéron, se faisant fort de reproduire, par le jeu de sa physionomie, toutes les pensées que son rival exprimait dans un discours. Sous Néron, un roi du Pont, assistant à une représentation donnée par un mime, pria l'empereur de lui donner cet homme extraordinaire qui lui servirait, disait-il, d'interprète auprès des peuplades étrangères qui bordaient ses Etats. Il faut se garder de prendre ces récits trop au sérieux. Il y avait de l'exagération, on pourra dire de la fatuité dans le défi de Roscius, s'il est vrai, toutefois, que ce défi ait eu lieu, et la demande du roi du Pont n'était probablement qu'une galanterie à l'adresse de son hôte si sensible, comme on sait, à ces sortes de com-

pliments, ou une manière hyperbolique d'exprimer son admiration.

Chez les modernes, la pantomime est remplacée par la danse. Le ballet de l'opéra est toute une science qui a la prétention de retracer par les mouvements du corps humain, les fantaisies éthérées de la musique. Bien que la convention y joue un grand rôle, on ne peut nier à cet art une certaine puissance plastique, si toutefois on doit ajouter foi à ce que l'on raconte des acteurs grecs : « Au théâtre, la masse des spectateurs se montrait si bien rompue au langage du geste, et tellement sensible à la convenance, que toute faute en ce genre était sévèrement censurée, ce qui avait donné lieu au proverbe grec : *faire un solécisme de la main.* Dans les situations les plus tristes de la tragédie antique, les chœurs exécutaient des danses qui, loin de faire disparate, exprimaient le sentiment tragique, avec tant de force que l'on vit, sur le théâtre d'Athènes, des femmes grosses, tout-à-coup saisies des douleurs de l'enfantement. » (*)

(*) Charles Blanc, *Grammaire des arts du dessin.*

Le langage des sourds-muets nous apprend également que tout n'est pas convention dans la mimique, qu'elle a certaine raison d'être dans notre organisation. Je ne parle pas ici de cet alphabet articulé avec les doigts qui ne fait qu'épeler les mots de nos idiomes phonétiques. Le véritable langage du sourd-muet, c'est celui qu'il se fait lui-même, d'instinct, sans précepteur. On reconnait au premier abord une analogie des plus remarquables avec les procédés hiéroglyphiques que nous avons remarqués chez toutes les peuplades primitives. Chaque animal, chaque personnage, chaque objet est dépeint par son attribut le plus saillant. Veut-il parler d'un chasseur, il mettra en joue un gibier imaginaire; s'il se tâte le pouls d'un air sérieux, c'est qu'il s'agit d'un médecin. Avec une telle méthode, inutile de chercher dans le dessin de l'idée, des propositions, des phrases, encore moins des périodes. On ne trouve qu'une suite d'images disposées sur le même plan comme ces légendes gravées sur l'écorce des arbres qu'on rencontre dans les forêts du Nouveau-Monde. Ce ne sont

que d'informes esquisses ; mais, dans ces ébauches, on reconnait déjà l'analyse de la pensée et, par conséquent, le germe du véritable langage.

Revenons au langage graphique proprement dit, à celui qui a pour base des symboles durables, et non l'expression fugitive du geste ou de la physionomie. Nous n'avons jusqu'ici mentionné l'écriture, c'est-à-dire la transcription littérale de la langue parlée en langue écrite, que pour indiquer sa place dans la série des évolutions que présente la science des signes. N'ayant rien du brillant de la peinture dont elle n'est qu'un souvenir effacé, ni de la précision de l'algèbre qu'elle contenait en germe, elle est néanmoins le plus important de tous les modes du langage par la souplesse, la facilité avec laquelle elle se prête à toutes les exigences de la vie littéraire, scientifique, industrielle et politique d'une nation. Bien que son rôle principal soit de refléter la parole, elle a ses lois propres de transformation, ses métamorphoses séculaires qu'il est nécessaire de connaître si l'on veut

posséder à fond la structure des langues. Ce sont ces métamorphoses que nous allons tâcher d'esquisser.

MARCHE DU LANGAGE.

I.

Nous ne reviendrons pas sur les origines premières de l'écriture. Nous les avons exposées dans le cours de cette étude et nous ne pourrions que fatiguer le lecteur par des redites. Nous allons reprendre la question au moment où l'hiéroglyphe va changer de nature. On verra comment procède l'esprit humain pour passer par des transitions insensibles des signes tirés du symbole aux caractères basés sur l'analyse des sons. Comme nous avons déjà dit quelques mots de cette transformation, nous nous contenterons de la rappeler en quelques lignes, et seulement afin de ne pas intérrompre la série des évolutions de l'écriture.

Supposons donc l'hiéroglyphe arrivé aux

dernières limites de son développement, et rappelant les choses tangibles par leur forme, les idées métaphysiques par des symboles empruntés aux objets extérieurs suivant des analogies plus ou moins directes. (*) L'impossibilité d'em-

(*) Nous ferons ici une remarque se rattachant à la période hiéroglyphique. Quelques archéologues, frappés de la réquence de certains signes, le cercle, le triangle, la croix, sur les monuments dits préhistoriques, ont cru pouvoir conclure que les anciens attachaient une idée religieuse à ces symboles, (Mortillet, *matériaux pour servir à l'histoire de l'homme*). Nous pensons qu'il ne faut voir le plus souvent dans ces dessins que des enjolivements de fantaisie. Ce qui vient à l'appui de notre thèse, c'est la facilité avec laquelle ces figures se présentent d'elles-mêmes à la main et au ciseau, et la variété étonnante de formes qu'on peut obtenir en combinant la droite et le cercle. Le triangle se compose d'ordinaire de lignes parallèles qui vont en diminuant de la base au sommet ou qui sont coupées latéralement par les deux autres côtés; le cercle comprend généralement plusieurs ronds concentriques, la croix représente des lignes, des points ou des rectangles, se coupant à angles droits. Souvent lignes, points, cercles, croix, triangles et rectangles se marient ensemble et on obtient alors des dessins d'une variété de formes inépuisable. On ne peut voir là que des figures d'ornementation auxquelles s'est peut-être rattaché plus tard un vague symbolisme.

brasser, à l'aide de ce système, tous les éléments de la pensée ou du discours se présenta dans la transcription des noms propres. Quelques peuplades éludèrent cette difficulté en conservant à ces mots leur signification première. (*) Un signe conventionnel ajouté à l'hyéroglyphe indiquait qu'il s'agissait d'un homme ou d'un lieu, et non de l'objet représenté par la figure. Mais lorsque par suite des altérations que le temps amène dans les éléments phonétiques d'une langue, ces mots défigurés n'eurent plus d'autre valeur que celle qu'on leur attribuait comme noms propres, l'hiéroglyphe se montra impuissant. Si, pour

(*) L'étude des étymologies prouve, de la manière la plus évidente, que toute appellation d'homme, de lieu, de Divinité, etc., avait à l'origine une signification propre. Ce fait se vérifie pour ainsi dire de lui-même dans les langues antiques. Nous en avons également des exemples en français dans une foule de noms propres tels que Bourgeois, Dubourg, Maisonneuve, Charpentier, Dubois, Chateauneuf, Larivière, etc., ou sous une forme plus effacée, Carpentier (Charpentier), Dubosc ou Delbosc (du bois), Castelnau (Château-neuf), Durieu ou Delrieu (de la Rivière), etc. Il suffit de chercher ces étymologies dans les idiomes celtiques qui forment le fond de notre langue.

nous servir d'un exemple tiré de notre langue, il est facile de désigner, à l'aide d'une figure d'oiseau de proie entourée d'un cartouche, un individu nommé l'*aigle*, cette transcription n'est plus possible dès que la finale du nom venant à changer de forme ou à disparaître, on ne prononce que *Laigue* ou *Laig*.

Nous avons raconté comment le premier germe de l'écriture proprement dite devait sortir de cette impasse. Les noms propres, n'offrant plus qu'une valeur phonétique, ne pouvaient être représentés que par des caractères purement phonétiques. La méthode, pour passer du symbole à l'alphabet, se présenta d'elle-même : décomposer le mot en syllabes et donner à chacune d'elles un signe particulier. Ce signe fut naturellement emprunté aux hiéroglyphes d'après les analogies homophoniques. Le premier abécédaire se composa donc d'autant de lettres que la langue comptait de syllabes. De là le nom d'alphabet syllabique par lequel on le désigne : c'est la méthode favorite des races mongoliques. Cette écriture créée pour la transcription des noms propres devait

bientôt envahir le domaine entier du langage. On sait que les méthodes hiéroglyphiques les plus parfaites ne peuvent donner qu'un à peu près. Les divers signes d'une inscription sont autant de points de repère, à l'aide desquels l'esprit doit reconstituer un canevas approximatif de l'idée. Rien de la netteté, de la précision du discours ne se retrouve dans cette suite d'images flottantes ou inachevées, de figures aux contours vagues et indécis. La supériorité des formes phonétiques sur les formes hiéroglyphiques devint bientôt évidente. Dès lors on ne doit pas s'étonner si l'écriture symbolique disparut d'elle même le jour où l'écriture syllabique laissa entrevoir la possibilité de suivre pas à pas la parole, c'est-à-dire de reproduire le texte même de la pensée.

Tel est, en abrégé, le système dont se servent encore les peuples de l'Asie orientale. Bien que le nombre considérable de caractères qu'ils sont forcés d'employer pour représenter toutes leurs syllabes, accuse de leur part un défaut d'analyse, et exige une initiation incomparablement plus

longue que celle de nos alphabets de l'Occident, on ne peut, en revanche, contester à cette méthode certains avantages qui font défaut à la nôtre. La décomposition des mots en consonnes, voyelles et aspirations, si utile à maints égards, embarrasse la marche du langage graphique et empêche les doigts d'atteindre la rapidité de la parole. L'écriture syllabique ne s'attachant qu'aux sons, peut prendre des allures plus lestes, et lutter plus facilement avec la vélocité du langage phonétique. Si les caractères sont aisés à tracer, on a une véritable sténographie. La longueur de l'apprentissage est compensée dans certains cas par un immense avantage. Quand la langue est monosyllabique, comme le chinois, chaque signe représente un mot, par conséquent, on apprend l'idiome en même temps que l'alphabet, chose impossible chez les peuples aryens ou Sémitiques.

L'Egypte devait suivre une marche plus radicale dans la solution du problème. Poussant l'analyse des sons plus loin que les Mongols, elle arriva à reconnaître les trois éléments syllabiques,

voyelles, consonnes et aspirations. Il est facile de lire sur les hypogées des premières dynasties Pharaoniques (*) la genèse du nouveau système graphique. On y voit le Scribe flotter longtemps incertain, entre le symbole et l'écriture, soit qu'il ait regret de renoncer à ses dessins hiéroglyphiques, soit qu'il ne pressente pas encore toute la puissance de l'alphabet. Il donne plu-

(*) Bien que nous rapportions aux premières dynasties l'origine de l'écriture, nous ne prétendons nullement faire commencer aux Pharaons la période hiéroglyphique. Nous nous arrêtons à cette limite parce que les plus anciennes inscriptions connues jusqu'ici ne dépassent pas l'avénement des rois. Mais suivant toute probabilité l'époque sacerdotale qui précéda celle des dynasties avait aussi ses monuments et ses hiéroglyphes. Ces monuments disparurent dans la révolution qui mit les guerriers à la place des prêtres, ou furent détruits dans la suite pour effacer le souvenir de cette époque. Citons à cet appui une remarque du savant directeur du musée de Boulac, M. Mariette. C'est que plusieurs monuments attribués aux Pharaons semblent avoir été grattés pour recevoir les hiéroglyphes qui les recouvrent aujourd'hui, tout en gardant encore des traces d'inscriptions antérieures. On peut voir au musée Egyptien du Louvre un Sphinx dont le poitrail a été entamé à l'endroit où se trouvait le cartouche. Certains traits y sont encore visibles.

sieurs variantes à la même articulation, mélange l'ancien système avec le nouveau, semble, en un mot, passer de l'un à l'autre sans d'autre règle que son caprice. Cette multiplicité de caractères, cette confusion de méthodes, excusables peut-être chez un peuple enchaîné à ses traditions sacerdotales, ne pouvaient convenir au génie pratique des Phéniciens. Ceux-ci épurèrent l'écriture Egyptienne, la débarrassèrent de toutes ses variantes, l'affranchirent de ses liens hiéroglyphiques et créèrent le véritable alphabet.

Ce qui constitue la supériorité de notre système, c'est le petit nombre de lettres que nous employons et la facilité avec laquelle elles se combinent pour s'adapter à toutes les combinaisons phonétiques d'une langue. On sait que les marchands de Tyr et de Sidon l'apportèrent à l'aurore de la civilisation dans les comptoirs qu'ils avaient fondés sur les côtes de la Méditerranée et de l'Atlantique, et que de là il rayonna dans l'Europe entière. Il n'est pas impossible de suivre de siècle en siècle la série des transformations qu'ont dû subir les Cadméennes pour

arriver à la forme latine. On peut remonter ainsi sans interruption des caractères actuels aux caractères qu'on lit sur les plus anciens monuments de la Phénicie. Plusieurs de ces lettres rappellent encore leur origine hiéroglyphique, mais d'une façon beaucoup plus effacée que chez les Egyptiens. Dans la vallée du Nil, le signe alphabétique laissait reconnaître d'ordinaire la figure dont il était l'abréviation. Au lieu d'un quadrupède, par exemple, on ne donnait que la partie postérieure, mais le dessin était assez correct pour qu'on pût rétablir, par la pensée, le reste du corps. Les Phéniciens se contentaient d'un trait désignant la partie la plus saillante de l'animal ou de l'objet. Une bosse, ou plutôt un angle, représentait le chameau, un ovale simulant une tête, et traversé par un trait recourbé en guise de cornes, tenait lieu de la figure d'un bœuf. C'est de ce dessin que devait sortir notre A. Quelques-uns de ces caractères sont cependant reconnaissables. Tel est l'O qui rappelle l'œil, et le delta grec dont la forme triangulaire représente la tente

du Sémite. Ces lettres anguleuses, sans symétrie, allaient prendre un nouvel aspect en passant aux mains des races aryennes. Les Grecs régularisèrent ces caractères, ajoutant d'un côté, retranchant de l'autre, adoucissant les angles, éliminant, en un mot, tout ce qui semblait disgracieux. Notre alphabet latin n'est que l'alphabet phénicien modifié par le génie hellénique et tracé en sens inverse pour permettre à l'écriture de se diriger de gauche à droite, tandis qu'elle allait primitivement de droite à gauche. (*)

(*) Les lecteurs qui désireraient plus de détails sur les origines et les transformations de l'alphabet, pourront consulter notre *Essai sur la grammaire générale des langues Indo-Européennes*, où nous avons inséré un *fac simile* de ces divers caractères avec leurs variantes.

II.

Avant d'aller plus loin, il convient de préciser les conditions que doit remplir l'écriture, afin de nous rendre compte des modifications que le temps doit encore amener dans la physionomie et le mécanisme alphabétique.

Nous avons défini l'écriture, la transcription littérale de la parole, ou si l'on aime mieux l'expression orale de la pensée remplacée par une forme plus durable, le symbole graphique. Ce nouveau mode du langage a été créé pour suppléer à l'insuffisance des sons, dont la nature fluide et fugitive ne les rend appréciables qu'en un point imperceptible de l'espace, en un moment presque insaisissable de la durée. Le but de l'écriture est de remédier à ce double incon-

vénient, c'est-à-dire d'arriver à des formes telles, qu'elles soient instantanées comme la parole, qu'elles puissent se perpétuer à travers les siècles, et se transmettre à la surface entière du globe.

Une des premières nécessités de l'écriture fut de renoncer aux formes solennelles de la période hiéroglyphique pour prendre des allures plus dégagées. A cette époque le temps n'était pas ce qu'il est de nos jours, un des éléments de la vie humaine. D'ailleurs, des figures correctes, magistrales, comme celles que l'on voit encore sur les palais et les temples des Pharaons, étaient en rapport avec la majesté de l'édifice. Nous venons de dire comment les créateurs de l'alphabet s'étaient appliqués à abréger de plus en plus les caractères, jusqu'à ce que la transformation greco-latine leur donnât la physionomie actuelle. Mais ces formes symétriques imaginées en vue des inscriptions lapidaires ne pouvaient se prêter à la rapidité des mouvements qu'exige l'écriture usuelle. On remplaça la pierre par un élément plus souple, plus maniable, le papyrus, et une nouvelle abréviation, la cursive, dont le

nom rappelle la nature et le but, servit aux besoins de la vie domestique. Cette cursive, qui varie avec chaque peuple et chaque siècle, on pourrait dire avec chaque individu, a, pour dernier terme, la sténographie.

La sténographie ne date pas d'hier, comme on le croit généralement, elle remonte dans le passé aussi loin que l'éloquence politique, c''est-à-dire aux discussions de l'*agora* et du forum. Xénophon à Athènes, Tiron à Rome, possédaient tous deux des signes sténographiques qui leur permettaient de recueillir les discours de leurs maîtres, Socrate et Cicéron. On sait que cette méthode, basée non plus sur la reproduction des éléments du son, mais sur la transcription du son tout entier, permet à une main exercée d'atteindre la rapidité de la parole. C'est donc le type par excellence de l'écriture usuelle, le but suprême vers lequel doivent converger tous les systèmes graphiques. Cependant son usage est excessivement restreint et ne sort guère du cercle d'un petit nombre d'initiés. Cela tient, sans nul doute, à ce que chacun recule devant

les premières difficultés. Il faut, en effet, une préparation un peu longue pour manier convenablement les signes assez nombreux qui servent à désigner tous les sons d'une langue et certaines abréviations. De même que dans l'antiquité, c'est à l'éloquence politique que nous devons la sténographie actuelle : ses premiers essais datent de la révolution française et de la nécessité pour le *Moniteur* de reproduire dans leur intégrité les séances du Parlement.

Mais ce n'était pas assez pour l'écriture, d'avoir supprimé la durée, il fallait encore qu'elle vînt à bout de l'espace. Tel est le problème résolu par la télégraphie. L'idée première est peut-être aussi ancienne que les autres essais du langage, car on la trouve en germe dans les traditions les plus reculées. Lors de la grande insurrection gauloise contre les légions de Jules César, le massacre des Romains à Génabum, qui devait marquer le premier acte de la lutte, fut connu le même jour des habitants de Gergovie, bien que ces deux villes fussent distantes de 150 milles. Dans l'Agamemnon d'Eschyle, on voit

la sentinelle chargée d'annoncer à Clytemnestre le retour de son mari, épier chaque nuit le signal que devaient lui donner des feux allumés aux sommets des montagnes situées entre la Troade et le royaume d'Argos. Des flammes la nuit, des cris le jour, telle fut, pendant des siècles, la seule transmission possible. L'ébranlement qui avait inauguré la sténographie devait aussi faire naître l'idée de la télégraphie moderne. On sait que sous la Convention, Chappe organisa pour la première fois un système de signaux aériens, qui permettait au comité de salut public de correspondre avec les armées de la frontière. Toutefois, ce n'était là qu'une ébauche que le temps allait bientôt perfectionner et agrandir. De graves inconvénients se présentaient à côté des avantages qu'on avait en vue. Les pluies, les brouillards, les nuages, l'obscurité étaient autant de causes d'interruption. La transmission était, en outre, très lente, pour peu que les stations intermédiaires fussent nombreuses.

Quelques années plus tard, la science devait

trouver le mot de l'énigme, et assurer aux dépêches une transmission instantanée, quelles que fussent l'heure, la saison et la distance. Cette solution entrevue dés les premières expériences sur l'action de la pile électrique, n'a pu être réalisée que de nos jours. Une génération de savants, Volta, OErsted, Ampère, Arago, Faraday, en ont jeté les fondements. A l'heure qu'il est, on peut considérer la question comme résolue, du moins dans ses points principaux. Cette découverte, qui peut marcher de pair avec les plus hautes productions du langage graphique, est, de même que ces dernières, le propre de la race aryenne. L'humble héritage que nos pères avaient reçu des Sémites, les 16 Cadméennes, nous les renvoyons aujourd'hui aux autres tribus de la famille humaine, transformées par l'électricité, et supprimant avec elle l'espace et la durée.

Restait une dernière métamorphose à accomplir pour que l'écriture eût parcouru le cycle de ses destinées. Ce n'était pas assez d'avoir fixé, par des caractères graphiques, les sons fugitifs

du discours. Il fallait encore reculer le domaine de la parole, agrandir l'auditoire, la faire entendre, non plus de quelques hommes, mais de la nation tout entière, en d'autres termes, trouver le moyen de multiplier ces caractères d'une manière instantanée et, en même temps, indéfinie. Telle fut l'origine de l'imprimerie.

Comment un art si simple, qui semble le complément indispensable de l'écriture, a-t-il été si longtemps à éclore dans la race aryenne, lorsque la Chine le possédait depuis des milliers d'années! Ce retard s'explique si l'on considère la façon dont la société était constituée dans l'antiquité païenne et au moyen-âge chrétien. L'organisation politique d'Athènes, de Rome et de l'Europe féodale, reposait sur le même principe : une caste privilégiée en haut, au-dessous une populace ignare d'esclaves ou de serfs. Les hommes libres n'estimant que le métier des armes, peu d'entr'eux avaient le temps ou le goût des occupations littéraires. D'ailleurs, appartenant à la classe riche, et trouvant peu d'ouvrages à lire, les manuscrits leur suffisaient.

Les esclaves, et plus tard les moines se chargeaient de la besogne des transcriptions. L'idée de l'imprimerie, idée essentiellement démocratique, ne pouvait être conçue et appréciée que dans nos sociétés modernes. On sait, en effet, qu'elle en marque, en quelque sorte, l'avénement. L'apparition des caractères de Guttemberg, annonce que le règne des armées féodales a fait son temps, et que la direction des affaires publiques va passer à l'intelligence. Même phénomène en Chine. Si ce pays connaissait l'imprimerie plusieurs siècles avant notre ère, c'est que le peuple qui l'habite, à l'inverse des races turbulentes de l'Occident, a toujours fait de l'instruction la base de sa politique, comme le témoignent les priviléges de la classe des lettrés, et un corps aussi nombreux ne pouvait longtemps subsister sans remplacer le manuscrit par le livre.

Les principales phases de l'écriture depuis ses premières figures symboliques jusqu'aux procédés actuels, fondés sur la science, peuvent donc se résumer ainsi : hiéroglyphe, alphabet, impri-

merie, sténographie, télégraphie. Le signe sortit de la main comme la parole était sortie des lèvres, sous la seule impulsion de la conscience humaine. Le caractère alphabétique se dessina à mesure qu'on renonça au symbole impuissant à rendre les éléments purement phonétiques du langage. Ces caractères se dédoublant, donnèrent d'un côté la cursive qui devait conduire à la sténographie, c'est-à-dire à la reproduction instantanée de la parole, de l'autre, à l'imprimerie, qu'on pourrait définir la forme officielle de l'écriture. De nos jours, la science a couronné l'œuvre en donnant la télégraphie, qu'il est permis de considérer comme le dernier mot du langage graphique. Chacune de ces grandes étapes correspond à un pas non moins considérable dans l'évolution de l'humanité, car tout ébranlement social se reflète dans le langage, par suite, dans l'écriture. Les sociétés se fondent, s'organisent, se délimitent dans la première période, sous l'égide de la caste sacerdotale ; époque hiéroglyphique et époque théocratique, semblent synonymes. Avec les marchands de la Phénicie, on

aperçoit l'activité industrielle et démocratique, c'est-à-dire une lueur de l'esprit moderne, et c'est à ce moment que la tradition place l'apparition de l'alphabet. La sténographie naît des agitations de la place publique, l'imprimerie annonce que les peuples vont briser les dernières entraves léguées par les temps anciens pour devenir maitres de leurs destinées. Vient enfin cet élan fiévreux, scientifique, universel qui caractérise l'époque actuelle, et le signe va demander à l'agent le plus mystérieux de la nature le secret de sa dernière transformation. On voit ainsi le mouvement historique de l'humanité se communiquer en quelque sorte au mouvement du langage, et tous deux marchant de pair, s'étendre, s'élargir de plus en plus jusqu'à ce qu'ils embrassent le globe tout entier. L'hiéroglyphe ne rappelle que la tribu primitive, l'alphabet nous montre déjà des nations ; avec l'imprimerie, commence la fusion des peuples et des races que doit compléter le télégraphe en reliant toutes les fractions de la famille humaine.

III.

Nous avons fait ressortir dans la première étude comment les deux langages graphique et phonétique se sont développés sur deux lignes parallèles, chaque expansion de l'un ayant son équivalent dans l'autre. Ces analogies se continuent quand on entre dans le détail de leurs différents modes. Nous allons essayer de mettre en relief quelques-uns de ces rapports, en étudiant la marche de l'écriture depuis l'hiéroglyphe, sa forme première jusqu'à ses extrêmes limites, le télégraphe et la langue universelle.

Rappelons d'abord les principaux traits qui caractérisent les langues antiques, et que nous avons indiqués dans l'étude du langage phonétique. Le premier de tous, ou du moins le plus

saillant, est la crudité de l'expression. Ces mots qui répugnent aujourd'hui à nos oreilles n'avaient rien de choquant pour l'homme primitif; son langage était tout physique comme ses sensations. N'ayant d'autre terme de comparaison que la nature, il la traduisait dans toute sa nudité : de là ces termes d'une naïveté parfois si franche, parfois aussi d'un réalisme qui nous offusque. Il faut attendre l'action du temps pour que ces mots perdent leur physionomie première sous le lent travail des générations, et qu'une littérature, reflet d'une civilisation polie, adoucisse leurs nuances, ou les laisse tomber dans l'oubli. Une langue est d'autant plus épurée qu'elle a été plus longtemps soumise aux raffinements des écrivains et de la bonne société. Citons à ce propos un fait digne de remarque : une personne des hautes classe ses servira machinalement, dans certains idiomes, de termes et de locutions dont elle rougirait dans des langues plus cultivées, le français ou l'anglais par exemple (*).

(*) Ce fait, qui est surtout frappant chez les fem-

Passons maintenant au langage graphique et nous trouverons la même naïveté, la même crudité d'images que dans le mot. Ce grossier réalisme s'explique pour le signe d'une manière aussi simple que pour le vocable : l'hiéroglyphe, c'est la transcription linéaire du monde extérieur ; le scribe n'a fait qu'écrire sous la dictée de la nature. Les deux seuls pays qui nous aient légué un tableau complet de cette époque, le Mexique et l'Egypte, démontrent ce fait, à chaque page de leurs annales (*). Indiquons toutefois une différence : la nudité des peintures mexicaines passe souvent inaperçue à cause de la grossièreté des ébauches et de l'hésitation qui accompagne toujours le coup de crayon. L'hiérogrammate Egyp-

mes, peut être remarqué en Italie, en Espagne ou en Portugal. En France, il se présente également dans la langue d'oc.

(*) Mammœ mulierem, virum autem phallus désignabat. Verba *parere*, *gignere*, *producere*, etc., figura pueri matris utero emergentis depicta erant. (Voir la collection mexicaine de Lord Kingsborough et la grammaire Egyptienne de Champollion jeune).

tien, au contraire, semble prendre plaisir à nous révolter par le relief implacable qu'il donne à ses figures. Les arts plastiques qui ne sont que le développement de l'hiéroglyphe nous permettent de retracer les modifications qu'il eût subies s'il n'eût été immobilisé par la création de l'alphabet. Comme le mot, le signe adoucit avec le temps sa rudesse première, en se nuançant ou en dissimulant ses crudités. Ces moines avinés, ces nonnes aux postures obcènes, que l'on voit ciselées quelquefois au fronton des cathédrales du moyen âge, ne seraient plus de mise aujourd'hui. Nos sculpteurs n'oseraient reproduire sans voiles certaines nudités de la statuaire grecque.

Le second trait caractéristique des langues antiques est l'indécision de la pensée, c'est-à-dire la multiplication des termes affectés à la même idée. Chaque objet a comme une gamme de noms correspondant aux divers attributs. Longtemps l'esprit hésite, tâtonne entre ces diverses dénominations ; cependant quelques-unes disparaissent à mesure que la langue vieillit, d'autres se nuancent et passent à des acceptions dérivées. Il vient

enfin un moment où chaque idiome acquiert cette netteté d'idées et d'expression qui forme un des caractères des langues modernes. Nous avons cité comme phases principales de ce développement le sanscrit, le grec et le latin. La pensée indécise et flottante dans le Véda, se dessine mieux dans le sanscrit, s'épure encore davantage en passant dans le grec, et arrive à la précision algébrique dans la phrase latine.

Même phénomène dans la formation de l'hiéroglyphe. La figure laissée à l'initiative individuelle varie avec chaque scribe, à plus forte raison avec chaque peuplade et reproduit les divers points de vue qui se rapportent à la même conception. Il y a confusion de signes comme il y avait eu confusion de mots. L'indécision reparaît avec les premiers essais alphabétiques, car nous voyons, sur les monuments des Pharaons, chaque vocable représenté par plusieurs lettres à la fois. On formait le caractère comme on avait formé l'hiéroglyphe ; chacun choisissait celui qui était le plus à sa convenance. Ce fut un peuple pratique, le Phénicien, qui donna à l'alphabet la

précision que nous lui connaissons en analysant de plus près la nature des vocables et en n'affectant qu'un seul signe à chaque articulation. L'Egypte comptait ses lettres par centaines ; les Grecs ne reçurent que les 16 Cadméennes. Des restes de ces tâtonnements primitifs se retrouvent dans notre écriture. On sait, en effet, que les lettres C, K, Q, représentent la même consonne.

Nous avons dit que le dernier trait des langues antiques était l'allure enfantine de la phrase. La construction grammaticale, telle que nous la voyons aujourd'hui avec ses parties solidement unies entre elles par des articulations pour former un dessin clair et précis de la pensée, n'appartient qu'aux langues mûries par le temps et par une longue civilisation. La phrase primitive n'est qu'une ébauche sans vigueur, sans originalité, sans perspective. Un mot représente quelquefois une idée entière. Deux ou trois monosyllabes juxtaposés tiennent lieu de période. Ce sont les bégaiements de l'humanité naissant à la conscience de la parole. Il en est de même aux origines du langage graphique. Un seul coup

d'œil jeté sur un tableau hiéroglyphique révèle un vague, une indécision aussi grande que dans les premiers essais phonétiques. Chaque symbole résume une idée, chaque groupe de figures raconte une légende. Nul lien entre les signes, nulle transition entre les parties du discours. On croirait lire un rébus. Ce grossier symbolisme, reflet de la vie sauvage, devint d'autant moins imparfait que les peuples marchaient vers un état plus policé, les langues vers une précision plus grande. Il fut reconnu tout-à-fait insuffisant dès qu'on voulut l'appliquer à la traduction littérale de la parole. Nous avons raconté comment de cette impuissance était sorti l'alphabet.

Les analogies qui relient les deux modes du langage se continuent encore si l'on rapproche les métamorphoses séculaires du symbole des changements que nous avons indiqués dans la marche des idiomes. Rappelons-nous que les dialectes d'une même contrée tendent à disparaître à mesure que l'un d'eux, élevé au rang de langue officielle, impose sa littérature à la nation ; que les mots s'usent par leur frottement réciproque,

syncopent leurs syllabes quand elles sont trop nombreuses, abandonnent les désinences sourdes, se débarrassent à la longue de toute consonne inutile, de toute aspiration pénible; qu'enfin, l'expression incessamment nuancée pour s'adapter aux modes infinis de la pensée, s'éloigne de plus en plus de son point de départ, pour prendre une acception métaphysique. Cette triple tendance des langues vers l'unité, des mots vers le dépérissement phonétique, de l'expression vers le symbolisme se retrouve dans l'évolution du signe graphique.

Il est facile de voir que les alphabets tendent vers l'unité aussi bien que les idiomes. Cette marche est même plus sensible et plus rapide dans le langage écrit, que dans le langage parlé. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner le chemin parcouru depuis l'hiéroglyphe jusqu'à l'écriture actuelle. Nous avons vu que chaque peuplade avait à l'origine ses figures de prédilection. On comptait autant de systèmes hiéroglyphiques que de dialectes. L'esprit de conquête, le besoin des échanges, le prosélytisme religieux,

firent pour les signes ce qu'on essayait de faire pour les langues. On fut plus heureux dans la propagande des caractères que dans celle des idiomes. Un alphabet était toujours accepté même de la part d'un vainqueur, parce-qu'il apportait un bienfait véritable. La simplicité du mécanisme alphabétique faisait vite oublier les vieilles méthodes hiéroglyphiques. Chaque groupe de peuples se rattachant à une origine commune ou à une grande agglomération politique n'a souvent qu'un seul système de lettres, tandis qu'on compte les dialectes par centaines. On sait, par exemple, pour ne parler que de l'Europe, que l'alphabet grec, l'alphabet gothique, l'alphabet slave, l'alphabet latin, ne sont que des variantes d'un même système de signes, qui, à l'heure qu'il est, fait le tour du globe. A mesure qu'un missionnaire, un voyageur, un soldat Européen, arrivent dans un pays d'outre-mer, ils y introduisent notre écriture. Dans ces dernières années, elle a pénétré chez les Annamites, où, malgré l'immobilité séculaire de ces races, elle remplacera peut-être un jour l'alphabet syllabi-

que qui règne dans l'Asie orientale. Les caractères sanscrits eux-mêmes sont délaissés de plus en plus par les Occidentaux pour les lettres latines.

Venons maintenant aux métamorphoses du signe considéré à la fois dans sa forme et dans son symbolisme. Cette double transformation est l'analogue de celle qu'a éprouvé le mot. Le mot s'est modifié dans sa constitution phonétique sous l'action de deux forces, l'harmonie qui le débarrasse de toute articulation anti-euphonique, la vitesse de la prononciation qui syncope ses syllabes. Le signe a subi les même modifications sous l'influence des mêmes causes. L'instinct du beau, inhérent à la race Hellénique, ne pouvait se faire aux caractères bizarres, irréguliers, apportés par les marchands de Tyr et de Sidon. Les angles furent émoussés ou arrondis, les aspérités disparurent, les lignes disgracieuses furent allongées ou écourtées suivant les exigences de la symétrie. C'est de là que sont sorties les lettres actuelles, dont le type est le caractère d'imprimerie. Mais ces formes régulières ne se prêtant pas à la rapidité de la main, on dut les simplifier

pour l'écriture usuelle ; de là la cursive qui fut une abréviation de l'alphabet phénicien, de même que cet alphabet tiré, suivant toute probabilité, des sanctuaires de l'Egypte, était déjà une abréviation de l'hiéroglyphe. Quant à la transformation symbolique du signe, son évidence est telle qu'il suffira de l'énoncer. On sait que l'hiéroglyphe n'a pu donner l'alphabet qu'en changeant de nature, je veux dire en renonçant à son individualité propre, pour prendre une valeur conventionnelle purement phonétique.

IV.

Signalons enfin une dernière analogie. Nous nous sommes longuement étendu, dans l'étude du langage phonétique, sur les influences que chaque idiome reçoit à la fois de la race, du sol, du climat, en un mot du milieu dans lequel il se développe. L'individu se reflète dans l'intonation et le timbre, la nation dans l'agencement de la phrase, le ciel et la contrée dans le mot. Ces considérations nous ont amené à partager les langues en deux vastes groupes, langues du Midi et langues du Nord : les premières, sonores, harmonieuses, riches en cadences poétiques, en développements littéraires ; les secondes, sévères d'aspect, peu sensibles à l'euphonie, mais rachetant cette pauvreté extérieure par l'essor philo-

sophique et scientifique qu'elles ont imprimé à l'humanité. Toutes ces influences se retrouvent plus ou moins marquées dans le langage graphique. L'action du milieu, évidente dans l'hiéroglyphe, se continue en s'accentuant davantage dans les arts plastiques qui en dérivent, peinture, sculpture, architecture. La personnalité humaine se dessine dans la hardiesse ou l'indécision du trait, et le génie de la race se manifeste par la manière dont elle exprime ses idées et ses aspirations, soit sur la toile, soit sur la pierre, soit avec l'alphabet.

On peut pressentir quelle est l'influence du sol sur le signe d'après ce que nous avons dit de la formation hiéroglyphique. Chaque figure n'étant que le dessin au trait d'un objet du dehors, devait varier avec les contours de cet objet, c'est-à-dire avec la faune, la flore et l'aspect physique de la contrée. Les animaux, les costumes, les armes du Mexique ne pouvaient être les mêmes que les animaux, les costumes, les armes de l'Inde ou de l'Egypte. Ce reflet de la physionomie locale sur le langage graphique,

effacé dans les caractères alphabétiques qui ne sont plus que des signes de convention, reparaît tout entier dans les arts plastiques.

Prenons d'abord la sculpture. Le sol tient dans son développement une plus grande place que le génie de l'homme. Pour que cet art se produise, il faut que le pays fournisse d'un côté des carrières de pierre, de l'autre, des mines de fer. Supposons une grande vallée, recouverte par les alluvions vaseuses d'un fleuve comme celles que l'on rencontre dans la zone torride. Faute des deux éléments essentiels, le marbre et le ciseau, la statuaire s'arrêtera aux figurines en terre glaise que façonnent encore les sauvages de l'Amazone et de l'Orénoque. Mais le fer et la pierre ne suffisent pas toujours. Il faut que la matière cède à l'action du ciseau sans se déliter, et sans offrir une résistance trop grande. Le grès s'effrite, le granit se laisse difficilement entamer : dans le premier cas, tout travail est impossible, dans le second, la gêne de l'artiste se transmet à l'œuvre et imprime aux figures une raideur, une immobilité caractérisques.

L'Inde et l'Egypte, qui n'ont taillé que le granit, n'ont jamais pu donner à leurs statues, le naturel, le mouvement, la vie que la Grèce et l'Italie faisaient jaillir des marbres du Pentélique et de Carrare.

Ces influences du sol se retrouvent d'une manière encore plus sensible dans l'architecture. Les temples de l'Egypte et les pagodes de l'Inde diffèrent autant des monuments Eginétiques, que le Parthénon des cathédrales du moyen-âge. Les grandes lignes de l'architecture ayant l'horizon pour cadre, dépendent, dans une certaine mesure, du relief du paysage. La nature géologique de la contrée lui impose à la fois les lois de sa construction intérieure et sa physionomie du dehors. Un architecte qui n'a à sa disposition que de la brique ne peut donner à son œuvre l'aspect, les proportions, les contours qu'il lui imposerait s'il maniait le marbre ou le granit. Les majestueux piliers de l'ordre dorique, les colonnes plus sveltes de l'ionique ou du corinthien, supposent un pays riche en carrières de pierres. Ces pierres, appellent un entablement,

c'est-à-dire tout un système de lignes horizontales. Si le pays n'a pour matériaux que l'argile ou le caillou, la construction précédente devient impossible. Le plan entier de l'édificé en est affecté. Le plein cintre ou l'ogive remplace les larges assises de pierres, les lignes horizontales disparaissent devant les arcades de la voûte. On sait enfin que le relief définitif d'un monument dépend aussi du climat. Ce climat est-il sec, on recouvre l'édifice d'une terrasse comme dans l'Orient ; est-il pluvieux, on met à la place deux plans légèrement inclinés, d'où le fronton triangulaire grec. Doit-on, au contraire, tenir compte d'hivers rigoureux, les deux plans se relèvent pour empêcher l'accumulation des neiges.

Passons à la peinture. Ici se présente un nouvel élément, le coloris, dans lequel se reflètent à la fois le ciel, le climat, le paysage, on pourrait dire la nature entière. Aussi, voyons-nous cet art changer de physionomie et de caractère avec chaque pays. Nous avons l'école italienne, l'école espagnole, l'école française, l'école anglaise, l'école flamande, l'école

hollandaise, l'école allemande ; bientôt nous aurons l'école russe, tandis que si les chefs-d'œuvre de la Grèce antique nous étaient parvenus, nous aurions encore une école hellénique. Chacune de ces écoles n'est que l'expression, ou, si l'on aime mieux, le reflet du milieu dans lequel elle se développe. On peut, comme pour les langues, les ramener à deux groupes, groupe du Nord et groupe du Midi. Des tons chauds, des couleurs éclatantes, un paysage inondé de lumière, des figures bronzées, des personnages demi-nus rappellent ces contrées méridionales où le soleil dore les objets, brunit l'épiderme, dispense de vêtements. Un ciel pâle, des lignes indécises, des horizons brumeux, des carnations splendides, encadrées dans de vastes houppelandes accusent, au contraire, les influences d'un climat sombre et froid, par suite des régions montueuses, ou des zones septentrionales.

L'individu se reflète dans tous les modes du langage graphique. Personne n'ignore qu'un œil exercé peut nommer, à la vue d'un tableau, l'artiste qui l'a exécuté. Il en est de même de

l'écriture. La personnalité humaine s'y imprime d'une façon aussi nette que dans la voix. On sait que le son de la voix permet de distinguer un homme d'une femme, l'enfant de l'adulte, l'adulte du vieillard, l'homme de salon de l'homme des faubourgs, les étrangers des nationaux. Une simple parole suffit pour faire reconnaître des gens qu'on n'a pas vus depuis des années. Le langage écrit offre la même certitude d'induction. Une enveloppe de lettre fait deviner sur le champ la personne qui vous l'adresse. Il est tout aussi facile de préciser l'âge, le sexe, la condition des individus. Les traits sont-ils gauches, indécis, mal formés, vous les attribuez à un enfant ; l'écriture de l'adulte est ferme et sûre, celle du vieillard tremblottante. Des caractères fins, déliés, peu nourris, trahissent une main féminine. Un homme lettré se reconnaît à l'allure dégagée de sa cursive, tandis que les gens peu familiarisés avec la plume, hésitent et tracent des lettres incertaines.

C'est dans l'alphabet considéré non plus dans sa physionomie extérieure, mais dans sa structure intime que se dessine le génie des peuples. Nous avons démontré que la phrase laisse pressentir dans l'agencement de ses termes, le degré d'énergie intellectuelle propre à chaque race. Le sauvage accouple ses mots sans les cimenter, l'aryen les unit dans une architecture aussi élégante qu'ingénieuse. Chez l'un on ne voit qu'une ébauche de l'idée, chez l'autre vous apercevez un dessin achevé. Ces différences dans la manière de tisser les formes orales de la pensée, se retrouvent dans les méthodes créées en vue de sa transcription graphique, c'est-à-dire dans les divers systèmes d'écriture. Depuis l'hiéroglyphe primitif jusqu'aux caractères sanscrits, les plus parfaits de tous, on peut former une échelle alphabétique dont les degrés correspondent à des termes analogues dans la puissance d'analyse des diverses nations. Le meilleur alphabet étant, sans conteste, celui qui reproduit le plus fidèlement la gamme phonétique, et cet alphabet n'existant que dans la race aryenne, nous retrouvons, chez les peuples de

l'occident, cette supériorité que nous avons déjà reconnue dans l'étude des autres modes du langage. Les Sémites, la tribu la mieux douée, après la famille aryenne, possèdent également une écriture basée sur l'analyse des sons; mais elle laisse entrevoir une certaine infériorité dans la manière incomplète dont elle essaie de rendre les éléments phonétiques. La charpente du mot est seule tracée à l'aide des consonnes. Les voyelles sourdes, les apirations tenues, les inflexions de voix, si soigneusement marquées dans le sanscrit, manquent presque complétement dans les caractères hébreux. Les nations de l'extrême orient sont restées à l'alphabet syllabique; la Chine n'a fait que transformer ses hiéroglyphes pour rendre l'écriture plus accessible à la main; enfin l'Indien n'a pu s'élever au-dessus de la figure de l'objet. On se rappelle que les langues de ces races mongoliques et cuivrées sont également les plus pauvres au point de vue de la construction syntaxique, et accusent le même défaut d'analyse dans les facultés cérébrales de toutes ces peuplades.

De ce que nous venons de dire sur les rapports qui existent entre le génie d'une nation et l'écriture qu'elle se donne, on peut tirer une conséquence analogue à celle que nous avons énoncée au sujet de la comparaison des idiomes. C'est que la classification des races humaines doit correspondre, dans ses grandes divisions, aux divers systèmes alphabétiques. Nous avons vu, dans le cours de cette étude, que les trois principaux embranchements, caucasique, mongolique et cuivré sont arrivés chacun à un résultat différent dans la solution du problème graphique. L'aryen et le sémite, qui forment les deux tribus du premier groupe, ont également deux systèmes distincts, bien que tous deux soient basés sur le même principe et dérivent, suivant toute probabilité, d'une origine commune. Si l'on poursuit ces rapprochements chez les peuples indo-européens, on reconnait que chaque grande agglomération politique ou religieuse s'est façonné un alphabet spécial. Nous voyons, en effet, l'alphabet dêvanâgari, l'alphabet persan, l'alphabet arménien, l'alphabet slave, l'alphabet grec, l'alphabet gothi-

que, l'alphabet latin. Nous retrouvons ici les divisions établies par les philologues dans la classification des langues, et par l'ethnographie dans la distribution des familles humaines.

V.

Avant de terminer cette esquisse de l'évolution alphabétique, jetons un coup d'œil sur les rapports qui lient l'écriture aux autres modes du langage graphique. On voit, au premier abord, que chacun d'eux, pris isolément, ne peut traduire qu'une page de l'immense livre de la nature, et que ce n'est qu'en se rapprochant et se complétant l'un l'autre, qu'ils parviennent à donner des notions précises sur ce qui nous entoure. L'architecture n'a qu'un langage symbolique qui échappe à l'analyse ; l'indétermination cesse dès qu'on arrive à la sculpture. Toutefois, le domaine de cet art est très restreint, car il s'arrête, pour ainsi dire, à la surface. L'attitude, le geste de la statue indiquent le mouvement, l'action, mais

les yeux fixes, sans prunelles, ne disent rien de ce qui se passe au dedans. Si on veut peindre la passion, il faut faire appel aux procédés de la peinture. On lit mieux sur la toile que sur le marbre, le pinceau a des délicatesses auxquelles le ciseau ne saurait prétendre. Le coloris donne la vie aux chairs, l'expression au visage, et imprime au regard un reflet de la pensée intérieure. En outre le champ de la vision s'agrandissant au gré de l'artiste, à l'aide de la perspective, permet à l'œil de saisir tous les détails d'une scène, toutes les lignes, tous les accidents d'un paysage. Cependant la puissance de la peinture, bien qu'incomparablement plus grande que celle de la sculpture, est également renfermée dans des limites assez étroites. Tout ce qui est en dehors du domaine de l'optique, c'est-à-dire un monde entier d'idées et de choses lui échappe ; il faut alors recourir à l'écriture. C'est le plus complet et le plus accessible de tous les modes du langage, parce que, calqué sur la parole, il peut, comme elle, suivre la pensée dans ses replis les plus profonds, les plus inaccessibles. Il est

évident toutefois que l'écriture ne saurait tout exprimer avec la même vigueur ou la même clarté. Son utilité immédiate et presque exclusive se trouve dans l'expression des idées métaphysiques, dans les rapports invisibles des choses, dans l'analyse du monde intangible. Tout ce qui relève de la nature extérieure, tout ce qui ressort de la vision, sera toujours l'apanage du dessin. Les Dieux de l'Olympe, les guerriers de l'Iliade n'apparaissent dans toute leur majesté héroïque que sous les formes empruntées aux arts plastiques. Le dessin est le complément de la poésie. Un ouvrage n'est achevé que lorsque le crayon de l'artiste a donné une figure aux visions du poète ou du romancier. Les livres illustrés, qui deviennent de jour en jour plus nombreux, indiquent assez que c'est là une vérité comprise aujourd'hui de tout le monde. Dans certains cas il serait même plus exact de dire que le dessin est la partie capitale de l'œuvre, et que le texte écrit ne sert qu'à relier les divers tableaux qui composent la trame du récit.

DESTINÉE DU LANGAGE.

I.

Etudions maintenant l'action de l'écriture sur la marche de la parole et les influences qui naissent de ce contact.

Ces influences sont de deux sortes : les unes, agissant de la manière la plus heureuse sur l'économie des divers idiomes soumis aux symboles graphiques, ont aidé au développement de la littérature, par suite de la civilisation. Les autres, gênant au contraire le jeu du mécanisme phonétique, ont introduit un élément perturbateur dans l'harmonie du langage. Commençons par ces dernières.

C'est dans la difficulté, on pourrait dire dans l'impossibilité de transcrire exactement toutes les nuances de la parole, qu'il faut chercher

la cause première des actions perturbatrices que l'on rencontre dans l'étude d'une langue écrite. Les inventeurs des caractères alphabétiques n'étaient pas des grammairiens, encore moins des philologues. Pour mener le problème à bonne fin, il eût fallu procéder par une analyse exacte de tous les éléments phonétiques qui entrent dans le vocabulaire de chaque langue, et dresser une échelle complète des sons. Peut-être, les grammairiens Hindous sont-ils les seuls qui se soient ainsi posé la question. Partout ailleurs on s'est contenté d'un à peu près, chaque peuple prenant pour alphabet des caractères créés pour un idiome étranger au sien. Les Cadméennes, d'où dérivent tous les systèmes graphiques qui ont cours en Europe, insuffisantes déjà pour les langues sémitiques, puisqu'elles négligeaient les voyelles sourdes, devaient se trouver à plus forte raison impuissantes à rendre les nuances phonétiques des nations de race différente. L'écriture sanscrite elle-même, la plus riche et la mieux coordonnée de toutes celles que l'on compte dans le groupe Indo-

Européen, ne peut, avec ses 50 lettres, suffire à tout. Les grammairiens, du moins ceux de l'Occident, sont forcés d'avouer qu'ils ignorent la prononciation précise que prennent les voyelles *a*, *o*, *u*, à la fin de certains mots (*).

Au résumé, on peut dire que l'évolution alphabétique, considérée dans les deux races, aryenne et sémitique, n'a pas encore atteint sa forme définitive. Des trois éléments qui entrent dans la constitution des mots, voyelles, consonnes et aspirations, les Sémites ne se sont attachés qu'à la charpente de la syllabe à la consonne. Ils ont entrevu la voyelle, mais se sont contentés de marquer ses formes les plus sonores sans s'arrêter aux autres nuances et n'ont pas su la

(*) Voir Bopp *(Grammatica sanscrita)*. Nous avons tâché, dans notre *Essai de grammaire générale* des langues Indo-Européennes, de lever cette difficulté en appliquant aux voyelles la division que les grammairiens Hindous avaient établi pour les consonnes, c'est-à-dire en admettant pour chaque son simple deux nuances, la nuance sonore et la nuance sourde. L'*é* français accentué dans certains cas et demi-muet dans d'autres, donne une idée assez exacte de cette classification.

détacher de l'aspiration. Les Grecs poussèrent plus loin l'analyse des voyelles et des aspirations, sans toutefois arriver à une séparation et à une classification complète. Ce travail, terminé chez les Hindous pour la consonne et l'aspiration, n'a été fait nulle part pour la voyelle.

Mais il ne suffit pas que l'écriture réponde à la gamme des sons, que chaque élément syllabique soit représenté par un signe. Lorsque les mots s'assemblent pour former la phrase, il s'établit au contact de nouvelles combinaisons phonétiques. Chacun d'eux se soude au suivant dans la prononciation, et, à chaque soudure répond une élision ou une mutation de lettres. Voyelles, consonnes et aspirations se fondent, s'équilibrent en une seule émission vocale, de telle façon qu'aucune note discordante ne vienne troubler l'harmonie de l'ensemble. D'ordinaire, c'est la finale de chaque mot qui se met au diapason de l'initiale du mot suivant, c'est-à-dire que la première devient sourde ou sonore, faible ou aspirée, suivant que la seconde est elle-même sourde ou sonore, faible ou aspirée. C'est

la grande loi de l'attraction phonétique qui domine tout le mécanisme grammatical. Les sons ainsi modifiés, changent parfois complétement de nature. Les voyelles forment diphthongue, les consonnes, emportées par la vitesse de la prononciation, subissent les métamorphoses les plus inattendues. Il importe donc que la langue écrite reproduise toutes les modifications de la langue parlée, et cependant, chose singulière, nous ne trouvons qu'un peuple, l'Hindou, qui ait compris la nécessité de ces notations phonétiques et en tienne un compte rigoureux dans son écriture. A peine, le grec excepté, en rencontre-t-on quelques traces dans les langues savantes de l'Occident. Ces exemples isolés passent inaperçus, et rappellent moins les lois du langage que des abréviations orthographiques.

Les conséquences qui découlent de cette indifférence ou de cet oubli sont aisées à pressentir. Dès que la transcription d'un idiome est insuffisante, ce qui est le cas le plus fréquent, le signe, ne coïncidant plus avec le son, cet idiome

perd sa physionomie propre. Les nationaux ne voient pas là d'inconvénient, parce qu'ils rétablissent machinalement, dans la lecture, la véritable prononciation (*). Mais l'étranger y rencontre un écueil qui le fait trébucher à chaque pas. Quand la langue vient à s'éteindre, la partie la plus délicate de sa constitution phonétique est à jamais perdue. Témoin le grec et le latin ; il ne nous est resté qu'un squelette.

(*) Citons un exemple pour mieux nous faire comprendre. En récitant le vers suivant :

Le jour le plus antique eut pour veille le jour,

On remarque trois variations orthographiques :

Le jour le *pluz antiq eup* pour veille le jour.

Dans le premier cas, la sonore finale devient sourde ; dans le deuxième on élide une voyelle, et, dans le dernier, la consonne subit la loi de l'attraction. On voit ainsi que la langue écrite ne correspond pas à la langue parlée. Ces nuances, ignorées d'un étranger, l'induisent en erreur sur la prononciation, c'est-à-dire sur l'élément capital de la langue. Voilà pourquoi il nous est impossible de pratiquer un idiome du dehors quand nous nous sommes contentés de l'apprendre dans les livres. Le livre ne donne que le mot, et le mot n'est que le squelette de la phrase.

L'élément vital s'est évanoui avec le secret de ses harmonies.

Ce résultat n'est pas le seul. Un autre inconvénient, non moins regrettable, mérite aussi d'être signalé. La notation euphonique de la phrase étant supprimée, le lien qui unit les langues d'une même famille se trouve rompu, l'unité ne peut être reconstruite qu'à grand'peine par le philologue : de là des conclusions souvent fausses. Comparons le sanscrit avec une langue moderne de l'Occident, le français, par exemple. Notre esprit, identifiant les deux formes du langage, la forme orale et la forme écrite, nous ne jugeons des sons d'un idiome que par le jeu de ses symboles graphiques. La richesse, la flexibilité de l'écriture sanscrite nous étonne, l'aridité, l'immobilité des caractères français nous frappe encore davantage et nous concluons qu'il n'existe aucune similitude dans le mécanisme phonétique de ces deux langues. Cependant, la pauvreté attribuée à notre idiome n'est le plus souvent qu'apparente, et beaucoup de formes notées par les grammairiens hindous apparaissent

chez nous, lorsqu'on prête une oreille attentive à la marche de notre prononciation. Les dialectes de la langue d'oc, qui n'ont jamais été arrêtés dans leur évolution par les entraves d'une écriture insuffisante, conservent encore la plasticité des temps antiques, et égalent, s'ils ne dépassent dans la hardiesse de leurs combinaisons euphoniques, la richesse des formes sanscrites.

Nous avons dit que l'idée est un tableau phonétique, coordonné à l'aide de trois éléments, le mot, la phrase, la période. Nous devons donc retrouver dans l'écriture trois divisions analogues. Les deux premières viennent d'être passées en revue, il nous reste à examiner la dernière, celle qui a pour objet la ponctuation.

Les Anciens ponctuaient peu ou pas du tout, soit qu'ils considérassent la phrase comme un groupe indivisible, soit qu'ils jugeassent ce soin superflu. Cependant la ponctuation est aussi importante que les autres modes de la notation graphique, si l'on veut se rendre un compte exact de toutes les nuances de l'idée, en d'autres termes, des intonations diverses qui marquent

les différentes parties du discours. On sait que chaque membre de phrase a son accentuation propre, ses pauses, son diapason. L'écriture, traduction algébrique de la parole, ne serait qu'un logogriphe dont l'interprétation conduirait infailliblement à des contre-sens, si l'on n'indiquait la nature des éléments du discours à l'aide d'une notation qui corresponde à la gamme de la pensée (*). Cependant ici encore nous sommes forcés d'avouer que la plupart des langues sont restées en deçà du but.

(*) Les exemples ne manqueraient pas pour prouver que l'interprétation d'une phrase dépend souvent de la place que l'on donne aux signes de la ponctuation et à leur nature. Les oracles de l'antiquité trouvaient dans la disposition ou plutôt dans l'absence de ces signes un auxiliaire des plus précieux. Venait-on demander le résultat d'une entreprise que l'on méditait, la Pythonisse laissait tomber quatre mots, suivis chacun d'une pause :

Ibis — redibis — non — morieris.

Si l'expédition réussissait, rien d'extraordinaire, puisque l'oracle l'avait prédit. On avait, en effet, entendu :

Ibis ; redibis ; non morieris.

L'expédition, au contraire, avait-elle échoué, le chef de

Il est à remarquer que le sanscrit, qui a porté à un si haut degré l'analyse des éléments syllabiques, a presque entièremeut négligé la ponctuation. Les modernes en ont mieux senti l'importance, mais comme pour les autres parties du mécanisme alphabétique, ils se sont contentés d'un système des plus imparfaits. La notation actuelle, uniquement préoccupée des pauses est notoirement insuffisante. Nous n'avons qu'un signe, celui de l'exclamation, pour exprimer toutes les émotions qui peuvent naître dans notre esprit. Il s'ensuit que les choses les plus disparates, des sentiments de nature complétement opposée, tels que la joie ou la douleur, sont indiqués par le même caractère. Faut-il

l'entreprise y avait-il laissé la vie, c'était sa faute et non celle de la Sybille : celle-ci l'avait prévenu en disant :

Ibis ; redibis, non ! morieris.

L'histoire nous apprend que des méprises plus graves ont été amenées par la négligence ou la mauvaise foi des copistes chargés de la ponctuation. Qu'il nous suffise de rappeler le schisme, qui eut pour cause première une simple transposition de virgule.

ajouter que ce signe unique est rendu illusoire dans la plupart des cas par la façon vicieuse dont il est placé. Dans presque toutes les langues il se trouve à la fin de la phrase. Dès lors, les yeux n'étant pas prévenus, ne sauraient donner à la voix l'accentuation que réclame la pensée de l'écrivain. Plus logiques, plus soucieux que les nations du nord des harmonies du langage, les peuples du midi, Espagnols, Portugais, Italiens marquent leurs signes d'interrogation et d'exclamation au moment où la phrase s'ouvre, ce qui ne les empêche nullement de les répéter à la fin pour éviter de nouveaux équivoques.

II.

Après les inconvénients qui résultent de l'insuffisance des caractères alphabétiques, viennent ceux qui ont pour cause un emploi vicieux de ces mêmes caractères. Nous voulons parler des lettres muettes qu'on rencontre au milieu de certains mots pour rappeler un son disparu, et qu'on conserve par respect pour l'étymologie. Avant de faire connaître les conséquences qu'entraîne cette habitude, examinons si les scrupules des grammairiens à cet endroit semblent fondés.

D'abord est-il nécessaire, je ne dis pas pour la pratique, mais pour la connaissance approfondie d'un idiome, de laisser intactes les vieilles formes orthographiques ? Nous ne le pensons pas. A quelque point de vue qu'on se place pour

juger la question, on ne trouve que des prétextes et non des raisons sérieuses.

S'agit-il, par exemple, de gens lettrés, nul doute que l'étymologie ne les guide dans l'étude des mots. Mais c'est là le petit nombre. Il n'y a guère que les philologues de profession qui s'occupent de ces recherches, et ces derniers, familiarisés avec les métamorphoses que subissent les éléments syllabiques, retrouvent l'origine d'un mot, quelle que soit la forme orthographique qu'on lui donne.

Si des érudits nous passons à la masse de la nation, l'étymologie n'a plus de raison d'être. Loin d'apparaître comme une branche de la science philologique, elle n'est considérée que comme un embarras dont on se déferait volontiers si les entraves académiques n'y mettaient bon ordre.

Les résultats sont les mêmes que ceux que nous venons de signaler dans les paragraphes qui précèdent. Toute lettre superflue est un déguisement qui masque la nature phonétique du mot. Comme dans les langues à notation

incomplète, il y a incertitude, par suite, erreur fréquente dans l'interprétation du son. De là des variantes dans la prononciation d'une langue, suivant les tendances individuelles et locales. Chaque expression a deux valeurs : l'une, léguée par la tradition orale, l'autre, donnée par l'écriture et faisant autorité chez tous ceux qui ne la connaissent que sous sa forme optique. Les noms d'hommes et de lieux sont surtout sujets à ces sortes de divergences. Ne traduisant presque jamais le son simple, mais toujours l'étymologie, leur prononciation peut varier au gré de chaque personne. Ce qui n'est qu'un inconvénient pour les habitants d'un pays, devient fréquemment une impossibilité pour les étrangers, car on sait qu'il suffit quelquefois d'une simple lettre pour défigurer un mot. Par une réaction inévitable, on voit, en maintes occasions, la forme de convention supplanter la forme réelle, le signe dénaturer le son. Témoin les langues mortes, dont la véritable prononciation est à jamais perdue pour nous. Il ne serait pas difficile de citer des exemples en français, notamment

parmi les noms propres dans lesquels, sous l'influence de l'écriture étymologique, nous prononçons aujourd'hui des lettres que nos pères considéraient comme muettes.

Ces imperfections orthographiques pèsent plus ou moins sur toutes les langues, du moins sur celles du groupe aryen. Les langues mongoliques semblent les seules qui puissent y échapper par la nature même de leur écriture monosyllabique. Généralement, c'est chez les peuples travaillés par les invasions que l'on rencontre l'orthographe la plus défectueuse. Voilà pourquoi l'anglais et le français sont peut-être, de tous les idiomes de l'Europe, les plus maltraités sous ce rapport. Les langues antiques, quoique plus précises que les nôtres, sont loin cependant d'être exemptes de surcharges étymologiques, car l'orthographe que nous voyons dans les manuscrits grecs, latins, sanscrits, représente d'ordinaire les formes verbales que ces idiomes possédaient aux premiers siècles de leur littérature et rarement celles de l'époque où les manuscrits furent écrits. Or, nous avons dit,

dans l'étude du langage phonétique, que les mots vieillissent sous l'action des siècles, comme de véritables organismes, qu'ils s'usent en quelque sorte, par leur frottement réciproque, qu'ils perdent, par cette trituration incessante, certains de leurs éléments syllabiques, et qu'après un intervalle de plusieurs générations, ils présentent d'ordinaire des formes plus simples que les anciennes. D'un autre côté, le respect de la tradition vouant l'écriture à l'immobilité la plus absolue, il arrivait un moment où le symbole optique ne reproduisait plus l'expression orale. C'est ainsi qu'on a continué en français à écrire *maistre* longtemps après la disparition de la sifflante et lorsqu'on ne prononçait plus que *maître*. Les peuples répugnent aux réformes orthographiques; les vieux mots sont à leurs yeux des symboles sacrés auxquels on ne saurait toucher sans sacrilége. C'est ce respect plus naïf que logique qu'on décore du nom d'étymologie.

Les grammairiens ont, il est vrai, une raison plus valable, la nécessité de différencier les homophones. Ainsi l'anglais *Ship* et *Sheep*, le français

bas et *bat*, qui se confondent dans la prononciation (*) ne présentent aucune équivoque dans l'écriture. Cette objection toutefois ne nous paraît pas suffisante, car on peut répondre que le sens général de la phrase faisant éviter toute confusion dans le langage auriculaire, garantirait également de toute erreur le langage oculaire. Du reste, une nation, l'Espagne, a fait une expérience décisive à cet égard. L'Académie de Madrid décida, en 1810, que les mots devaient s'écrire comme ils se prononçaient (**). Cette réforme est aujourd'hui un fait accompli, et personne, que je sache, ne songe à dire que le Castillan actuel prête à l'équivoque.

(*) On peut objecter que la quantité suffit pour différencier ces mots, que *sheep* doit être long et *ship* bref. Cela peut être vrai dans le langage accentué, mais dans la conversation ordinaire cette différence devient insensible.

(**) L'orthographe espagnole, bien que supérieure aujourd'hui à celle de la plupart des peuples de l'Europe, est loin cependant de la précision de l'orthographe sanscrite. L'Académie de Madrid s'arrêta au mot, et décréta une amélioration plutôt qu'une réforme.

Au résumé, on peut conclure que, faute de méthode rationnelle dans l'analyse des éléments phonétiques et dans leur transcription graphique, les langues, principalement les langues aryennes, présentent une écriture incomplète d'un côté, surchargée de l'autre, par conséquent vicieuse à tous les points de vue. Une seule, le sanscrit, par le nombre de ses caractères et la précision de sa notation grammaticale, s'efforce de rendre la phrase telle qu'elle se prononce. Quant aux autres, il est rare que l'accord existe d'une manière complète entre les deux modes du langage, le mode acoustique et le mode optique. Si cet accord se rencontre dans les mots pris isolément, il disparaît dès qu'on les agence pour former le discours. La forme orale et la forme écrite sont presque toujours deux langues qu'il faut apprendre séparément. On peut se convaincre de cette vérité en observant les efforts que réclame l'étude d'un idiome étranger. Tel lettré français, lisant couramment *Hamlet* ou *Child Harold*, ne peut se faire entendre en débarquant en Angleterre, et reste muet aux questions

que lui adressent les compatriotes de Shakespeare et de Byron. Il croyait connaître l'anglais, tandis qu'il ne l'avait vu que sous une de ses faces, la partie graphique.

III.

Passons à un autre ordre de faits, et considérons le langage graphique dans la manière dont nous comprenons son emploi. L'écriture, si précieuse à tant de titres, comme nous le verrons bientôt, entraîne cependant des conséquences regrettables dès qu'on se méprend sur sa nature et sur la puissance de ses symboles. On obtient alors des déviations anormales, des monstruosités qui sont comme les fruits morts de l'arbre du langage.

Nous signalerons, en premier lieu, l'abus des anagrammes, des rébus, des logogriphes et autres tours de force du même genre. Avant que l'imprimerie eût mis les ouvrages sérieux à la portée de tous, on demandait à l'alphabet les distractions de la littérature. Les livres man-

quant, on se jetait sur les mots ; on torturait les lettres et les syllabes pour en tirer des combinaisons étranges, des prophéties accomplies ou à venir. Parfois, on atteignait des résultats incroyables, qui séduisent au premier abord, mais qui, après quelques instants de réflexion, ne paraissent plus que de puérils jeux de mots. Le moyen-âge s'est montré fécond en inventions de ce genre. Faute d'aliments plus solides, on occupait l'esprit avec ces fades subtilités. Raconter tout ce qui s'est dépensé alors, de temps et d'imagination en recherches de cette nature serait chose impossible. Tantôt, tous les mots d'une pièce commençaient par la même lettre, comme dans le célèbre poème *porcorum pugna*, tantôt on construisait des vers *rétrogrades*, c'est-à-dire tels, qu'après les avoir lus comme à l'ordinaire, de gauche à droite, on retrouvait les mêmes mots et le même ordre en les lisant, à la façon de l'écriture Hébraïque, de droite à gauche (*). On sait qu'à cette époque tout fait

(*) En voici un échantillon :

Roma, tibi subito motibus ibit amor.

A la simple inspection de ce vers, on voit que les mots

extraordinaire était attribué au démon. L'intervention diabolique ne pouvait faire défaut à des compositions aussi bizarres. Aussi ces vers sont-ils souvent désignés, dans les anciens traités, sous le nom de vers *faits par le Diable.*

De toutes ces combinaisons de mots, de sens et de lettres, l'anagramme est la plus connue par les résultats singuliers auxquels elle arrive quelquefois. Quelques-unes sont justement restées célèbres. Citons, entr'autres, celle que composa Jablonski, en l'honneur du futur roi de Pologne, Stanislas Leczinski, et dans laquelle il prédit au jeune héros sa grandeur future (**). Aujourd'hui

ont été accouplés pour ainsi dire de force, et que l'idée n'y intervient que juste assez pour qu'ils ne paraissent pas cimentés par le hasard.

(**) Divers ballets furent exécutés devant la famille des Leczinski réunie à Lissa, par treize danseurs représentant autant de guerriers. « Chaque danseur tenait à la main un bouclier sur lequel était gravée, en caractère d'or, l'une des treize lettres des deux noms *Domus Lescinia* (maison des Leczinski), et à la fin de chaque ballet, les danseurs se trouvaient rangés de manière que leurs boucliers formaient autant d'anagrammes différentes : au premier ballet, c'était

on ne parle de ces jeux d'esprit que pour mémoire. Depuis que l'imprimerie a pris l'extension que nous lui voyons, on a imaginé d'autres passe-temps. On s'est amusé avec les livres comme on s'était amusé avec les mots. Après l'abus des lettres est venu l'abus de la lecture. Ceci demande quelques explications.

Pour qu'une lecture soit profitable, il faut, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'elle soit prise à petites doses. Un livre ne produit de résultats sérieux, qu'à condition que celui qui l'ouvre se donne le temps de reconnaître les faits qui défilent devant lui, les classe dans sa mémoire, les soumette au contrôle de sa raison, cherche, en un mot, à en dégager et à s'en assimiler le

l'ordre naturel, *Domus Lescinia*; au second, *ades incolumis* (te voilà saine et entière); au troisième, *omnis es lucida* (tu es toute brillante); au quatrième, *mane sidus loci* (reste avec nous astre de notre pays); au cinquième, *sis columna Dei* (sois la colonne de Dieu); et au dernier, *i, scande solium* (va, monte snr le trône). Cette dernière anagramme est d'autant plus remarquable, qu'elle fut une espèce de prophétie. » (Extrait de l'*Encyclopédie).*

substratum. Ainsi faisaient nos pères avant la découverte de l'imprimerie. Les manuscrits étant rares et d'un prix élevé, on n'apportait pas à cette lecture la hâte fiévreuse d'aujourd'hui. On les étudiait au lieu de les parcourir. L'adage de l'époque : *timeo hominem unius libri*, témoigne assez de la supériorité que donne une étude réfléchie et renfermée dans un cadre étroit. Si on élargit ce cadre outre mésure, comme on ne le voit que trop souvent de nos jours, devant ce déluge de publications qui surgissent de toute part, l'esprit n'a point de repère pour fixer ses idées, de temps pour les analyser, de limites pour les contenir. C'est une fantasmagorie de visions indistinctes qui s'évanouissent sans laisser d'autres traces que la fatigue cérébrale qu'entraine une tension si prolongée. Les facultés de l'intelligence s'atrophient dans ce *steeple-chase* du nerf optique ; la pensée se trouvant devancée par les yeux, les images qui nous arrivent s'arrêtent à la rétine, ou plutôt se succédant sans discontinuer, se superposent, se détruisent entr'elles, et ne donnent à l'esprit qu'une résul-

tante nulle. Cette accumulation confuse de tableaux insaisissables, comprimant le cerveau, ne laisse aucune prise à la mémoire, au jugement, à la réflexion. Nous ne savons plus penser que d'après les autres. La personnalité humaine s'évanouit devant cette abdication des facultés premières.

Par une coïncidence singulière, les livres, loin d'aider au développement de l'esprit, le ramènent, quand on en fait abus, à son point de départ. Les sages de l'antiquité ne lisaient pas assez, faute de monuments écrits, et leur imagination, lancée sans boussole dans l'océan de la métaphysique, n'aboutissait qu'à des synthèses quelquefois brillantes, mais plus souvent ridicules et toujours éphémères. Absorbés par leur lecture incessante, les modernes n'ont plus le loisir de la méditation, et les images qui se croisent dans leurs souvenirs n'étant plus rattachées par un lien rationnel, les conduisent ou à la prostration intellectuelle, ou à des rêveries aussi vides de sens que les légendes des premiers temps historiques.

Mais l'abus de la lecture n'est pas le dernier terme des déviations que présente l'emploi irraisonné du langage graphique. Par delà la fatigue, se trouve le dégoût. Arrivé à ce point, l'homme ferme le livre ; mais il ne saurait se détacher complétement de ce vieux compagnon d'étude. Ne pouvant plus en nourrir sa pensée, il veut au moins le contempler encore et en repaître ses yeux. Il recherchera donc les éditions rares, les caractères de fantaisie, les reliures de prix ; que lui importent désormais le sujet et la teneur de l'ouvrage, pourvu que la forme du volume attire ses regards. Ce n'est plus pour lui qu'un objet de curiosité qui figurera dans ses vitrines à côté des étagères où s'étalent les chinoiseries. Le livre est devenu un bibelot.

Les inconvénients que nous venons de signaler semblent inséparables de l'usage des signes graphiques. Toutefois, ces inconvénients, comme on a pu le pressentir, tiennent moins à l'écriture qu'à son emploi irrationnel. On peut les rapporter à deux causes, l'insuffisance de la notation alphabétique et l'abus de l'imprimerie. La première

dénature le langage, en mettant des sons de convention à la place des harmonies phonétiques, qui forment la physionomie propre de chaque idiome ; la seconde, comprimant tout ressort de l'esprit, énerve, émascule l'intelligence. Mais ces désavantages sont plus que compensés par la vigueur que la littérature, la science, la civilisation puisent dans les symboles de l'écriture. Examinons les principaux de ces résultats.

IV.

Si l'on veut se rendre compte du rôle que joue l'écriture dans la marche de l'humanité, il faut rapprocher l'état social des peuplades qui ne connaissent pas l'alphabet, de la civilisation que l'on rencontre chez les nations de l'Occident. Partout où la science des signes s'est arrêtée au symbole, l'homme est resté dans une éternelle enfance. Le mot de sauvages, que nous appliquons à ce monde déshérité, rappelle celui de barbares, que les Grecs donnaient aux tribus non policées. Lorsque Balboa et Cortez, Pizarre et Almagro soumirent les Indiens de la nouvelle Espagne et des côtes du Pacifique, ils trouvèrent soit sur les plateaux d'Anahuac, soit dans l'empire des Incas, une hiérarchie militaire, des insti-

tutions, un culte, tous les éléments, en un mot, d'une organisation politique, civile et religieuse. Mais ce n'étaient là que des ébauches aussi éloignées du cadre de nos sociétés modernes que les cordelettes nouées des Péruviens le sont des caractères alphabétiques, ou les figures mexicaines des chefs-d'œuvre de la peinture.

Le secret de notre supériorité sur les tribus Indiennes du Nouveau-Monde, réside principalement dans l'alphabet. Nul doute que l'énergie de la race aryenne ne soit le premier moteur de cette activité, qui a produit tant de merveilles dans la science, dans la littérature, dans les arts plastiques. Mais ce moteur serait loin de suffire à la tâche que nous nous sommes donnée, s'il n'avait eu pour levier les caractères graphiques. Toutes les annales des peuples montrent la civilisation suivant pas à pas la marche de l'alphabet. L'Inde et l'Egypte possédaient une puissante organisation, tandis que nos ancêtres erraient encore demi-nus dans les forêts de la Gaule et de la Germanie. Les premières lueurs que l'on voit poindre en Europe annon-

cent l'arrivée des Phéniciens, c'est-à-dire des lettres sémitiques. La Grèce les reçut tout d'abord, et c'est la race hellénique qui, au seuil des temps historiques, se montre à la tête des nations. Argos, Sicyone, Corinthe, cultivaient déjà l'éloquence, les arts, la poésie, pendant que le reste de l'Occident était plongé dans l'ignorance la plus profonde. De la Grèce, l'alphabet gagna l'Italie, le midi de la Gaule, les côtes Ibériques. Plus tard, il s'introduisit chez les peuples du Nord à la suite des légions romaines, ou avec l'avénement du Christianisme.

Il est aussi curieux qu'instructif de suivre ce mouvement qui, parti de l'Orient à une époque dont nous avons perdu le souvenir, continue encore, de nos jours, sa marche vers l'Ouest. La civilisation, un moment arrêtée par l'irruption du monde barbare, qui mit fin à la société antique, a repris sa course avec les temps modernes, et après avoir successivement envahi les bords de l'Atlantique, les côtes du Pacifique, et les archipels de l'Océanie, s'attaque aujourd'hui aux vieilles nations asiatiques.

Quelle que soit l'immobilité de ces races, on peut entrevoir le jour où l'activité européenne aura raison de leur apathie séculaire. Le premier acte de notre domination sur toutes ces plages lointaines est l'introduction des lettres latines. On ne peut transformer ces pays qu'en les initiant aux découvertes de la science moderne, à ses merveilleuses applications, bateaux à vapeur, chemins de fer, télégraphie électrique, etc., et ces applications du savoir humain ne sauraient se concevoir sans le secours de l'écriture. A peine ces peuples sont-ils familiarisés avec cet instrument, qu'ils marchent de pair avec nous, non, il est vrai, dans la voie des inventions, car l'invention suppose la science, et la science sera toujours l'apanage de la famille aryenne, mais dans la pratique de toutes les industries qui se rattachent aux besoins des sociétés. Certaines tribus du Nouveau-Monde ont fourni, depuis la conquête, des hommes de guerre, des poètes, des historiens qui pourraient peut-être figurer à côté des célébrités du vieux continent. Le Paraguay, qui, depuis deux ans, étonne l'Europe

par l'énergie de la résistance qu'il oppose aux deux plus puissantes nations de l'Amérique du Sud, est presque pur de tout mélange avec la race blanche. Le fonds de la population est de souche indienne, et l'élément castillan, introduit par la conquête était en si minime quantité, qu'il a disparu, fondu dans la masse de la nation. Cependant, quelle différence de résultats, si l'on compare le pays à trois siècles d'intervalle! Quand les *Conquistadores* parurent, ils ne rencontrèrent que des tribus sauvages ne connaissant que la flèche, et n'osant tenir devant la mousqueterie européenne. Aujourd'hui les Paraguayens luttent, à armes égales, avec les descendants de leurs vainqueurs. C'est qu'ils ont trouvé, dans l'héritage de leurs pères, la littérature, les arts, les sciences, toutes les institutions en un mot, apportées par la conquête. Or, ce sont ces institutions qui leur apprennent à apprécier et à défendre leur indépendance, et chacune d'elles suppose l'alphabet.

Nous venons de dire que les institutions sur lesquelles repose l'existence d'une nation, impli-

quent toutes l'emploi de l'écriture. Passons en revue les plus saillantes, et montrons, qu'en effet, si le germe en est dans la nature humaine, leur entier développement ne devient possible que lorsqu'elles prennent une forme durable et tangible, en d'autres termes, qu'elles s'incarnent dans les symboles optiques du langage.

Quel est le premier acte de toute société qui s'organise? C'est de rédiger le statut fondamental, le code qui limite les droits de chacun et lui trace les devoirs qu'il a à remplir envers les autres membres de la cité. La tradition suffit quelquefois à ce code, quand il se borne, par exemple, à appliquer, en toute circonstance, la loi du talion, œil pour œil, bras pour bras, mort pour mort. Mais on n'a alors qu'une association de sauvages, se régissant suivant toute la rudesse et la barbarie des mœurs primitives. Ce n'est pas là une nation, à peine pourrait-on y voir l'ébauche d'un état social. Un peuple n'est constitué en corps politique que lorsqu'il a fixé son statut d'une manière immuable sur un monument indestructible. Quand le législateur des

Hébreux voulut donner aux douze tribus une organisation définitive, il grava le décalogue sur deux tables de pierre et les présenta aux Israélites, comme écrites par Jéhovah lui-même, au milieu des éclairs du Sinaï. Avant de s'élancer à la conquête du monde, Rome institua le décemvirat pour rédiger ses lois et les fit inscrire sur la plus impérissable des matières, l'airain. La forte organisation de la république, son indomptable énergie, sa grandeur future, sont burinées sur le bronze des douze tables.

Toutefois, un code ne saurait toujours suffire aux destinées d'une nation. A peine une société a-t-elle conscience d'elle-même, qu'elle voit surgir des poètes qui chantent ses origines, des historiens qui retracent ses annales, des penseurs qui expliquent ses légendes. C'est à l'ensemble de ces œuvres que s'alimente la vie politique, littéraire, philosophique d'une nation. Impossible de concevoir ce résultat sans le secours de l'écriture. On pourrait, il est vrai, citer des exemples qui sembleraient prouver que certaines productions de l'esprit humain peuvent se trans-

mettre sans recourir à l'alphabet. Les Druides, si l'on ajoute foi aux traditions, avaient un recueil de doctrines d'assez longue haleine, puisqu'il fallait plusieurs années d'étude à ceux qui désiraient être initiés à cette science ; cependant leur enseignement était purement oral, tout texte écrit étant frappé d'interdiction religieuse. Les commentateurs du Véda nous apprennent qu'à l'autre extrémité du monde aryen, les premières hymnes ont été composées avant l'invention de l'écriture, et se sont longtemps transmises de bouche en bouche. Ce phénomène s'explique dans les deux cas de la même façon. Les chants, soit védiques, soit druidiques, constituant tout le bagage intellectuel de ces époques, entraient sans peine dans la mémoire. La cadence poétique de l'hymne rendait cette étude encore plus aisée. Mais que le cercle des productions littéraires s'élargisse, que le battement rhythmique du vers et de la strophe fasse place aux allures monotones de la prose, et, la mémoire impuissante, appellera aussitôt l'alphabet à son aide. C'est à l'ampleur des monuments écrits qu'on juge de

la grandeur, de la vitalité d'un peuple. La Grèce subsiste encore, malgré les malheurs de vingt siècles d'oppression. Les productions de son génie sont le gage de son immortalité. Les Basques, au contraire, n'ont jamais eu de littérature, et l'histoire, loin de les considérer comme une nation, ne voit en eux qu'une tribu qui s'éteint sans bruit, sans résistance sous la double pression de l'unité française et de la politique espagnole.

On pourrait continuer ces rapprochements aussi loin que s'étendent les diverses branches du langage écrit. A chaque évolution de l'humanité on verrait correspondre une évolution du signe. C'est ainsi que les premières sociétés sont contemporaines de l'hiéroglyphe, la civilisation gréco-romaine de l'alphabet, les temps modernes de l'imprimerie, l'époque actuelle de la télégraphie électrique. Il n'est pas une manifestation de l'activité humaine qui ne relève du domaine graphique. Nous avons démontré que le grand levier d'aujourd'hui, la science, n'est qu'une application perpétuelle des symboles optiques. La philosophie n'aurait jamais enrichi la litté-

rature de ses chefs-d'œuvre, si elle n'avait eu l'écriture pour auxiliaire. Tous les écrivains savent quelle précision la plume apporte à la délimitation de la pensée, quel relief elle donne à l'expression de l'idée (*). La politique elle-même est en train de se transformer depuis la découverte de l'imprimerie. A Athènes, à Rome on n'avait que la tribune pour discuter les affaires de la cité; le soin de la chose publique était laissé à un petit groupe d'orateurs, dont les paroles n'avaient pour écho que l'enceinte de l'agora ou du forum. On voit là une aristocratie plutôt qu'une nation. Aujourd'hui, la tribune a pour écho la presse, c'est-à-dire le peuple tout entier. La lecture, et, par suite, l'influence des journaux s'accroissant sans cesse, peut-être, dans l'avenir, les rôles seront-ils intervertis, et

(*) C'est de là que viennent les expressions : voilà un morceau *écrit*, c'est une pièce *écrite*, etc. On veut ainsi marquer combien un style travaillé, l'emporte en élégance, en vigueur, en précision, sur les formes lâches, inégales, désordonnées qui composent d'ordinaire le tissu d'une improvisation orale ou d'une rédaction hâtive.

la tribune ne sera-t-elle plus que l'écho de la presse. Ce serait alors la nation elle-même, discutant ses intérêts, et, par conséquent, l'avénement démocratique dans son expression la plus large, la plus complète. Concluons donc que c'est dans les divers modes du langage graphique qu'est placé l'axe de toute institution et de tout progrès.

V.

Outre le rôle qu'elle joue aux divers degrés de l'évolution sociale, l'écriture offre encore des applications immédiates qui relèvent de la philologie proprement dite. Certains problèmes que la philosophie s'était posé sans les résoudre autrement que par des interprétations puériles, ont été expliqués de la manière la plus simple, dès qu'on les a soumis au contrôle du plus ancien monument des langues aryennes, le Véda. On voit que nous voulons parler de la mythologie comparée.

La mythologie comparée, en d'autres termes, l'explication des mythes qui forment le fond des religions antiques de la race indo-européenne, est une des plus récentes et des plus belles con-

quêtes de la linguistique. Jusqu'au dernier siècle, la question des origines du Panthéon gréco-latin était restée enveloppée des plus épaisses ténèbres ; faute de guide et de méthodes, chacun l'interprétait à sa manière. Tantôt on voyait dans ces Divinités des personnages historiques, défigurés par la tradition, tantôt on croyait y reconnaitre des figures bibliques. Les plus réservés les considéraient comme des allégories ou des fictions sacerdotales. La bonne foi, on n'ose dire, la naïveté, était si grande chez quelques-uns de ces mythologues qu'ils en étaient venus à dresser la généalogie des Dieux, à fixer la chronologie de leurs règnes et, qu'un d'eux, Guérin du Rocher ne craignait pas de mettre au frontispice de son livre : *Histoire véritable des temps fabuleux*. *La symbolique* de Creuzer, complétée en beaucoup de points par les recherches de M. Guigniaut, tout en rompant avec ces rêveries, était tombée elle-même dans d'autres erreurs moins grossières, il est vrai, mais tout aussi éloignées de la vérité. L'explication rationnelle de la mythologie ne date que d'hier et est due presque tout

entière aux travaux des savants d'outre-Rhin. Vulgarisée par Adalbert Kuhn en Allemagne, par Max Muller en Angleterre, elle a été inaugurée en France par Michel Bréal. Ajoutons qu'à la fin de sa carrière Eugène Burnouf avait entrevu l'avenir de cette science, comme le témoigne sa célèbre formule *numina nomina*.

Rien de plus simple du reste que la marche suivie pour atteindre ces merveilleux résultats. C'est la méthode de la grammaire comparée, celle qui a conduit la philologie à tant d'autres découvertes. On sait aujourd'hui que pour trouver l'étymologie d'un mot, il faut étudier ce mot sous toutes les formes qu'il a subies dans ses variations orthographiques, en d'autres termes, remonter de siècle en siècle jusqu'à ce qu'on arrive à sa forme la plus ancienne. Si alors on a affaire à une langue primitive comme l'idiome du Véda, c'est-à-dire une langue qui conserve encore sa limpidité des premiers jours, on lira, sans effort, les racines qui constituent la trame du mot et leur signification véritable. Cette même méthode appliquée aux recherches mythologiques, a per-

mis de retrouver l'origine des Divinités qui peuplaient l'Olympe des nations aryennes. Les noms d'Héraclès, d'Hercule, de Jupiter, etc , n'ayant plus de signification précise chez les Grecs et les Latins, ne pouvaient être devinés que lorsque on aurait rencontré une langue plus antique ou du moins plus transparente que les autres idiomes de la race Indo-Européenne. Cette langue fut l'idiome védique, la forme la plus ancienne du sanscrit. On vit alors que tous les noms propres des Dieux du paganisme avaient d'abord été des noms communs tirés de la langue usuelle pour désigner les phénomènes cosmiques, et que ces mots avaient perdu peu à peu leur signification première par la marche même du langage et par certaine tendance de notre esprit qui nous porte à personnifier tout ce qui frappe l'imagination. « A mesure que certains termes vieillissaient, que le sens étymologique des mots s'oblitérait, la langue perdait de sa transparence : les noms des forces de la nature devenaient des noms propres, et dès-lors les personnages mythiques commen-

cèrent à paraître. *Djâus* est le ciel pour l'époque védique ; mais il n'en est pas de même pour les Hellènes qui ont emporté ce nom avec eux : *Zeus* est en grec un nom propre. Il en est de même pour *Jovis* en latin. On peut dire d'une façon générale que, pour qu'un Dieu prenne de la consistance dans l'esprit d'un peuple, il faut que son nom soit sorti du langage usuel. *Ouranos* n'est jamais devenu une Divinité bien distincte, parce que son nom est resté un appellatif : *Varuna*, au contraire, qui lui correspond en sanscrit, s'est élevé au rang d'un Dieu personnel, son nom ayant cessé de rien représenter à l'intelligence. » (*)

On pourrait, je crois, se faire une idée du changement des noms communs en noms propres, du passage des conceptions de notre esprit aux entités théologiques, en examinant de près certaines de nos locutions. Prenons le mot *fortune*, dont l'acception ordinaire est synonyme de richesse. Par suite de cette tendance à l'abstrac-

(*) Michel Bréal. *Hercule et Cacus.*

tion et à la personnification que nous rappelions tout à l'heure, nous parlons dans le langage familier de *la bonne* et de *la mauvaise fortune*, comme s'il s'agissait d'êtres véritables doués de vie, de sentiment, d'action. Nous disons journellement *la fortune lui a souri, il a invoqué la fortune*, et autres phrases semblables. Dans ces façons de parler notre esprit envisage une individualité distincte plutôt que l'idée de richesse. Supposons-nous maintenant au milieu d'une société primitive où les images flottent encore indécises dans la conscience humaine, et *la fortune* sera bientôt une puissance à qui on élèvera des autels pour qu'elle nous soit propice. L'acception théologique de ce mot prenant chaque jour plus de consistance fera insensiblement oublier la première. On aura alors un nom propre de plus sur la liste des personnages surnaturels, et un nom commun de moins dans le vocabulaire de la langue.

L'Olympe ainsi peuplé de divinités de toute provenance, on songea à mettre de l'ordre dans ce chaos. De là les classifications célestes, les

généalogies des Dieux, la cosmogonie d'Hésiode, les métamorphoses d'Ovide. Les étymologies fausses, les confusions de mots et d'idées, les faits historiques dénaturés par la tradition et grossis par la légende, devaient faire naître les fables qui forment le fonds de toute mythologie. Ces fables avaient recouvert les origines du Polythéisme de voiles tellement épais qu'on n'a pu les soulever qu'en remontant aux sources mêmes du langage.

Les monuments de l'antique Egypte sont venus confirmer ce que nous avait appris l'étude du Véda. Dans la vallée du Nil, comme dans le bassin de l'Indus, on peut suivre la genèse des formes mythologiques. Seulement cette élaboration se dessine d'une manière moins accentuée chez les Pharaons, parce qu'il ne s'agit ici que de symboles hiéroglyphiques, et non de monuments écrits comme chez les Hindous. En rapprochant les inscriptions funéraires des premières dynasties des inscriptions postérieures, on est frappé du chemin parcouru par l'idée religieuse. Aux tableaux de la vie pastorale, qui remplissent pres-

que exclusivement les stèles des premiers âges, ont succédé, dans le nouvel empire, les invocations aux Divinités d'un Panthéon aussi compliqué, aussi obscur que l'Olympe des peuples aryens (*).

La mythologie comparée n'est qu'une branche d'une science plus vaste, la philologie qu'on pourrait définir l'étude analytique du langage graphique. Cette science, entrevue par Leibnitz et

(*) Les scènes qu'on voit sur les murs des tombeaux de l'ancien empire sont toutes tirées de la vie civile. Aucune divinité n'est présente; aucun symbole religieux n'est apparent. C'est là un caractère d'époque qu'il est bon de noter. A partir de la 18e dynastie, les tombes sont en quelque sorte envahies par la religion. Le défunt ne s'y montre qu'environné de mille divinités qui rendent si compliquée l'étude de la mythologie Egyptienne. Ici rien de semblable. Les tombeaux de l'ancien empire ont une austère simplicité que les monuments funéraires des autres âges ne retrouveront plus. Le Dieu suprême des morts y est à peine nommé ! Pas de mythes, pas même de prière, excepté de temps à autre une courte invocation à Anubis, le gardien des nécropoles. C'est au souvenir de la vie terrestre que le sujet de tous les tableaux qui ornent les parois des tombeaux est emprunté. (Auguste Mariette).

fondée seulement au commencement de ce siècle, après l'introduction en Europe du sanscrit, a déjà produit d'immenses résultats. On sait que son point de départ est la grammaire comparée. C'est à l'aide de cet instrument que l'archéologie moderne a fait ses brillantes découvertes, qu'elle a pu déchiffrer les monuments épigraphiques de l'Egypte, de l'Inde, de la Perse, de l'Assyrie, et restituer à l'humanité les pages obscures de ses annales. L'exposition même abrégée de ces applications nouvelles du langage écrit nous mènerait trop loin. Mais nous ne pouvons passer sous silence une des questions les plus intéressantes de notre époque, le problème des races humaines que les naturalistes avaient demandé à la géologie et que les philologues seuls ont pu résoudre.

VI.

La question des races humaines n'offre, à vrai dire, d'autres difficultés que celles que certaines gens vont puiser dans les interprétations bibliques. Ces objections écartées, le problème devient si simple qu'il se résout en quelque sorte de lui-même. Il suffit d'appliquer les lois qui régissent les sciences naturelles. Quelques détails feront mieux saisir notre pensée.

Les classifications botaniques offrent un premier exemple de la recherche des origines. Impossible d'étudier nombre de végétaux sans se poser la même question que pour l'homme. Il n'est pas rare de rencontrer deux plantes de la même espèce présentant, dans quelques-uns de leurs éléments, des différences si tranchées,

qu'aux yeux des naturalistes, elles constituent deux variétés irréductibles. On ne peut s'expliquer ces dissemblances qu'en admettant que ces plantes dérivent de types distincts, appartenant à des régions différentes. On comprend, en effet, que des végétaux nés à Madagascar ou à la Nouvelle Zélande, ne soient pas en tout semblables à des individus de même espèce, tirés de la Norwége ou de l'Andalousie. Tout organisme reflète autant dans sa physionomie extérieure que dans sa structure intime, la composition géologique du sol qui l'alimente, et la nature du climat qui préside à son développement. L'induction et l'expérience arrivent à la même conclusion.

Il en est de même dans le domaine zoologique. L'anatomie et la géologie s'accordent à reconnaître que les variétés d'une même espèce habitant des points du globe séparés par de grandes chaînes de montagnes ou par des océans, supposent généralement des souches différentes. La plupart des animaux de l'ancien continent sont représentés dans la faune du Nouveau-Monde par

des types distincts des premiers. Comme pour les plantes, on peut dire que le sol, le climat, la nourriture, l'altitude, etc., sont autant de coefficients dont il faut tenir compte dans la nature de chaque série animale ; et chaque pays a ses productions spéciales, non-seulement pour un même genre, mais souvent aussi pour une même espèce.

Ces prémisses établies, il devient aisé, pour un esprit libre de toute arrière-pensée, de résoudre la question des races humaines. Les liens anatomiques et physiologiques qui nous rattachent aux autres anneaux de la chaîne zoologique sont trop nombreux pour que nous puissions nous en affranchir dans le problème de nos origines. A défaut de preuves directes, il suffirait d'appliquer le célèbre axiome de Leibnitz, que nous avons eu déjà occasion d'invoquer : *natura non agit saltatim*. Puisqu'il est acquis à la science que tous les êtres doués de vie soit végétale, soit animale ont pu apparaître simultanément sur des points différents du globe et donner ainsi naissance à des espèces distinctes d'un même genre, ou à des

variétés d'une même espèce, comment admettre pour l'homme une exception inexplicable et contraire à toutes les analogies.

Mais des preuves directes viennent appuyer nos inductions. En comparant les crânes d'un grand nombre d'individus des divers pays, Blumembach a été conduit à établir cinq types distincts de l'espèce humaine. Les trois premiers, le caucasique, le mongolique et le nègre sont connus de tout le monde. Les deux autres, considérés par quelques-uns comme des croisements ou des dérivations des précédents, sont le malais et l'américain. La question serait donc résolue en faveur de la pluralité des races, si l'on n'objectait que par suite des influences séculaires du sol et du climat, le nègre et le mongol pourraient bien n'être qu'une modification du type caucasique. Bien que ces influences, que personne ne nie, soient impuissantes à reproduire de tels changements depuis les temps historiques, il faut reconnaître cependant que cette raison est d'un certain poids pour beaucoup de gens qui ont l'habitude de contrôler la science par la légende.

C'est grâce aux secours inespérés de la philologie que l'école de Blumenbach a pu sortir de cette impasse. S'il est permis de lire les caractères distinctifs de la race sur la boîte osseuse qui forme le moule du cerveau, à plus forte raison pourra-t-on les reconnaître sur l'organe cérébral lui-même, c'est-à-dire sur sa manifestation la plus directe, le langage. Or un des principes philologiques les mieux établis nous apprend que c'est dans le mécanisme grammatical qu'il faut chercher la partie essentielle d'une langue, le plan d'après lequel chaque peuple façonne ses idées. Cet engrenage, une fois fixé, se transmet immuable de génération en génération, quelles que soient d'ailleurs les variations du dictionnaire. C'est ainsi que nos langues de l'occident, ne sont que des dérivations logiques des premiers idiomes aryens, et que les philologues peuvent retrouver le germe de nos locutions actuelles dans les plus anciens monuments écrits de cette race, le Véda et le Zend-Avesta. On est donc amené à conclure qu'il existe à la surface du globe autant de types humains que

les linguistes trouvent de systèmes de langues irréductibles. Or, nous l'avons déjà établi à plusieurs reprises, les langues mongoliques, dont le principal caractère est le monosyllabisme, n'ont aucun point de contact avec les langues aryennes ou langues à flexion, ni avec les langues agglutinantes que l'on rencontre chez les tribus américaines. Des caractères non moins tranchés différencient les idiomes des nègres et des insulaires de la malaisie. Les cinq groupes éthnographiques donnés par Blumembach, d'après la comparaison des crânes, sont donc retrouvés par les philologues à la seule inspection des systèmes grammaticaux. Une concordance si frappante, amenée par deux méthodes entièrement différentes, n'est plus une probabilité, c'est une certitude.

Mais la linguistique va plus loin que les naturalistes dans l'étude des classifications. La grammaire comparée retrouve des nuances qui échappent au scalpel. A cette question l'Aryen et le Sémite ont-ils même origine, l'histoire ne peut répondre faute de documents ; la science hésite,

car les dissemblances qu'on peut observer dans la constitution anatomique et physiologique des individus des deux races ne semblent pas assez caractéristiques pour qu'on puisse se prononcer avec certitude. C'est l'étude comparée des langues qui tranche la question, car la grammaire des peuples indo-européens et la grammaire des nations sémitiques étant irréductibles impliquent une différence d'origine dans les deux groupes. Une analyse semblable a démontré que les Basques, dont on voulait faire une tribu celtique, appartiennent à une autre souche distincte de la famille aryenne.

Nous avons dit que dans toutes ces questions de philologie ethnographique on ne tenait compte que des indications fournies par l'analyse grammaticale. Les rapports homophoniques des mots sont des guides trop peu surs, pour que la science du langage les prenne comme base de ses conclusions. C'est pour avoir méconnu cette vérité que Raynouard, trompé par des analogies superficielles, imagina la théorie des langues romanes, cette grande mystification de notre

époque. Il ne faudrait pas croire cependant que les indications données par le dictionnaire n'ont aucune valeur. Les noms de villes, de montagnes, de fleuves, sont d'une grande ressource dans maintes recherches. Comme les fossiles qui servent aux géologues à déterminer l'âge et la nature d'un terrain, ils fournissent à l'histoire les documents les plus précieux pour reconnaitre les traces des peuples qui ont habité un pays. Toutes les fois que la conquête amène dans une contrée une nation étrangère, cette nation, sauf le cas extrêmement rare de l'extermination totale du peuple dépossédé, adopte tout en le mettant au diapason de ses organes, les noms propres des lieux où elle vient s'établir. Telle ville aura été bouleversée par vingt races différentes sans qu'aucune d'elles ait eu l'idée de changer son nom. Les appellations locales sont des monuments aussi indestructibles que les médailles de bronze avec lesquelles les archéologues rétablissent la chronologie des dynasties royales. Si l'on veut connaitre le nom des premières tribus qui ont occupé un pays, il faut donc demander ce nom aux déno-

minations des montagnes, des villages, des rivières de cette contrée. C'est ainsi que nous avons appris que les premiers habitants de notre sol appartenaient à la famille Ibère, et que cette race cantonnée aujourd'hui sous le nom de Basques dans un coin des Pyrénées, occupait, avant l'arrivée des tribus aryennes, tout le midi de l'Europe occidentale. La philologie, en effet, n'a retrouvé que des mots Basques dans la géographie la plus antique de l'Espagne, ainsi que de la Gaule aquitanique et narbonnaise.

Tels sont, d'une manière sommaire, les divers modes du langage graphique et ses applications les plus importantes. Si on les rapproche de ce que nous avons dit du langage phonétique, on pourra en dégager quelques traits qui seront la conclusion de cette étude.

1° Le langage, quelle que soit la forme et le mode que l'on considère, qu'il soit phonétique ou optique, qu'il s'appelle musique ou

peinture, architecture ou poésie, n'est qu'une manifestation spontanée de la conscience humaine.

2° Il résulte de ce fait que chaque race a adopté un plan différent pour exprimer ses idées. C'est ce plan qui constitue la grammaire. De là, autant de systèmes de langues que de races et *vice versa*.

3° La parole n'est qu'un anneau de la chaîne du langage. Le langage s'est développé sur deux lignes parallèles, l'une phonétique, l'autre graphique. Les anneaux de cette double chaîne se rejoignent aux deux extrémités, d'un côté par l'art, de l'autre par la science.

4° De tous les modes du langage, c'est l'écriture qui a joué le plus grand rôle dans nos destinées. L'humanité ne s'est révélée à elle-même, que le jour où elle a su manier l'élément graphique. L'évolution alphabétique est l'évolution même des peuples, et chacune de ses grandes transformations marque une étape du mouvement démocratique.

5° Le langage ne se développe pas d'une

manière uniforme chez les diverses familles humaines. Sa floraison n'a été complète que dans le groupe aryen. La science fait défaut dans les autres races, et l'art y est presque toujours resté à l'état d'ébauche. Même chez l'aryen, il est rare qu'un même peuple cultive au même degré tous les modes du langage. On remarque une sorte de pondération entre les nations du Nord plus soucieuses de l'analyse scientifique que des harmonies phonétiques, et les nations du Midi, amoureuses, avant tout, de la forme, et possédant au plus haut degré le sentiment des arts plastiques.

TABLE DES MATIÈRES.

GENÈSE DU LANGAGE.

MARCHE DU LANGAGE.

DESTINÉE DU LANGAGE.

Toulouse, Imprimerie Ph. Montaubin, p. r. Saint-Rome 1.


LIBRARY OF CONGRESS
0 003 023 231 8